

*Au Pays  
de France*











AU PAYS DE FRANCE

*(Troisième année de Français)*

## ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE FRANÇAISE

Pour les Petits (*Année préparatoire de français*). — Méthode directe, notation phonétique internationale. — 1 volume in-16, cartonné demi-toile.

France (*Première année de français*). — 1 volume cartonné demi-toile, nombreuses illustrations de Jaques.

France (*Deuxième année de français*). — 1 volume cartonné demi-toile, nombreuses illustrations de Jaques.

Au pays de France (*Troisième année de français*). — 1 volume cartonné demi-toile, nombreuses illustrations de Jaques.

« Parlons français » (*The essentials of French conversation*). — For the use of English-speaking students, with translations of texts and an index.

Vient de paraître

Notre livre de Français (1<sup>re</sup> année), par G. J. GUERNIER. Un volume in-12 de 144 pages illustré.

## ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE ANGLAISE

First steps in English. — Première année d'anglais (classes élémentaire et préparatoires). *Nouvelle édition revue*. 1 volume orné d'un grand nombre d'illustrations, cartonné demi-toile.

The Girl's own Book. — Première année d'anglais à l'usage des Lycées, Collèges et Établissements de jeunes filles. 1 volume orné de nombreuses illustrations spéciales, cartonné demi-toile. *Édition entièrement nouvelle, revue et augmentée*.

Alice in England. *The Girl's own Book*<sup>2e</sup>. — Seconde année d'anglais à l'usage des Établissements de jeunes filles. 1 volume spécialement illustré, cartonné demi-toile. *Édition entièrement nouvelle, revue et augmentée*.

Miss Rod. *The Girl's own Book*<sup>3e</sup>. — Troisième année d'anglais à l'usage des Établissements de jeunes filles. 1 volume orné de nombreuses illustrations de G. VARENNE. *Nouvelle édition revue et augmentée*. 1 volume cartonné demi-toile.

The Boy's own Book. — Nouvelle série à l'usage des Établissements de garçons. Première année d'anglais. — 1 volume illustré, cartonné demi-toile.  
Édition A, refondue, pour Lycées et Collèges.  
Édition B, pour écoles primaires supérieures et écoles commerciales, en collaboration avec M. G. Roux, professeur à l'E. P. S. d'Orléans.

Tom in England. — A l'usage des Établissements de garçons. Seconde année d'anglais (Édition A ou édition B). 1 volume spécialement illustré, cartonné demi-toile.  
Édition A et édition B, faisant suite à la 1<sup>re</sup> année.

England and the English. — Nouveau cours d'anglais pour la classe de *Quatrième* des Lycées et Collèges (garçons et filles). — 1 volume spécialement illustré, cartonné demi-toile.

About Great Britain, the British Empire and U. S. A. — Nouveau cours d'anglais pour la classe de *Troisième* des Lycées et Collèges (garçons et filles). — 1 volume spécialement illustré, cartonné demi-toile.

MÉTHODE DIRECTE DE FRANÇAIS  
AVEC NOTATION PHONÉTIQUE

---

# Au Pays de France

*(Troisième année de Français)*

PAR

M<sup>me</sup> CAMERLYNCK & G.-H. CAMERLYNCK

Auteurs de

France (1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> années). Pour les Petits, Parlons Français,  
The Girl's own Books, etc.

PARIS

H. DIDIER, Éditeur, 4 et 6, rue de la Sorbonne

—  
TOUS DROITS RÉSERVÉS

---

*Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays.*

—  
Copyright by Henri DIDIER, 1925

---

## PRÉFACE

---

Cet ouvrage est le troisième et dernier de la série consacrée à l'enseignement du français aux étrangers. Il peut d'ailleurs se suffire à lui-même et servir de livre de lecture courante aux classes supérieures des établissements secondaires, aussi bien qu'aux cours de début des Universités.

*Au Pays de France* s'adresse donc aux élèves et aux étudiants qui, après avoir acquis les éléments essentiels du vocabulaire et de la grammaire, sont amenés à lire couramment des textes appropriés, et dont la gradation a été soigneusement établie.

Si les circonstances et les résultats obtenus antérieurement par la méthode permettent de le faire avec succès, le mieux sera d'entretenir chez les élèves l'habitude de comprendre le texte directement, éclairé par les notes en français et le commentaire du professeur. Sinon, il sera toujours loisible de recourir aux méthodes rapides de traduction, qui permettent plus sûrement le contrôle du sens, surtout dans les travaux écrits.

À côté de la possession de la langue, on s'est proposé d'initier les élèves à la culture littéraire ; partant de la langue aisée et familière de la conversation et de la lettre, les textes se haussent peu à peu jusqu'au style relevé de la narration et de la description ; des citations, empruntées à des auteurs contemporains, soutiennent cette progression qui vise à éveiller, chez l'étudiant, le goût et le désir de lire par lui-même les plus belles œuvres de la littérature française.

Le dernier et non le moindre profit à retirer de cet ouvrage sera, on

l'espère, d'apprendre à mieux connaître la France et ses habitants. Ce n'est point un dessein de « propagande », il va sans dire, qui a dicté le choix des sujets et la manière de les traiter, mais l'idée d'offrir une image fidèle de ce qu'est la France d'aujourd'hui et de toujours. Il n'y avait pour cela qu'à s'inspirer de la réalité, en continuant l'histoire de la famille française, sous les traits des personnages qu'on a déjà rencontrés dans les deux premières années. On les suivra, tour à tour, à la ville et à la campagne, à l'usine et à la ferme, à la montagne et à la mer ; on fera en quelque sorte, en leur compagnie, un véritable Tour de France. Certes, la matière ne manquait pas, mais un choix s'imposait. Il était tout naturel de réserver une place, par exemple, aux industries plus particulièrement françaises, de peindre les coutumes ou les traits de caractère de nature à frapper surtout le lecteur étranger. Il en a été de même pour les récits historiques et les aperçus artistiques introduits au cours du volume ; enfin, nous avouons, sans fausse honte, avoir surtout parlé des régions que nous connaissions, ce qui nous a permis de ne décrire que des choses vues et vécues. A cette œuvre personnelle on pourra reprocher des lacunes peut-être, mais non pas un manque d'exactitude ou de sincérité. Il convenait d'ailleurs, en ne disant pas tout, de laisser un peu du plaisir de la découverte à ceux qui voudraient un jour visiter la France, et vivre de la vie française.

Nous avons l'agréable devoir de remercier tous ceux qui, en nous accordant le privilège de visiter leur établissement, ou leur usine, en nous fournissant des documents, ou des notes, ont grandement facilité notre tâche.

Notre reconnaissance est également due à l'artiste qui a illustré notre livre, aux auteurs et aux éditeurs auxquels nous avons emprunté quelques passages, signalés dans les notes qui se trouvent à la fin du volume <sup>1</sup>.

*Paris, janvier 1925.*

1. Ces notes n'ont pas simplement pour but d'expliquer les mots difficiles et les idiotismes, ou de donner des renseignements historiques, mais d'élargir et de compléter le vocabulaire. Elles pourront donner lieu à des exercices de conversation.



## CHAPITRE PREMIER

### SUR LA CÔTE D'AZUR <sup>1</sup>

— Quelle heure est-il ?

— Il est dix heures moins cinq, ma bonne amie ; encore au moins vingt minutes avant l'arrivée du facteur : tu sais qu'il ne passe jamais avant dix heures un quart.

— C'est vrai ! Pourvu qu'il y ait des lettres des enfants !

Chaque matin, M<sup>me</sup> Richard attend ainsi le courrier qui lui apporte des nouvelles de ses chers absents. Car maintenant toute la famille est dispersée. M. Richard, qui, pendant de nombreuses années, avait été professeur dans un lycée de Paris, ressentit, quelque temps après le mariage de sa fille aînée Madeleine, les premières atteintes du mal qui devait l'obliger à quitter, relativement jeune encore, la carrière de l'enseignement. Il lutta pendant quelques années ; mais un jour les médecins déclarèrent que seul un repos complet et définitif pouvait arrêter les progrès de la maladie.

Ce ne fut pas sans douleur ni sans regret que M. et M<sup>me</sup> Richard quittèrent Paris et leur appartement de la rue Soufflot, pour aller s'établir dans le Midi<sup>2</sup> de la France ; la santé de M. Richard était à ce prix, et il fallut s'incliner.

Ils s'installèrent donc au bord de la Méditerranée, pas loin de Nice<sup>3</sup>, dans un coin tranquille, où ils trouvèrent une petite maison enfouie dans la verdure. Une spacieuse terrasse, plantée d'acacias et de platanes, permettait à M. Richard de passer en plein air une partie de ses journées. De la terrasse il jouissait d'une vue magnifique sur la mer et la montagne, paysage unique qui fait de cette partie des Alpes-Maritimes un des plus beaux sites du monde.

Mais la maison était vide. Les quatre enfants qui, naguère, emplissaient de leurs rires l'appartement de Paris, étaient maintenant disséminés par les nécessités de l'existence. Madeleine et son mari, Claude Tilloy, habitaient la Bretagne avec leurs deux petits garçons Bernard et Dominique. Roger Richard, ingénieur comme son beau-frère, s'occupait d'installations électriques et voyageait à travers la France. Colette, la seconde fille, après avoir beaucoup travaillé et passé de nombreux examens et concours, était devenue agrégée<sup>4</sup> de l'Université et professeur d'histoire et de géographie au lycée de jeunes filles de Nancy. Elle passait toutes ses vacances près de ses parents.

François, le plus jeune des enfants Richard, s'était de bonne heure destiné à la marine ; il était entré dans un bon rang à l'École Navale<sup>5</sup>, où il se trouvait encore.

On peut donc facilement comprendre que l'heure du courrier était pour M<sup>me</sup> Richard le moment important de la journée. De très loin elle entendait venir le facteur, le long de la route poudreuse qui mène de Villefranche à Beaulieu ; elle écoutait son approche : il sonne à la villa des Roses, on entend résonner le timbre de Ker-Even ; puis c'est la clochette du Cottage Blanc. S'arrêtera-t-il à Belle-Vue<sup>6</sup> ? Oui, on sonne. Et, toute joyeuse, M<sup>me</sup> Richard va à la grille recevoir le courrier.

— Une lettre de Roger, s'écrie-t-elle aujourd'hui, en remontant vers son mari. Tiens, lis-la d'abord pendant que je vais chercher mes lunettes.



## CHAPITRE II

### LETTRE DE ROGER

Avignon, 3 avril.

Mes chers parents,

Vous serez sans doute bien surpris en lisant le nom de la ville d'où cette lettre est datée. Oui, je suis « en Avignon »<sup>1</sup> comme on dit, et je suis surtout, vous l'avez déjà deviné, sur le chemin qui me conduit vers vous, mes chers parents, près de qui je serai dans trois jours.

Je devais, ainsi que je vous l'avais écrit, prendre prochainement un congé de quinze jours ; avant-hier mon patron, M. Ferrière, me proposa de partir avec lui, sa femme et son beau-frère, faire en auto<sup>2</sup> un tour en Provence<sup>3</sup>. « Vous nous quitterez à Marseille, où vous prendrez votre train pour Nice », me dit-il. Vous pensez si j'acceptai avec joie !

Et voilà comment ce matin, à six heures, nous quittons l'usine.

Le temps était brumeux, l'air humide et froid, mais, dès que nous eûmes atteint la vallée du Rhône, le ciel s'éclaircit, la brume se leva et le soleil parut enfin, faisant étinceler le Rhône le long duquel nous roulions.

Ce fut alors une suite de magnifiques tableaux : un fleuve plein de sinuosités et de caprices ; des rives d'une variété infinie ; des montagnes à tous les horizons, et qui semblaient nous enfermer de toutes parts ; des collines arides ou fertiles, ici couvertes d'arbres nains, là nues et grises comme le roc, ailleurs taillées à pic, quelquefois se dressant par étages et passant leurs têtes les unes par-dessus les autres, comme pour voir les deux rives ; de vieilles ruines de châteaux forts perchés aux sommets des monts comme des nids d'aigles ; d'innombrables ponts de fer qui joignent les deux rives ; d'immenses attelages tirant à la remorque des bateaux marchands qui remontent le Rhône. Voilà, en abrégé, ce qui défila sous nos yeux pendant cette longue étape qui, à quatre heures du soir, nous amenait en vue d'Avignon.

L'*Avenio* des Romains, la ville où s'ennuyait Plutarque les jours de mistral<sup>4</sup>, tels sont les souvenirs qui me venaient à l'esprit en approchant de « l'île sonnante ». Ils furent vite effacés lorsque parut devant nous, au faite de la ville, le colossal édifice du Palais des papes, « le Vatican<sup>5</sup> des bords du Rhône, formidable dogue de pierre, veillant sur toute la cité ».

Nous approchons des remparts, très justement comparés par Sterne<sup>6</sup>, je crois, à la croûte dorée d'un pâté, et enfin, par une porte qui semble basse, nous entrons dans la ville. Je ne vous la décrirai pas. Il faudrait s'arrêter à chaque porte, ne négliger aucune rue, aucune ruelle ; chacune contient un trésor artistique : vieille église, antique maison, que sais-je !...

Nous quittons bientôt le brouhaha de la place pour monter, derrière l'église, au sommet du rocher des Doms, rocher à pic, qui surplombe le Rhône à une grande hauteur. Quel admirable spectacle s'offre à nos regards ! Face à nous, de l'autre côté du fleuve, se dresse la Tour de Philippe le Bel<sup>7</sup>, gardant Villeneuve l'endormie ; derrière s'étagent des montagnes, tandis qu'à droite le mont Ventoux barre l'horizon.

C'est aux dernières lueurs du couchant que nous voyons à nos pieds ce qui reste du « Pont d'Avignon », le vieux pont de la chanson <sup>8</sup> de notre enfance, alors qu'en amont <sup>9</sup> se dessine encore, dans l'ombre qui descend, la silhouette d'un passeur debout dans son bateau.

On a bâti d'autres ponts ; ils sont là-bas, plus loin, en aval <sup>10</sup> du fleuve ; ce soir, je n'ai pas voulu les voir : sur ceux-là on « ne danse plus en rond ».

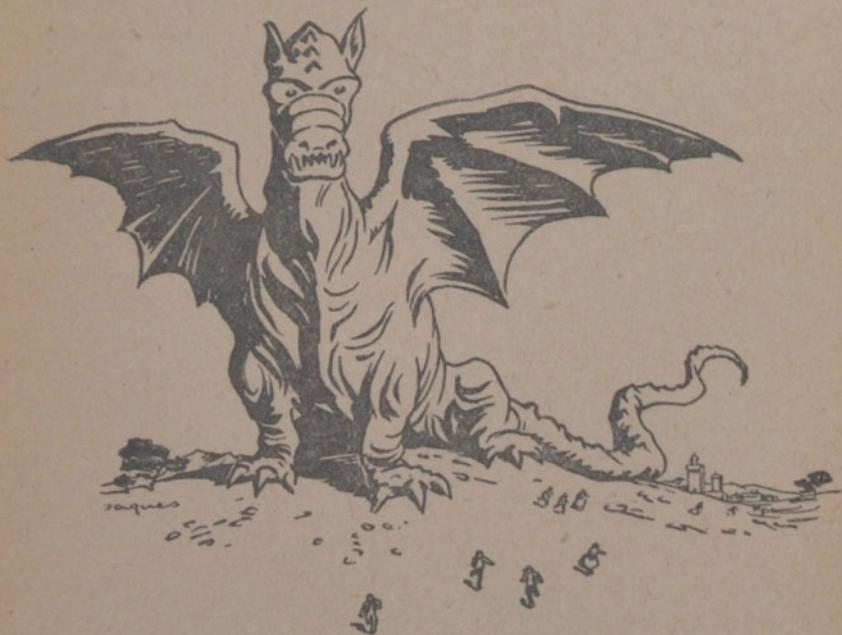
Mais je m'attarde à causer avec vous ; voilà les douze coups de minuit qui sonnent à l'église voisine, tout Avignon dort, et je vais en aire autant.

Je vous embrasse de tout cœur, mes chers parents.

Votre fils,

ROGER.





### CHAPITRE III

## TARASCON

— Et maintenant, raconte-nous ton voyage, demande M<sup>me</sup> Richard à Roger, le soir de son arrivée ; tu nous as parlé d'Avignon, qu'avez-vous vu ensuite ?

— Dimanche matin, par un temps splendide, nous sommes partis pour Tarascon. Une belle journée de printemps en Provence, avec un ciel pur et un brillant soleil qui dorait la campagne. Nous étions tous

de bonne humeur, et chacun me taquinait un peu, car j'avais beaucoup insisté pour visiter Tarascon ; les autres n'y tenaient pas. « Il croit qu'il va rencontrer Tartarin<sup>1</sup> au coin d'une rue », disait en riant M<sup>me</sup> Ferrière. Elle était beaucoup plus près de la vérité qu'elle ne le pensait. J'ai tant aimé lire et relire *Tartarin de Tarascon* et *Tartarin sur les Alpes*, qu'il me semblait en effet que j'allais lui rendre visite. Et croyez-moi si vous voulez, mais plusieurs fois j'ai cru le rencontrer, et me suis retenu pour ne pas m'écrier : « Eh té, bonjour, monsieur Tartarin ! »

— Pour un scientifique, un ingénieur, tu es resté bien romanesque, mon fils ! ne put s'empêcher de dire M. Richard en riant ; on voit que tu as du sang breton<sup>2</sup> dans les veines.

— Maman, voilà papa qui dit du mal de notre sang breton ; alors, c'est à vous que je vais adresser la suite de mon histoire. Savez-vous d'où Tarascon tire son nom ?

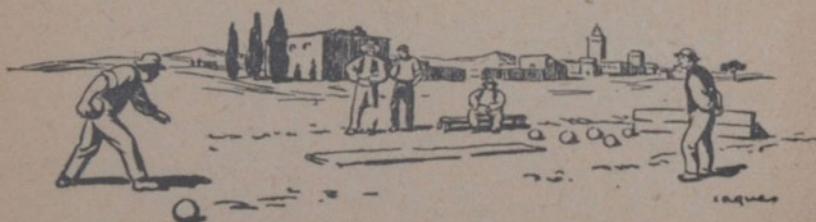
— Non, mon enfant, je ne m'en souviens pas.

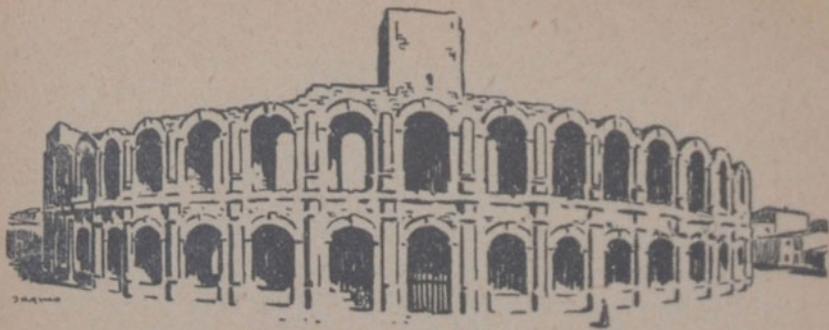
— Eh ! bien, voici ce que raconte la tradition. Il paraît que la Provence, la *Province*, comme l'appelaient les Romains, aurait été évangélisée très peu de temps après la mort du Christ, et par ceux-là même qui avaient vécu près de lui. Sainte Marthe, sœur de Marie-Madeleine, avait parcouru le pays alors ravagé par un monstre appelé *la Tarasque*. Marthe parvint à l'exorciser<sup>3</sup>, et le força à se jeter dans le Rhône, sans doute aux environs de Tarascon qui garda le nom du monstre. Le miracle accompli par sainte Marthe fut ainsi l'origine d'une fête célèbre. C'était autrefois la plus belle fête de toute la Provence, la plus populaire ; on y venait en foule. Elle consistait en deux processions : la première, qui avait lieu le second dimanche après la Pentecôte, était la plus mouvementée. On y voyait, paraît-il, la Tarasque représentée furieuse, renversant de son énorme queue tous ceux qui l'approchaient. Au contraire, à la seconde procession, le jour de la fête de sainte Marthe, le 29 juillet, la Tarasque, calme et tranquille, était menée en laisse<sup>4</sup> par la jeune fille. Est-elle jolie, mon histoire, maman ?

— Très jolie, mon enfant ; reste-t-il quelque chose du passage de la sainte à Tarascon ?

— Oui, dans la crypte de la très belle église qui porte son nom, on montre le tombeau de la sainte ; elle y est représentée couchée sur le sarcophage décoré de bas-reliefs. En sortant de l'église, nous avons vu l'immense château du roi René ; c'est une belle silhouette de château féodal <sup>5</sup>. Il se dresse au bord du Rhône et a pour vis-à-vis, à quatre cent cinquante mètres de là, de l'autre côté du fleuve, le château de Beaucaire, qui défendait sur la rive droite l'entrée du Languedoc. Beaucaire en face de Tarascon s'élève comme Villeneuve en face d'Avignon ; on dirait des factionnaires présentant les armes au fleuve, roi du pays, dont il fait la prospérité.

J'aurais voulu m'attarder dans ces vieilles cités, mais mes amis, qui n'ont pas l'âme poétique, comme dirait papa, hâtaient le départ. Et bientôt nous roulions sur la route toute blanche, traversant des villages où uniformément, sur la place de l'église ou sous les platanes du Cours <sup>6</sup>, les paysans jouaient aux boules.





#### CHAPITRE IV

### EN PROVENCE

C'est au printemps qu'il convient de visiter la Provence <sup>1</sup>. Plus de mistral violent qui courbe les arbres jusqu'à terre, abîme les cultures et arracherait les toits des maisons si celles-ci n'étaient, le plus souvent, protégées contre le vent dévastateur par un épais rideau de cyprès. La chaleur torride de l'été n'a pas encore desséché le pays, brûlé les feuilles des arbres et rendu aveuglantes les routes blanches de poussière.

C'est au printemps que la Provence déploie tout son luxe de lumière, de couleur et de parfum. L'air est pur et léger, les Alpilles <sup>2</sup> verdoyantes, tachetées çà et là de l'or des ajoncs et des genêts. Les arbres fruitiers ne sont qu'immenses bouquets blancs et roses, tandis que violettes et jonquilles embaument l'air, et que l'aubépine en fleur donne aux buissons un air de fête.

Les gens eux-mêmes ont l'air gai et avenant : un aimable sourire anime facilement leur visage aux traits réguliers ; du reste, au pays d'Arles, la beauté des femmes est remarquable et a rendu les Arlésiennes célèbres. Elles ont l'allure majestueuse et élégante, la grâce svelte, la

fière simplicité que devaient posséder les femmes de la Grèce antique. L'harmonie et la finesse des lignes du visage, la douceur de l'expression se trouvent encore rehaussés lorsque l'Arlésienne porte la coiffure du pays : le minuscule dôme de dentelle entouré d'un ruban de velours noir, et, au cou, le fichu de tulle blanc largement ouvert.

Le cadre de la beauté des femmes d'Arles est digne d'elles. Arles est le plus beau coin de la Provence, un des plus purs joyaux de la France. Ancienne ville gauloise, puis colonie romaine importante à cause de sa proximité avec la mer, elle a conservé d'importants vestiges de la domination de Rome. Les Arènes, qui datent du II<sup>e</sup> siècle, pouvaient contenir plus de vingt-cinq mille spectateurs. Des tours, dont trois restent debout, furent ajoutées au moyen âge, et l'édifice servait de citadelle. L'ensemble de l'amphithéâtre a été si bien conservé et restauré qu'actuellement, en été, on y donne des représentations théâtrales.

Un peu plus loin, c'est le théâtre antique qui, commencé sous Auguste<sup>3</sup>, aurait été terminé au III<sup>e</sup> siècle, mais il est moins bien conservé que les Arènes. Il faudrait de nombreuses pages pour décrire en détail les merveilles d'Arles. L'église Saint-Trophime en est une, c'est la plus belle église romane<sup>4</sup> de Provence; le cloître en est une autre, avec ses deux galeries de pur style roman et sa troisième galerie de style gothique. Les sculptures des piliers sont magnifiques et la plus belle manifestation de ce que fut l'art provençal au XII<sup>e</sup> siècle.

En plus des splendeurs du passé, Arles possède des promenades, des boulevards plantés d'arbres séculaires, tandis qu'aux pieds de ses vieux remparts inlassablement coule le Rhône.

On ne peut quitter cette partie de la Provence sans une visite aux Baux<sup>5</sup>. De cette ville au château fantastique, accroché comme un nid d'aigle au faite du rocher, il ne reste que des ruines. Fut-ce le désir de mieux résister à l'ennemi, en le surveillant de toute part, qui donna l'idée à des seigneurs de se bâtir des demeures en ces lieux escarpés? Fut-ce la facilité avec laquelle la roche se laissait travailler qui fit en cet endroit creuser des maisons, on ne sait, mais ce qui reste de cette cité, démolie en 1335 et en 1632 par la rage militaire, laissé à penser

qu'elle fut longtemps une cité opulente et prospère. Quelques maisons, creusées dans le roc, sont encore habitées ; un coin d'église a résisté et pieusement, chaque nuit de Noël, les bergers y viennent offrir un agnellet <sup>6</sup>. On le promène dans l'église sur une charrette illuminée de cierges, au chant des prêtres et des fidèles.

Lorsqu'après avoir quitté la montagne on aperçoit encore, dorées par les lueurs du soleil couchant, les ruines gigantesques, on se demande si ce château fantôme n'est pas une demeure enchantée, et si un monde de fées, de géants ou de nains ne va pas surgir parmi les oliviers et les vignes qui vous environnent.

Beaucoup plus loin, après avoir rejoint la plaine, une autre ruine, modeste celle-là, attire les regards vers le sommet d'un coteau. « C'est le moulin de Daudet, nous dit-on, le moulin d'où il data ses *Lettres fameuses* <sup>7</sup>. »

Pauvre moulin sans toit et sans ailes ! Tu ne serais qu'une humble ruine quelconque, oubliée et inutile ; mais Daudet t'a donné les ailes de la Renommée, et ton nom s'est envolé à travers le monde !



## CHAPITRE V

### LES GOÛTS DE ROGER

Roger et son père, assis sur la terrasse, à l'ombre des platanes, devisent<sup>1</sup> tranquillement et admirent le bleu sombre de la mer qui, à l'horizon, se confond avec le ciel.

— Quand je suis dans ce pays, je voudrais être peintre, dit Roger, je voudrais fixer les effets de lumière, les contrastes de couleur ; ou bien alors, je voudrais être poète, écrivain, et savoir décrire cette beauté changeante, et dire ce qu'elle éveille en mon cœur d'admiration passionnée.

— Je vais répéter ce que je disais l'autre jour, mon enfant, tu as l'âme d'un artiste, d'un poète, et je me demande si tu as choisi ta véritable voie en faisant des sciences<sup>2</sup>, et en devenant ingénieur.

— N'en doutez pas, père ; ne voyez dans mes paroles, qui sont l'expression d'un sentiment vrai, qu'un désir de comprendre, de savoir, d'apprécier davantage. J'ai aussi parfois le regret de n'être ni historien, ni géographe<sup>3</sup>, comme vous, mon père. Quand j'entends de belle musique, je voudrais être musicien. Je voudrais *tout*, comme je disais autrefois, paraît-il, lorsque je devais choisir un gâteau. Je voudrais tout ; mais croyez bien que la part que j'ai choisie convient parfaitement à mes goûts et à mes aspirations. J'ai toujours soif d'air et de mouvement ; or, j'en ai à profusion. Mon métier me conduit, le plus

souvent, dans les campagnes, dans les villages, que nous déparons, disent les uns, avec nos installations électriques ; que nous enrichissons, disent les autres ; à qui nous procurons sûrement plus de bien-être et de commodité.

— Je suis heureux de t'entendre parler ainsi, mon enfant. Il faut travailler, vois-tu, le travail ennoblit l'homme en lui donnant la liberté ; mais il faut encore aimer son travail, s'y livrer avec joie, avec bonheur ; seul ce travail-là conduit au progrès. Du reste, en France, depuis quelques années, nous avons fait beaucoup, non seulement pour provoquer des vocations, pour que chacun travaille selon ses aptitudes, mais pour éveiller le goût de certains travaux, de certaines recherches, et orienter les enfants vers les métiers ou les professions qui conviennent le mieux à leur esprit ou à leur adresse.

— On a parfaitement raison. C'est grâce à mon beau-frère Claude, à tout le bien qu'il m'a dit de sa profession, que je me suis senti attiré vers l'électricité ; je lui en suis toujours profondément reconnaissant. Et tenez, père, regardez un peu cet article que je vois là, dans votre journal d'aujourd'hui. Il vous dira, mieux que je ne saurais le faire moi-même, combien elle est belle et bonne, la chère fée bienfaitrice que je sers avec ardeur.

## L'ÉLECTRICITÉ DANS LES CAMPAGNES

La fée électrique pourra être toute-puissante. Par elle, les villages intérieurs seront plus gais, plus confortables. Le moteur remplacera les bras qui font défaut, ou qui pourront s'employer ailleurs. Ici les petits travaux de la ferme, dans d'autres régions les grands travaux de culture seront facilités, améliorés, plus rapidement exécutés. La lumière développera heureusement l'hygiène. Enfin, de petites industries se créeront, qui apporteront un appoint appréciable aux bénéfices agricoles.



## CHAPITRE. VI

### GRASSE ET LA FABRICATION DES PARFUMS

Chaque jour Roger entreprend une excursion nouvelle ; hier il était à Monaco <sup>1</sup>, la vieille principauté enclavée dans la France, et à Monte-Carlo, dont le nom seul évoque l'idée de jeu, de richesse acquise et perdue au hasard de la roulette. Mais Roger n'est pas joueur ; il a pu pénétrer dans les splendides salons, y voir la foule cosmopolite s'agiter autour des tables, suivre âprement du regard la petite boule blanche, sans avoir le désir de risquer le moindre billet <sup>2</sup>.

Aujourd'hui, Roger a quitté le bord de la mer pour aller à vingt kilomètres à l'intérieur visiter Grasse. C'est une petite ville, accrochée à la montagne à trois cent trente mètres d'altitude, adossée à un amphithéâtre de hauteurs boisées d'oliviers, de pins ou de chênes, et de ses terrasses fleuries on découvre la mer sans limites. Après le mouvement de Cannes, le bruit de Nice et la fièvre de Monte-Carlo, Grasse attire par son calme, sa douce quiétude embaumée : elle est en effet la ville des fleurs et des parfums.

La parfumerie est l'industrie essentielle de Grasse ; nulle part au monde on ne produit autant de parfums naturels ; ils sont tous extraits des fleurs et des plantes des campagnes environnantes. Jamais une substance étrangère n'entre dans leur composition ; mais, pour obtenir des extraits en quantité suffisante, c'est par milliers et même par millions de kilos<sup>3</sup> qu'on compte les fleurs envoyées à la distillation dans les usines de Grasse. Près de trois millions de kilos de fleurs d'oranger sont employés chaque année ; plus de deux millions de roses, un million et demi de fleurs de jasmin, et par centaines de mille les violettes et les œillets, les fleurs de tubéreuse et de mimosa, de jonquilles et de narcisses. On distille aussi des millions de kilos de menthe, dont l'extrait renferme toutes les propriétés rafraîchissantes et digestives attribuées à cette plante. En été, pour économiser le temps et les frais de transport, les grands usiniers envoient des équipes d'ouvriers distiller sur place, dans la montagne, la lavande, le thym et le romarin.

La culture des fleurs demande une main-d'œuvre considérable, et au moment des grandes cueillettes la campagne est littéralement couverte de milliers de travailleurs.

— As-tu pu visiter une usine, comme tu le désirais ? demande M<sup>me</sup> Richard à Roger, à son retour de Grasse.

— Oui, maman, grâce à un ingénieur chimiste fort aimable, j'ai pu en visiter une en détail. J'ai appris, ce que j'ignorais absolument, comment, à l'aide de la graisse, matière qui absorbe les produits odorants, on est parvenu à extraire ceux-ci des fleurs fraîches. Ensuite, on demande à l'alcool de séparer le parfum de la graisse, et enfin, par la distillation, l'alcool est à son tour séparé du parfum, qui reste seul et pur au fond de l'alambic. Ce qui m'a peut-être le plus intéressé, c'est ce qu'ils appellent l'enfleurage à froid. Ils ont des milliers de châssis, de trente centimètres environ sur vingt-cinq ; chaque châssis se compose d'une plaque de verre dans un cadre en bois ; tous sont semblables, et en les superposant ils se joignent hermétiquement. On prépare un mélange de graisse de porc et de graisse de bœuf avec lequel on enduit d'une couche d'un centimètre d'épaisseur un des

côtés du verre. Alors, au moment du jasmin par exemple, on met sur le sol un châssis sans graisse ; sur le verre on dispose des fleurs de jasmin, puis, prenant un autre châssis, on le pose sur le premier, le côté enduit de graisse tourné vers les fleurs ; puis nouvelle couche de fleurs, nouveau châssis et ainsi de suite, jusqu'à ce que la hauteur de la colonne ainsi formée semble suffisante. Au bout de vingt-quatre heures, on enlève les fleurs qu'on remplace par des fleurs fraîches, et cela trois, quatre et même cinq jours de suite. La graisse est alors saturée de parfum, il ne reste plus qu'à l'extraire.

— Se sert-on de la graisse qui reste ? Conserve-t-elle un parfum ?

— Elle est absolument inodore ; mais en y ajoutant une certaine quantité d'huile, un colorant et un nouveau parfum, on en fait du savon de luxe. Sous mes yeux, j'ai vu mettre ce mélange dans un compresseur et à l'autre bout de l'appareil sortir un petit cube de coloration verte. Les petits cubes sont portés près d'un ouvrier assis devant une machine. Il introduit un des morceaux dans une case, abaisse un levier, et voilà que sort un joli savon brillant, arrondi, fleurant la violette, et portant sur ses côtés la marque de son fabricant et le nom de son parfum.

Enfin, pour clore ma visite, j'ai visité les grands ateliers où des femmes mettent en flacons les parfums, et en pots les pâtes, les crèmes et les pommades. D'autres collent les étiquettes, et d'autres encore mettent le bouchon de verre ou de liège, l'enveloppent, le ficellent, et le scellent d'un cachet de cire. A côté s'ouvre la salle d'emballage où sont soigneusement empaquetés bouteilles et flacons. J'ai vu de grosses bonbonnes<sup>4</sup> d'eau de Cologne qui partaient pour l'Angleterre, d'immenses caisses qu'on expédiait aux États-Unis et toute une série de boîtes cerclées de plomb, prêtes à s'en aller vers l'Amérique du Sud, ce qui montre que nos parfums et nos extraits sont connus dans le monde entier.

## CHAPITRE VII

### LES FLEURS DE NICE

On a souvent dit que le Méridional<sup>1</sup> était paresseux, « plus beau parleur<sup>2</sup> que travailleur » ; autrefois peut-être, alors que, sans grands besoins, plus sobre<sup>3</sup> que ses frères de régions moins bien partagées, il vivait de peu : quelques olives, du poisson, des coquillages<sup>4</sup>, un simple morceau de pain frotté d'un oignon, d'une gousse d'ail, ou accompagné d'une tomate. Ce frugal repas était arrosé d'un vin léger, produit de la vigne qu'il cultivait. Mais quand il vit des étrangers au pays venir cultiver cette terre féconde, tout le long de la côte d'Azur, y récolter fleurs et légumes, qu'on expédiait vers le Nord, et dont on tirait un prix élevé, il secoua sa torpeur, sortit de sa béatitude nonchalante, et se mit au travail. Aujourd'hui, surtout le littoral de la Méditerranée, on cultive soit les fleurs, soit les fruits, soit les légumes, et de novembre à juin personne n'est inactif.

La région d'Hyères, très abritée contre les vents du nord, a pour spécialité la culture des primeurs : pommes de terre, petits pois, haricots verts, artichauts, qu'on obtient dès le mois de février, au prix de soins et d'efforts de tous les instants.

La culture des fleurs, qui, à première vue, pourrait sembler plus facile et plus séduisante que celle des légumes, demande encore plus de travail, plus d'attention, et de surveillance que celle-ci. Tout d'abord, on se contenta de développer la floriculture<sup>5</sup> habituelle en aménageant

des terrains restés jusqu'alors inutiles, ou en garnissant d'une épaisse couche de terre végétale des espaces conquis sur les rochers. Elles devinrent célèbres, les violettes et les roses de Nice, ces jolies roses, couleur de l'aurore, et qui, hélas ! ne durent guère plus longtemps. Le mimosa s'expédia à pleins wagons, fines gouttelettes d'or, moins éphémères que les roses, qui égaient nos demeures en hiver et y répandent un doux parfum. Au printemps, des champs entiers se couvrirent d'œillets et de giroflées ; mais cela ne pousse pas tout seul, comme les fleurs des champs et les mauvaises herbes.

On s'aperçut bientôt qu'on ne pourrait suffire à la demande des acheteurs, si on n'aidait pas davantage la nature et le climat, cependant si propice, du pays ; il fallut suppléer au manque de pluie en amenant, par un système d'irrigation, l'eau aussi nécessaire au développement de la plante que le soleil. Et, celui-ci faisant parfois défaut, ou ne paraissant que quelques heures par jour, on couvrit les pousses naissantes de paillasons <sup>6</sup> protecteurs. Puis, lorsque les fleuristes demandèrent une floraison hivernale encore plus précoce, les exploitations se transformèrent en espaces immenses couverts de châssis vitrés, et c'est ainsi que les fleurs de la côte d'Azur viennent presque toutes sous verre, avec chauffage artificiel.

De Saint-Raphaël jusqu'à Menton, la production est telle qu'il a fallu créer des trains spéciaux qui tous les jours emportent vers les pays du Nord les fleurs coupées nées dans le Midi. Chaque matin, dès l'aube, les femmes sont debout pour faire la cueillette avant que les fleurs ne soient touchées par le soleil. Puis il faut les trier, les emballer soigneusement dans de longs paniers plats faits de joncs et de roseaux tressés, qui doivent être ficelés, étiquetés, prêts pour le passage du « train des fleurs ». Un instant de défaillance, une minute de retard, et tout est perdu : les fleurs sont denrée périssable qui n'attend pas au lendemain.

Quelle joie lorsque, par un jour d'hiver, froid et sombre, arrive un panier de Nice, et que, soulevant avec soin le couvercle, on retire anémones et mimosas, roses et violettes qui, avec leurs fraîches couleurs et leur suave parfum, nous apportent un peu du soleil de là-bas !



## CHAPITRE VIII

### MARSEILLE

— Richard !

— Marius Cabassous !

— Et té, mon bon ! Pourquoi es-tu à Marseille ?

— Je reviens de voir mes parents à Nice, et je m'arrête vingt-quatre heures ici, avant de rejoindre Grenoble.

— Tu les passeras avec moi, ces vingt-quatre heures ; je ne te lâche pas : depuis le lycée Louis-le-Grand qu'on ne s'est vus, mon bon, on a tant de choses à se dire. Tu n'as pas déjeuné ?

— Non, j'arrive, je n'ai fait que déposer ma valise à l'hôtel Terminus, et me voici sur la Cannebière, allant humer l'air du vieux port.

— Si tu veux, nous irons déjeuner, et je te ferai manger une bouillabaisse<sup>1</sup>, une de ces bouillabaises dont Marseille seul a le secret.

— J'accepte volontiers, et si, après la bouillabaisse, tu m'offres de la langouste et de la crème Chantilly<sup>2</sup>, j'aurai fait un déjeuner de roi.

Et nos deux amis descendent ensemble la Cannebière. Quelle animation règne sur cette voie, ni très longue, ni très large, mais qui est

le centre même de la grande ville ! Les nombreuses terrasses<sup>3</sup> des cafés regorgent de monde, on peut à peine avancer sur les trottoirs envahis, et la chaussée, encombrée de tramways, de voitures de toute sorte, est inaccessible aux piétons. Le bruit est intense : outre celui de la circulation, il y a un bruit de voix qu'on n'entend nulle autre part. Le Marseillais parle haut, parle fort, et... parle beaucoup. Il est plein de vie, d'activité, et de gaieté aussi ; il est exubérant, il rit facilement et aime voir les autres partager sa joie. Sur la Cannebière, il est chez lui, il connaît tout le monde, sourit à chacun, donne des poignées de main, fait des signes d'amitié, cause avec l'un, avec l'autre, traite des affaires, donne des rendez-vous, et quitte ce cher endroit avec regret lorsqu'il faut enfin rentrer chez soi.

Roger et Marius ont fait honneur à la bouillabaisse de poisson frais, cuite à point, et parfumée au safran ; ils ont savouré la langouste et autres plats succulents ; maintenant, ils dégustent un café savamment préparé, et la conversation s'anime.

— Oui, dit Marius, Marseille est le premier port du monde.

— De France, interrompt Roger.

— Non, non, je te dis que c'est un des premiers ports du monde. Sais-tu qu'il entre et sort<sup>4</sup> par an environ treize mille navires, transportant plus de sept millions de tonnes de marchandises, et près d'un million de passagers ? Nous avons des lignes de navigation qui desservent tous les pays du monde ; notre commerce est énorme, notre activité industrielle croît chaque jour ; nous possédons d'importantes fabriques de savons, de bougies, de pâtes alimentaires ; nous avons des raffineries de sucre, des raffineries de soufre et de pétrole ; nous fabriquons des tuiles et des briques, nous produisons de la chaux et du ciment.

— Mais toi, à propos, que fais-tu ? demanda Roger, lorsqu'il put placer un mot.

— Moi ? répliqua Marius avec volubilité, je fais des affaires, du commerce, je travaille à la Bourse, mais je m'occupe surtout d'exportation. Tiens, si tu veux, nous allons nous rendre aux docks, je te montrerai les magasins de ma maison de commerce, et, comme j'ai affaire

à bord d'un bateau qui part pour le Maroc, cela t'amusera de voir le mouvement d'un départ.

Dès que vous arrivez à la place de la Joliette et que vous approchez des quais et des docks, il semble que vous n'êtes plus tout à fait en France. L'atmosphère est différente, l'air qu'on respire est chargé de senteurs qui rappellent l'Orient ; le poivre, les épices vous piquent au nez, tandis que des odeurs de vétiver, de santal flottent dans l'air, mêlées aux relents de marée<sup>5</sup> et de goudron.

La foule qui se presse sur les quais, aux abords de la gare maritime est une foule bigarrée : des soldats coloniaux de différentes armes, des spahis<sup>6</sup>, des Marocains ; puis des Arabes au turban énorme, enveloppés de burnous ; de nombreux Asiatiques : grands Hindous<sup>7</sup> au regard sombre ; Célestes<sup>8</sup> aux longues moustaches et aux longues robes ; Japonais aux yeux tirés, à la mine souriante, les hommes habillés à l'européenne, les femmes en costume national.

Roger, vivement intéressé, regardait, observait, et suivit son ami près du bassin où le *Doukkala* appareillait. Une cloche tinta à plusieurs reprises et le hurlement de la sirène déchira l'air. La foule des curieux, des amis, des parents, avait quitté le bord et se pressait sur le quai le long du paquebot, qui démarrait lentement. La sirène hurla de nouveau, et la vapeur retombant en pluie arrosa copieusement les spectateurs. Le grand bateau était parti, emportant vers le Maroc, vers un monde nouveau, tant de gens remplis d'espérance.

Et Roger se prit à songer qu'il aimerait partir, lui aussi, vers d'autres cieux, vers des régions inconnues, vers des terres nouvelles. Et, tout en songeant, il continuait son chemin sur la longue jetée qui protège les ports. Le jour baissait ; à l'ouest, le soleil plongeait dans la mer, l'incendiant toute, et empourprant le ciel de ses derniers rayons. Au sud, au-dessus de la ville déjà bleuie par le crépuscule, se dressait la Vierge d'or de Notre-Dame de la Garde, protectrice des marins. Lentement la nuit tombait ; les douze phares qui éclairent la rade de Marseille s'allumèrent, et Roger revint vers la ville.



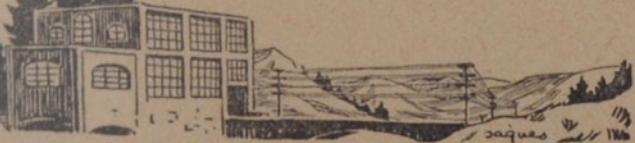
## CHAPITRE IX

# GRENOBLE ET LE DAUPHINÉ

Avril.

Mes chers parents,

Je vous ai promis de vous tenir au courant de mon voyage d'études et d'affaires<sup>1</sup> dans le Dauphiné<sup>2</sup> et la Savoie<sup>3</sup>. Hélas ! je n'ai pas le temps de vous dire tout ce que je voudrais. Ce pays est vraiment le royaume de la houille blanche<sup>4</sup> ; des usines partout, mais des usines propres, qui ne ressemblent en rien aux usines noires et sales des pays de charbon. De toutes les hautes montagnes avoisinant Grenoble, tombe à profusion l'eau des torrents, que l'on sait maintenant utiliser pour donner la force dont ont besoin les industries



métallurgiques et électro-chimiques, les papeteries, les scieries, qui abondent dans la région grenobloise. Et l'eau de la montagne, après avoir été captée, et avoir produit toute cette force motrice, après avoir servi, va, sans perte, sans fatigue, descendre à la rivière, tout comme ses sœurs inutilisées, et servir à arroser les campagnes, et à fertiliser les plaines. Car, malgré toutes ces usines, toutes ces industries, la terre ne perd pas ses droits. En cette journée de printemps victorieux, quoique tardif, cette large vallée n'est qu'un immense bouquet de fleurs. Profusion d'arbres fruitiers, d'arbres de toute sorte, dont les vertes frondaisons égayent les nombreux villages pressés entre la montagne et la rivière.

Mais revenons à nos moutons <sup>5</sup>. J'ai visité des papeteries où chaque jour cent cinquante mètres cubes <sup>6</sup> de bois de sapin et de tremble sont transformés en vingt tonnes <sup>7</sup> de cellulose et vingt-cinq tonnes de pâtes chimiques. Le tout est métamorphosé en papiers de toutes couleurs et de toutes qualités. J'ai vu des fours électriques, et j'ai pu suivre, depuis le commencement jusqu'à la fin, en visitant différentes usines, la transformation de l'aluminium, depuis le four où la bauxite <sup>8</sup> est décomposée par la soude en alumine pure, ou oxyde d'aluminium, jusqu'à la fabrique où se font les objets en ce métal appelé souvent à l'étranger « métal français ».

J'ai ensuite visité des fabriques de gants. « En quoi cela peut-il bien l'intéresser? » dira maman. Très intéressant pour un ingénieur tel que moi, mère chérie; songez que l'industrie du gant occupe, à Grenoble, trois mille ouvriers d'usine; et vingt-deux mille personnes travaillent à domicile, soit en ville, soit dans la campagne environnante. Or, comme vous le savez, les gants sont piqués à la machine; autrefois, chacun faisait marcher sa machine avec le pied; aujourd'hui, chez presque chaque ouvrier, la machine fonctionne à l'électricité, d'où moins de fatigue, plus de régularité dans le travail et dans le rendement <sup>9</sup>.

Grenoble est une jolie ville entourée de montagnes, aux rues larges et spacieuses, grand centre d'excursions, et surtout désormais un grand centre industriel.

Grenoble et Chambréry sont deux villes appelées à se développer

de plus en plus, à cause des usines dont le nombre augmente chaque jour dans le voisinage ; on vient chercher la force motrice là où elle se trouve : à la montagne.

Je pars demain pour Lyon, où j'ai affaire <sup>10</sup> au siège social de ma société ; je compte y passer au moins une quinzaine. De là on m'enverra dans un nouveau poste ; dès que je connaîtrai ma destination, je vous avertirai.

Pour tous deux, les meilleurs baisers de

Votre fils,

ROGER.

*P. S.* — J'allais oublier de prévenir maman qu'elle recevra par la poste une petite boîte contenant quelques paires de gants de peau que j'ai choisies à son intention.

J'espère que ma mémoire ne m'aura pas trahi et que je ne me suis pas trompé sur la pointure.

## CHAPITRE X

### HISTOIRE D'UNE CASSEROLE RACONTÉE PAR ELLE-MÊME

Depuis des siècles, sans doute, le minerai dont je faisais partie dormait dans le voisinage du village des Baux, en Provence. Un beau jour<sup>1</sup>, il fut découvert, et on nous arracha à notre terre natale. Cependant nos ravisseurs eurent la gracieuseté de nous donner le nom de notre lieu d'origine, et on nous appela « bauxite ». Alors commencèrent nos souffrances. Dans une première usine, sous l'action d'une chaleur torride, on nous transforma en alumine ; nous avions perdu notre belle couleur rouge, et étions devenus une poudre blanche chimiquement pure.

Ce fut alors un autre voyage ; on nous transporta dans un pays de montagnes, où se trouvent de nombreuses usines électriques. Mise<sup>2</sup> sous le nom d'alumine dans une cuve à température très élevée, j'en sortis sous celui d'aluminium. Un courant électrique m'avait fait fondre et l'oxygène s'était dégagé de ma substance ; seul le métal liquide restait ; on le coula en lingots.

Ni mes voyages, ni mes souffrances n'étaient terminés<sup>3</sup>.

Fondue à nouveau dans un four électrique, afin de me débarrasser des déchets, on me coula ensuite dans un moule où je pris la forme d'une plaque. Je n'étais qu'une petite plaque de quelques kilogrammes,

mais autour de moi d'immenses plaques pesaient plus de trois tonnes.

Mon épaisseur étant trop grande, on me passa au laminoir. Cinq ou six fois de suite je passai entre des rouleaux puissants, et chaque fois j'en sortais plus longue, plus mince et plus souple. Après avoir été mesurée, rognée, je fus laissée toute tremblante, j'étais si mince ! dans un coin de l'immense atelier bruyant.

Et ce fut un nouveau voyage à travers la campagne. La maison où l'on me déposa était située tout au bout d'un village, en haut d'un chemin qui grimpe vers la montagne. Hélas ! c'était encore une usine construite à cheval <sup>4</sup> sur l'eau du torrent qui actionne ses turbines. Avec beaucoup de précautions on nous sortit de nos caisses d'emballage, tant on craint <sup>5</sup> pour nous les heurts et les bosselages. Je subis bientôt une série d'opérations rapides et définitives, qui firent de moi ce que je suis aujourd'hui : une belle casserole d'aluminium.

D'abord la plaque carrée que j'étais fut, par une machine spéciale, coupée en disque ; je ressemblais à une pleine lune aux pâles reflets. Un jeune apprenti me revêtit d'une couche d'un liquide huileux, sentant le pétrole, et m'empila avec de nombreux disques de même taille. Lorsque cette colonne branlante lui parut assez haute, il la transporta près d'un ouvrier actif, adroit, à l'air intelligent, qui, debout devant une énorme machine, la mettait au point <sup>6</sup>. Il vérifia l'ajustage, baissa un levier, le leva, mit en mouvement une courroie de transmission.

Alors, saisissant un disque, il le posa sur un orifice de même forme, mais de diamètre moindre <sup>7</sup> ; d'un coup il abaissa la machine, d'un autre il la releva et saisit ce qui en sortait : une casserole. Oh ! pas une belle casserole comme je suis maintenant, mais une casserole ronde, profonde, sans queue <sup>8</sup>. Il allait si vite, cet ouvrier avec sa machine, que ce fut bientôt mon tour, et je subis le même traitement que les autres disques. On me porta ensuite près d'une machine moins grande, mais tournant avec une extrême rapidité. Devant elle l'ouvrier est assis ; il prend chaque casserole, l'emboîte dans un rouleau, et à mesure que le rouleau tourne, l'ouvrier, à l'aide d'un instrument, enlève toutes

les rugosités, repousse le métal vers le haut afin d'obtenir le bourrelet que l'on voit souvent au bord des casseroles et des timbales.

Sans avoir eu le temps de m'en apercevoir, j'étais déjà en d'autres mains qui me présentaient à une autre machine ; celle-ci, en s'abaissant perça dans mon flanc trois trous formant un triangle. Ces trous devaient servir à fixer une queue, à l'aide de trois clous ou rivets. J'étais devenue une vraie casserole, mais une casserole bien sale, ayant perdu le brillant que je possédais lorsque j'étais plaque de tôle ; tant de mains m'avaient touchée, manipulée, tant de graisse m'avait recouverte, que j'étais d'un gris sale presque noir.

On me transporta dans une autre salle pour le décapage<sup>9</sup>. Un grand bain d'eau chaude, de savon et de carbonate de soude avait été préparé ; on me plongea dedans ; il allait dissoudre les huiles, les graisses, enlever tout ce qui salit le métal. Mais comme la soude peut le noircir, vite, au sortir du premier bain, on me plongea dans un bain de rinçage, avant de me mettre dans un troisième bain d'acide azotique, suivi d'un dernier rinçage à l'eau froide courante. J'en sortis propre, nette, mais, comme je devais devenir polie et brillante, je passai en de nouvelles mains, pour l'opération du polissage. Un ouvrier, assis devant une meule<sup>10</sup> qui tourne avec une rapidité vertigineuse, présente à cette meule l'objet à polir ; elle polit le métal peu à peu, par petites fractions à la fois, puis tout autour. Cette dernière opération ne me fit pas souffrir, la meule qui produit un polissage parfait étant simplement faite de coton enduit de graisse.

J'étais enfin terminée, on m'aurait cru de métal précieux, tellement j'étais brillante ; on m'emballa soigneusement, et je partis pour le grand magasin où je me trouve encore, attendant la destinée réservée à toute casserole d'aluminium.



## CHAPITRE XI

### NANCY

Pâques est tard cette année, le 25 avril ; aussi<sup>1</sup> Colette, qui vient passer les vacances près de ses parents, trouve-t-elle une grande différence de température entre l'Est et le Midi. A Nancy, il faisait frais ; à Nice, il commence à faire presque trop chaud ; on ne peut sortir que vers la fin de l'après-midi, lorsque la chaleur est tombée. M. Richard n'en est peut-être pas fâché, car il jouit davantage de la présence de sa fille cadette qu'il chérit particulièrement ; n'a-t-elle pas choisi la même voie<sup>2</sup> que lui ? Colette est professeur d'histoire au lycée Jeanne d'Arc à Nancy, ville où son père, trente ans plus tôt, enseignait au lycée de garçons. Comme tous ceux qui ont habité la Lorraine, il a gardé un souvenir très vivace et très affectueux de son séjour à Nancy.

— La vie que nous y menions était si intéressante, si intense, qu'elle laissait une empreinte indélébile sur nos jeunes cœurs, dit-il à sa fille,

— Aujourd'hui, la vie y est beaucoup plus calme qu'autrefois ; depuis la guerre, le centre d'activité intellectuelle et commerciale a été refoulé vers Strasbourg, mais la ville garde toujours son charme et sa beauté.

— Naturellement, la place Stanislas n'a pas changé ?

— Non, père ; les admirables grilles en fer forgé sont toujours là, nul obus ne les a atteintes pendant la guerre, et la place a conservé sa belle ordonnance ; ses monuments sont intacts, de même que la statue du roi de Pologne<sup>3</sup> qui en décore le centre. Ce que j'apprécie à Nancy, c'est la perspective des rues toujours sauvegardée.

— Oui, on lui reproche même d'être un peu tirée au cordeau, et d'être une ville à courants d'air.

— Oh ! papa, vous n'allez pas dire de mal de votre cher Nancy ?

— Plaise à Dieu, non ; je dois à la cité lorraine une reconnaissance infinie : c'est là que j'ai appris à aimer les plus belles manifestations d'art, à comprendre l'art sincère et probe, tel que l'entendait par exemple Émile Gallé, le grand verrier lorrain dont les œuvres sont connues du monde entier.

— Elles le méritent ; certains de ses vases sont magnifiques. L'autre jour, j'ai visité la verrerie Daum que je ne connaissais pas ; on y fait aussi de jolies choses. On fait encore des meubles artistiques comme de votre temps, et l'École des Beaux-Arts est très florissante.

— Je suis persuadé que Nancy continuera à nous donner de grands artistes tels que Callot, Isabey, Prouvé<sup>4</sup> et tant d'autres. T'es-tu fait quelques relations<sup>5</sup> là-bas ?

— Pas beaucoup, père : d'abord je suis très occupée, ensuite je sais que je ne resterai pas très longtemps à Nancy, et, enfin, sans vouloir dire de mal des Lorrains, vous savez qu'ils sont froids et peu accueillants.

— Oui, mon enfant, on le dit beaucoup ; mais cette froideur est toute à la surface, c'est un voile qui cache une profonde timidité ; quand vous avez pu pénétrer dans l'intimité du Lorrain et gagner son amitié, il vous conserve toujours son affection. Tu sais que mes amis les plus sincères, les plus fidèles, sont des Nancéiens<sup>6</sup> ?

— Je sais, et tous les souvenirs que vous nous avez racontés me reviennent à l'esprit lorsque je fais des promenades aux environs : au plateau de Malzéville, dans la forêt de Haye <sup>7</sup>, au joli Liverdun perché sur la colline, aux bords de la Meurthe <sup>8</sup>, à ceux de la Moselle <sup>9</sup>. Je connaissais, avant de l'avoir vue, toute cette ravissante campagne lorraine.

— L'hiver y est parfois rude ; pour résister à ce dur climat, il faut des êtres sains et robustes ; je me demande parfois si l'âpreté du climat qui endurecit les corps ne sert pas aussi à tremper les âmes <sup>10</sup>. En tout cas la Lorraine a donné à la France, à côté de Jeanne d'Arc, l'héroïne <sup>11</sup> nationale, toute une phalange de grands hommes qui font sa gloire.

## CHAPITRE XII

### JEANNE D'ARC

Jeanne d'Arc naquit au petit village de Domrémy, près Vaucouleurs, en Lorraine. C'était une pauvre paysanne passant ses journées à garder les moutons de son père, tout en filant sa quenouille<sup>1</sup>. Le soir, lorsque parents et voisins étaient réunis pour la veillée, elle entendait souvent raconter les malheurs qui pesaient sur la France, réduite à la plus cruelle misère. Presque tout le pays appartenait aux Anglais, qui venaient de mettre le siège devant Orléans, une des dernières villes restées au roi Charles VII<sup>2</sup>.

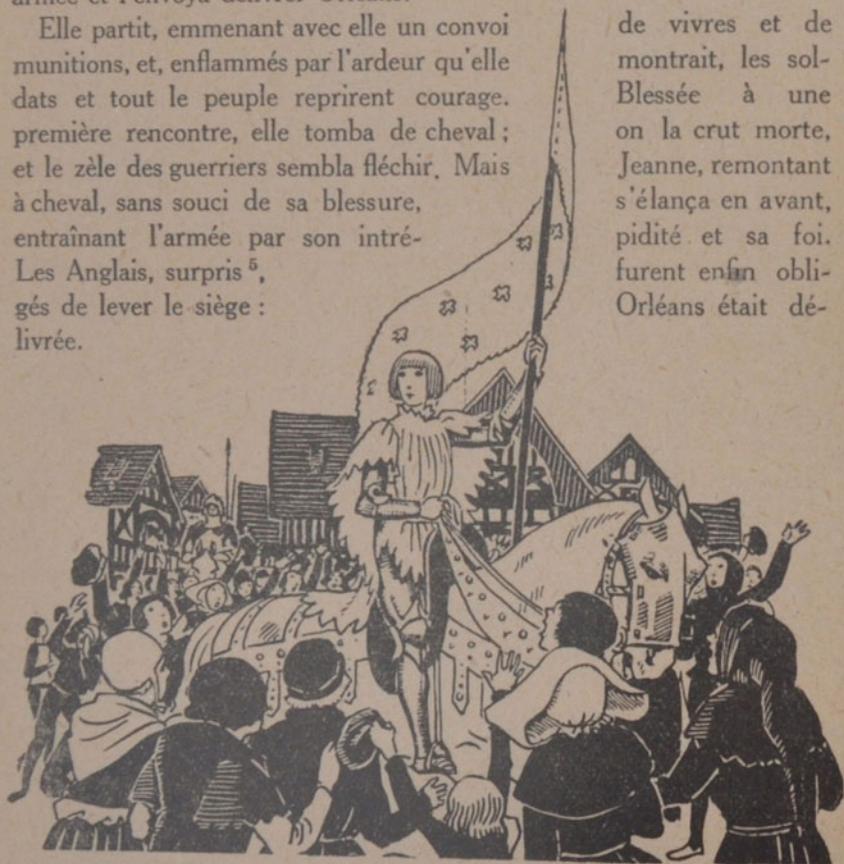
Le cœur de Jeanne saignait lorsqu'elle entendait les récits faits par quelque passant : l'ennemi pillait et rançonnait villes et villages, les ouvriers étaient sans travail, et le brigandage devenait coutumier dans les campagnes.

Un jour qu'elle priait en gardant ses brebis<sup>3</sup>, la jeune bergère crut entendre des voix qui lui disaient : « Jeanne, pars, va trouver le roi à Chinon<sup>4</sup>, demande-lui une armée et tu délivreras Orléans. » La pauvre enfant ne sut d'abord que pleurer, tant sa frayeur était grande ; mais les voix se firent à nouveau entendre, lui ordonnant de partir et d'aller chasser les Anglais hors de France. Elle finit par croire qu'elle était vraiment destinée à sauver sa patrie et se décida à obéir aux voix. Son père s'opposa à son départ, on la traita de folle ; mais, à la longue, sa douce obstination triompha des plus incrédules, et elle réussit enfin à se faire conduire près du roi Charles VII. On raconte que, voulant

mettre sa clairvoyance à l'épreuve, le roi, pour la recevoir, se dissimula au milieu de ses courtisans ; mais Jeanne n'hésita pas, et, ployant le genou devant son souverain, elle lui fit part de sa mission, en le suppliant de lui confier une armée. A ce moment, Orléans continuait à résister avec courage ; mais les vivres allaient bientôt manquer, et on craignait que la ville ne fût obligée de se rendre. Charles VII finit, lui aussi, par croire à la mission de Jeanne, il lui confia une petite armée et l'envoya délivrer Orléans.

Elle partit, emmenant avec elle un convoi munitions, et, enflammés par l'ardeur qu'elle donnait et tout le peuple reprit courage. Lors de sa première rencontre, elle tomba de cheval ; et le zèle des guerriers sembla fléchir. Mais elle remonta à cheval, sans souci de sa blessure, entraînant l'armée par son intrépidité. Les Anglais, surpris, furent obligés de lever le siège : Orléans était dé-

livrée. Jeanne, remportant une blessure, on la crut morte, mais elle se releva et s'élança en avant, montrant sa foi et sa foi. Orléans était dé-



Jeanne déclara alors qu'elle irait faire sacrer le roi à Reims <sup>6</sup> et se traya un chemin à travers un pays couvert d'ennemis, qu'elle battait à chaque rencontre. Charles VII rejoignit l'armée victorieuse à Reims et fut, selon la coutume, sacré roi de France dans la cathédrale. Pendant la cérémonie, Jeanne se tint debout près de lui, ayant à la main son étendard qui « avait été à la peine et méritait d'être à l'honneur ».

La jeune fille, ayant, disait-elle, terminé sa mission, voulait retourner chez ses parents en Lorraine ; le roi ne le lui permit point, et lui donna le commandement de toutes ses armées.

Tour à tour victorieuse et vaincue, Jeanne fut blessée devant Compiègne, prise par trahison, et vendue aux Anglais par les Bourguignons qui reçurent dix mille livres <sup>7</sup>. Elle fut emmenée à Rouen en captivité. Là commença un long procès, qui sera à jamais la honte et le déshonneur de ses juges. Le roi de France aurait pu chercher à la défendre, il l'abandonna lâchement, alors qu'elle avait tant fait pour lui. Après un long emprisonnement, accompagné de tourments et d'outrages de toute sorte, la malheureuse fut condamnée à être brûlée vive <sup>8</sup> sur la place du Vieux-Marché.

En entendant l'horrible sentence, elle perdit courage et se prit à pleurer, répétant : « Rouen, Rouen, mourrai-je donc ici ? » L'héroïque fille de Lorraine retrouva toute sa fermeté pour marcher au supplice, ne se plaignant ni de l'ingratitude du roi, ni de la sévérité des juges.

Lorsqu'on eut mis le feu au bûcher sur lequel elle était attachée, et que les tourbillons de fumée l'environnèrent, elle pria le frère <sup>9</sup> qui l'avait accompagnée de descendre et de la laisser seule. Elle mourut le 30 mai 1431.

Aujourd'hui, Jeanne d'Arc est non seulement considérée comme une des plus pures gloires de la France, mais elle apparaît, aux yeux du monde entier, comme la personnification même de l'héroïsme et de la sainteté.

## CHAPITRE XIII

### MÈRE ET FILLE

— Alors, ma petite Colette, tu vas nous quitter avant la fin des vacances <sup>1</sup>?

— Ma chère maman, j'ai promis à Roger d'aller passer deux jours avec lui à Lyon : il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, puis j'ai besoin d'aller à Lyon pour préparer mon cours de géographie économique. J'espère pouvoir visiter une manufacture de soieries, afin d'en faire la description à mes élèves. Au lieu de vous désoler, ma bonne mère, songez donc que, Pâques ayant été très tard, le troisième trimestre va être très court, et que nous nous retrouverons bientôt pour les grandes vacances. Notre distribution des prix aura lieu le 12 juillet ; en ne perdant pas une minute, en ne manquant pas un train, je serai en Bretagne avec vous le 13 au soir.

— C'est bien cette perspective qui me donne du courage. Ton père a reçu tout à l'heure une lettre de Madeleine ; elle nous dit avoir trouvé au bord de la mer une grande maison de huit chambres à coucher. Il y aura de la place pour tous, même si Roger et François réussissent à avoir leur congé en même temps.

— Espérons-le ! Quand je songe que depuis si longtemps, depuis

l'été à Chamonix avant le mariage de Madeleine, nous n'avons jamais été tous réunis pour les vacances, je ne puis le croire.

— Depuis dix ans, ajouta M<sup>me</sup> Richard en soupirant, je devrais être habituée à ces séparations continuelles, et je ne puis m'y faire<sup>2</sup>.

— Voyez-vous, maman, vous êtes la mère française des vieilles traditions ; vous auriez aimé, ainsi que cela se faisait autrefois, garder tous vos enfants près de vous. Ne m'en veuillez pas d'une comparaison peu respectueuse, mais vous me faites souvent songer à une poule qui aurait couvé les œufs d'une cane et verrait avec horreur ses poussins se jeter à l'eau.

— Colette, quelle comparaison ! Mais elle est assez juste, je l'avoue. En tout cas, nous ne vous avons jamais empêchés de suivre vos goûts.

— Vous avez été des parents très larges<sup>3</sup>. Quand je pense que parfois encore on entend des mères dire de leur enfant au berceau : « Mon fils ira à l'École Polytechnique, mon fils sera médecin, ou bien ma fille ne me quittera jamais ». C'est de l'égoïsme au fond, et rarement, du reste, les enfants suivent la voie que désiraient les parents.

— Quand il s'agit du bonheur de ses enfants, une vraie mère doit faire abnégation de ses propres sentiments. Lorsque François a déclaré sa volonté d'être marin, j'ai cru<sup>4</sup> mourir de chagrin, mais je n'ai rien dit, ni rien fait, pour contrarier<sup>5</sup> sa vocation qui était réelle.

— Vous êtes le modèle des mères. Bien que vous ne le disiez jamais, je sais qu'il vous en a coûté énormément de laisser partir votre Colette, au lieu de la garder près de vous. Croyez bien, mère chérie, qu'elle vous a une reconnaissance infinie de l'avoir laissée suivre sa destinée.

— J'espère que sa destinée sera de se marier et de devenir, à son tour, une bonne mère de famille.

— Peut-être bien, qui sait ? En attendant, il faut que j'aille travailler.

— A quoi encore, mon Dieu<sup>6</sup> ?

— On m'a demandé de dresser une liste de livres, de romans, pour nos élèves, et aussi pour la bibliothèque de l'Alliance Française<sup>7</sup>. Avez-vous des idées, maman ?

— Il y a certains romans d'Alphonse Daudet, dont nous parlions

l'autre jour avec ton frère : *Tartarin de Tarascon*, *Tartarin sur les Alpes*,  
les *Lettres de mon Moulin*.

— Oui, et les *Contes du Lundi* ; voyez-vous autre chose ?

— As-tu pensé à *l'Abbé Constantin* de Ludovic Halévy, à *Colomba*  
de Mérimée, à *la Fée des Grèves* de Paul Féval ? Mais tout cela est peut-  
être un peu vieux.

— Non, non, c'est très bien ; papa m'a aussi fait penser à George  
Sand avec *la Petite Fadette*, *la Mare au Diable* et *l'Homme de neige*.

— Il y a aussi les romans d'aventures qui enchantèrent votre jeu-  
nesse.

— Oui, je choisirai quelques Jules Verne<sup>8</sup>, et je verrai plus tard  
pour les romans contemporains.



## CHAPITRE XIV

### LYON

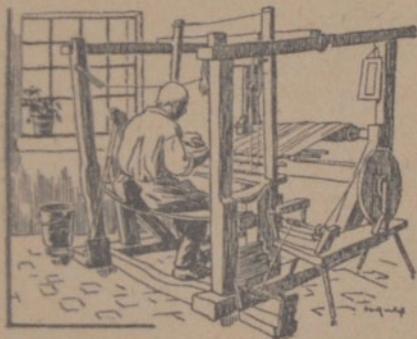
Lyon<sup>1</sup> est la seconde ville de France ; capitale industrielle moderne, elle a gardé depuis dix-huit siècles qu'elle existe la solennelle majesté de métropole antique qu'elle possédait au temps de l'occupation romaine.

La ville est dominée à l'ouest par une colline boisée au sommet de laquelle s'élève, lourde et imposante, l'énorme basilique de Fourvières. La grisaille<sup>2</sup> de ses marbres et de ses granits se fond harmonieusement avec le ciel gris et sombre d'une contrée souvent enveloppée de brume ou de brouillard. Seule flamboie au plus haut des tours la statue dorée de l'archange Saint-Michel.

Au nord, c'est le coteau de la Croix-Rousse où s'étagent les maisons de la vieille ville : hautes maisons aux façades sévères et froides, percées de multiples fenêtres étroites, sans un ornement, sans un balcon. Et ces tristes demeures sont si serrées les unes au-dessous des autres

qu'elles ne laissent place qu'à des rues étroites qui ressemblent à des couloirs, et s'arrêtent parfois brusquement pour finir en escaliers ; ou bien elles tournent en zigzags enchevêtrés, au milieu desquels il est difficile de trouver son chemin. C'est dans ce quartier que vit la population ouvrière, véritable ruche qui n'abrite que des travailleurs.

Au pied des deux collines coulent à travers la ville, avant de se réunir, deux beaux et larges fleuves : la Saône placide aux eaux d'émeraude. Le Rhône fougueux et sombre qui semble porter en lui la force et l'énergie que lui ont versées les glaciers d'où il est sorti<sup>3</sup>.



Colette n'avait jamais visité Lyon : elle fut surprise de trouver une ville très animée, presque gaie, malgré sa réputation de tristesse. Elle admira les beaux édifices anciens, les quais majestueux aux monuments imposants. Ce qui l'enchantait le plus fut le quartier de la Croix-Rousse, ou quartier des canuts<sup>4</sup>. On appelle « canuts » les tisseurs de soie à domicile.

Autrefois ils étaient fort nombreux, puis peu à peu le développement du tissage mécanique amena la construction d'usines immenses, en dehors de la ville, et tua, pour ainsi dire, l'atelier familial.

Cependant, comme les étoffes de grand prix, les tissus de luxe, les pièces uniques<sup>5</sup> ne peuvent être tissés qu'à la main, à cause de la grande habileté qu'ils demandent, il reste encore, à Lyon même, plusieurs centaines d'ateliers familiaux, et Colette en visita quelques-uns avec grand intérêt.

Le canut est un artiste : la grande attention que réclame son travail, l'extrême patience qu'il doit exercer, ont donné à ses traits une véritable empreinte qui le fait reconnaître parmi les autres travailleurs. Il est heureux de montrer ce qu'il fait.

— Voyez, mademoiselle, cette étoffe brochée, dit l'un d'eux à

Colette, il serait impossible d'obtenir ces fleurs en relief autrement qu'avec un métier à bras. Chaque coup de métier que nous donnons est réglé et mesuré, selon que le fil doit être lâche ou serré.

— C'est admirable, dit Colette, mais une étoffe pareille doit être bien longue à tisser !

— En travaillant une bonne journée <sup>6</sup>, je n'arrive pas à fabriquer plus de soixante centimètres de ce broché-là ; mais pour des étoffes plus simples, nous pouvons arriver à fournir trois mètres par jour. Au métier mécanique, on obtient jusqu'à neuf et dix mètres en huit heures de travail.

— A quoi servent ces étoffes magnifiques ? demande Colette au guide qui la conduit. On ne peut en faire des robes ?

— Non, mademoiselle, sauf des robes de grand gala <sup>7</sup> pour des cérémonies royales. Elles servent à confectionner certains vêtements sacerdotaux, mais elles sont surtout employées comme tentures <sup>8</sup> ; c'est l'ameublement de luxe qui demande les étoffes les plus somptueuses.

## CHAPITRE XV

### LES SOIERIES

Nous sommes dans l'un des temples de la soie, et ce n'est pas sans émotion que nous pénétrons dans le sévère cabinet directorial d'un grand « soyeux »<sup>1</sup> de Lyon. Devant l'imposant bureau où le nickel des sonneries et des appareils téléphoniques étincelle, est assis l'homme qui dirige cette importante fabrique. Grand et fort, froid comme le sont les Lyonnais, sans un geste inutile, d'une parole brève et claire, il explique le développement du commerce des soieries avec l'étranger, qui achète, dit-il, 60 %<sup>2</sup> de la production française. Et avec une urbanité parfaite il nous permet, chose rare, la visite de l'usine.

Près des bureaux de l'administration s'ouvrent les salons d'exposition et de vente, où l'on montre aux acheteurs les différentes étoffes sur échantillons. Ces derniers ont de cinquante centimètres à un mètre de longueur, afin qu'on puisse se rendre compte de leur chatoyement, de leurs reflets, à l'éclairage artificiel aussi bien qu'à la lumière du jour.

À côté est la salle des archives, sorte de bibliothèque à gros volumes sur le dos desquels sont gravés des millésimes<sup>3</sup>. Depuis 1830, date de la fondation de la maison, on a collé sur des feuillets, reliés ensemble, un échantillon de chaque étoffe fabriquée dans ses ateliers. Ces volumes sont infiniment curieux<sup>4</sup> à feuilleter : on y voit de jolis dessins vieillots<sup>5</sup>, de échantillons de soies « qui se tenaient debout », en contraste

avec les soies modernes si souples, si légères, comme celle qu'on nous montrait tout à l'heure, et dont toute une pièce <sup>6</sup> peut passer dans une bague.

Voici, non loin des archives où ils viennent souvent faire des recherches, l'atelier des dessinateurs. Toujours à l'affût <sup>7</sup> d'idées nouvelles, ils doivent inlassablement trouver des combinaisons inédites et répondant aux caprices de la mode changeante. Une fois le dessin adopté, il est mis en carte, c'est-à-dire reproduit sur une sorte de quadrillé extrêmement fin ; des spécialistes feront sur ce quadrillé les trous nécessaires par où devront passer les fils <sup>8</sup> du métier, afin de reproduire le dessin ; ce sera le travail des monteurs.

Mais une porte s'ouvre, nous entrons dans une longue salle à moitié remplie de balles <sup>9</sup> de soie naturelle, montagnes de neige et montagnes d'or, venues de Chine ou de Syrie, de l'Italie ou du sud de la France. Près de grandes baies <sup>10</sup>, des femmes sont assises : elles palpent les écheveaux ; elles ont une telle expérience, un toucher d'une délicatesse si développée, et un coup d'œil si sûr, que c'est sans une hésitation qu'elles font le triage des écheveaux. Selon ses qualités, une soie sera destinée aux satins, une autre aux brocarts, une troisième aux crêpes. Enfin, le long du mur sont alignés des appareils qui mesurent la force de résistance du fil, et aident ainsi à fixer sa destination.

Autrefois, dès que le fil était choisi, on le lavait, puis on le teignait avant de le tisser ; aujourd'hui, sauf pour les soies classiques, les soies unies <sup>11</sup> par exemple, on procède au lavage et à la teinture une fois l'étoffe tissée. On lave la soie dans du savon dissous dans l'eau, dans la proportion de 80 %, afin de la débarrasser des impuretés qu'elle peut encore contenir. Au sortir des cuves, étoffe ou fil sont essorés <sup>12</sup> dans des machines rotatives, ensuite séchés dans des salles spéciales. Lorsque le fil est sec <sup>13</sup>, il est envoyé à la teinture et de là aux métiers de tissage. Pour l'étoffe tissée en « écreu » <sup>14</sup>, selon le terme technique, elle n'est envoyée à la teinture qu'au fur et à mesure des besoins. En voici la raison.

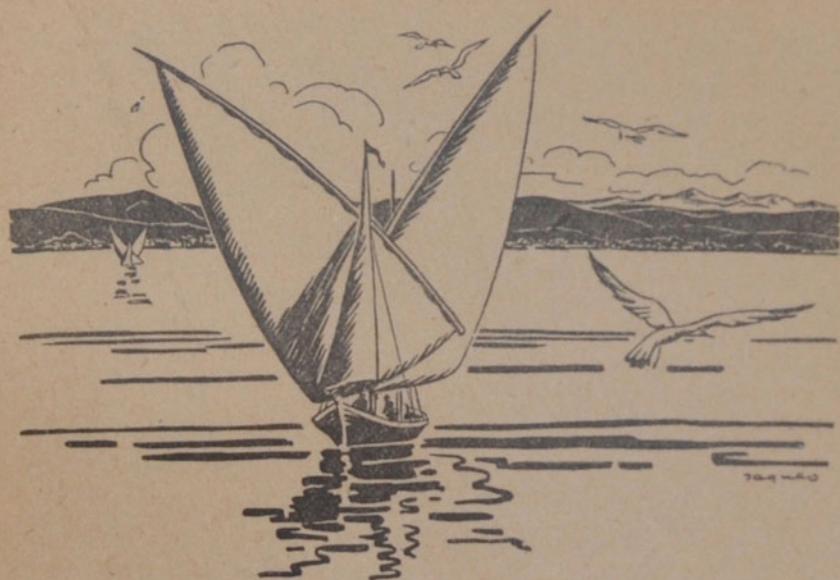
Jadis il existait un certain nombre de couleurs qui restaient à la mode pendant des années. Un marchand de nouveautés <sup>15</sup> pouvait

donc d'avance commander les soieries dont il pensait avoir besoin pour la saison. Aujourd'hui, on prépare surtout des échantillons. En effet, on ne sait pas d'avance quelle teinte sera à la mode, et celle qui a obtenu les faveurs pendant quelques mois pourra être démodée la saison suivante. De là la nécessité de teindre au fur et à mesure des commandes.

La teinturerie est un véritable laboratoire, dirigé par un ingénieur chimiste.

Une fois l'étoffe teinte, le travail est-il terminé? Pas encore. Sur une table de dégraissage<sup>16</sup>, des ouvrières nettoient à la benzine les taches qui ont pu être faites au cours de la fabrication. Puis la pièce passe aux mains du vérificateur. Il dispose l'étoffe sur un appareil, de manière à la voir en transparence et à plat. Il met en marche un moteur, et la pièce se déroule sous son œil exercé. Y a-t-il un défaut quelconque? la pièce n'est pas acceptée, elle est envoyée à des ouvrières dont la spécialité est d'« enlever » les défauts. Elles sont là, penchées sur l'étoffe, avec de petits outils semblables à ceux que l'on voit sur la table d'un dentiste, et elles coupent, elles grattent, elles finissent par extraire le défaut.

A nouveau la pièce est examinée; lorsqu'elle est acceptée, elle passe au métrage, puis au pliage, et se présente telle qu'on la montre dans les magasins de détail.



## CHAPITRE XVI

### PROMENADE A ÉVIAN

Roger avait retrouvé à Lyon une famille autrefois très liée avec la sienne, alors que tous habitaient Paris. M<sup>me</sup> Le Méans avait perdu son mari<sup>1</sup> et depuis son veuvage<sup>2</sup> elle habitait Lyon, sa ville natale. Son fils Pierre venait chaque année passer quelques mois avec elle. Après avoir fini ses études de médecine, Pierre Le Méans, intéressé par les traitements hydrothérapiques et les qualités radio-actives de certaines eaux, s'était établi médecin dans une station thermale. Tous les ans<sup>3</sup>, vers le milieu de mai, Pierre s'installait à Évian, ville d'eaux bien connue sur le lac Léman, et, jusque fin septembre, y soignait les malades qui composaient sa clientèle. Pendant le reste de l'année,

il était libre et employait son temps à travailler, écrivant des articles pour des revues médicales, et se tenant au courant de toutes les nouvelles découvertes.

M<sup>me</sup> Le Méans et son fils avaient été très heureux de revoir Roger, ancien condisciple de Pierre, et, dès qu'elle avait appris que Colette avait l'intention de venir à Lyon, M<sup>me</sup> Le Méans avait insisté pour recevoir chez elle la jeune fille qu'elle avait beaucoup aimée enfant <sup>4</sup>. C'est grâce aux relations de ses amis que Colette avait pu visiter les ateliers des canuts et la grande fabrique de soieries.

Mais Colette n'avait que deux jours à passer à Lyon et parlait de partir le lendemain matin.

— Non, ma petite Colette, disait M<sup>me</sup> Le Méans, il ne faut pas partir si tôt ; depuis deux jours vous travaillez pour vos élèves avec vos visites de monuments, de manufactures et d'ateliers ; nous voulons vous montrer autre chose. Nous avons projeté de vous emmener demain à Évian voir la nouvelle maison de Pierre.

— Oh ! madame, cela me ferait infiniment plaisir, mais je dois être de retour à Nancy après-demain, pour faire un cours à deux heures.

— Pierre a consulté l'indicateur du chemin de fer et, en voyageant la nuit, vous pouvez arriver à Nancy à onze heures du matin. Dites que vous acceptez, ma chérie.

Et Colette se laisse tenter. On part en auto de bonne heure, Pierre est au volant, et, comme il conduit bien et connaît admirablement la route, on arrive à Évian une heure avant le déjeuner <sup>5</sup>.

— Venez tout de suite voir ma maison, dit le jeune propriétaire. Vous n' imaginez pas, mademoiselle Colette, le travail que cette maison m'a coûté. C'était une vieille demeure à moitié en ruines, sans aucun confort, mais la situation était admirable ; vous verrez cela tout à l'heure. Je n'ai pas voulu prendre d'architecte et j'ai fait les plans moi-même ; un entrepreneur s'est chargé de les faire exécuter. La toiture était mauvaise, il pleuvait dans la maison, alors les couvreurs sont venus, ont enlevé la vieille couverture en tuiles, et, après le passage des charpentiers, qui ont vérifié la charpente, on a refait un toit en ardoises.

— Puisque le toit était mis, la maison était terminée, dit Colette en riant.

— Il en est ainsi quand il s'agit d'une maison neuve, mais, dans mon cas, j'avais dû commencer par la fin, et les terrassiers sont venus après les couvreurs.

— Les terrassiers ! Pourquoi faire ?

— Pour préparer le terrain afin de construire une véranda sur le devant de la maison. Alors j'ai eu les maçons qui, avec leur chaux, leur plâtre, leur ciment et leur mortier, ont abîmé<sup>6</sup> mon jardin. Les plombiers sont venus ensuite pour poser les tuyaux qui amènent l'eau dans les chambres ; les menuisiers pour raboter les planchers tachés ou salis, pour refaire les persiennes délabrées ; ce fut bientôt le tour des serruriers, car aucune serrure ne marchait<sup>7</sup>, aucune fenêtre ne fermait, les verrous étaient rouillés, et les clefs perdues.

— Mais, cher monsieur, c'est une maison de Cadet Rousselle<sup>8</sup> que vous aviez achetée ?

— La voilà, chère mademoiselle, jugez vous-même.

Pierre ouvre une barrière en haut d'un petit chemin assez escarpé, que l'on avait gravi en bavardant, et Colette se trouve devant une jolie maison blanche, à gracieux balcons en bois ajouré<sup>9</sup>. On entre dans la véranda, et Colette comprend alors pourquoi Pierre a acheté cette maison : la vue qui s'offre à ses yeux est unique. C'est à peine si, dans la brume, on entrevoit la rive en face, mais à droite les hautes cimes des Alpes se découpent<sup>10</sup> dans le ciel ; un peu plus à gauche, la longue ligne violette du Jura barre l'horizon, tandis qu'au premier plan le lac prestigieux reflète le bleu du ciel.

Colette ne peut s'arracher à cette vue ; Pierre crie de la maison :

— Venez voir un peu ce qu'ont fait les peintres et les vitriers : ils n'ont pas nettoyé avant leur départ, il y a du verre, du mastic partout, les peintres ont laissé leurs brosses, leur peinture et leur colle ! Quel gâchis !

Mais Colette n'entend rien, elle contemple le Léman aux eaux profondes, sur lequel glisse, telle une mouette aux ailes déployées, une barque légère à haute voilure blanche.

## CHAPITRE XVII

### RHÔNE ET JURA

Roger a quitté Lyon il y a un mois pour diriger d'importants travaux sur les rives du Rhône, non loin de la frontière suisse<sup>1</sup>. Il se trouve dans un pays de montagne fort intéressant, à quelques kilomètres d'un endroit à la fois pittoresque et étrange nommé « la perte du Rhône ». Le fleuve arrive paisible entre des collines escarpées, puis soudain tombe dans un gouffre immense à une profondeur inconnue, pour disparaître complètement en certaines saisons, en passant par d'énormes cavités creusées dans le roc, et ressortir tranquillement trois cents mètres plus bas, entre des murailles calcaires surmontées d'arbres et de broussailles. Dans le pays, on prétend qu'un grand lac souterrain se trouverait au-dessous du lit du fleuve, mais les géographes en nient l'existence ; en tout cas, rien n'est plus curieux que cette disparition subite d'un fleuve de huit mètres de large.

Roger a profité de quelques jours de repos pour visiter cette contrée de l'Ain et du Jura, si différente des autres, où les souvenirs historiques : vieux manoirs, vieilles églises et vieux cloîtres, sont aussi nombreux que les usines ultra-modernes. Celles-ci, du reste, ne gâtent pas le paysage ; elles ne répandent aucune de ces fumées noires qui empestent l'air de nombreuses cités ouvrières<sup>2</sup>. L'électricité actionne toutes les machines, éclaire les rues et les routes ainsi que les maisons les plus humbles, au grand profit de l'hygiène et de la propreté.

Roger s'est arrêté quelques heures à Oyonnax, petite ville industrielle qui a été appelée « la capitale du peigne ». L'industrie du peigne

à Oyonnax remonte extrêmement loin : on conserve dans les archives de la ville un contrat de mariage datant du xvi<sup>e</sup> siècle, dans lequel un père donnait en dot à sa fille un matériel à fabriquer le peigne.

Jadis on utilisait le bois : le buis et le charme, puis on employa la corne et l'écaille<sup>3</sup>, mais depuis une vingtaine d'années toutes ces matières ont été détrônées<sup>4</sup> par le celluloid fabriqué à Oyonnax même, dans plusieurs usines. Il y a quelques grands ateliers, mais la distribution électrique de la force a permis l'organisation familiale du travail, et dans un local de quelques mètres carrés on peut suivre, du commencement à la fin, dans tous ses détails, la fabrication des peignes, qui se fait avec une extrême rapidité. D'abord un ouvrier rogne la plaque de corne ou de celluloid qui donnera deux peignes, un autre l'entrecoupe pour faire les dents<sup>5</sup>, le canneléur arrondit le dos, alors que le découpeur l'orne de dessins variés. Un ponceur commence le polissage du peigne en le pressant énergiquement contre un rouleau en drap enduit de pierre ponce. Un peu plus loin, une femme le courbe pour lui donner sa forme définitive, une autre le passe à l'acide pour le lustrer, enfin une jeune fille finit de le polir sur un rouleau de peau de chamois. Les peignes terminés sont portés dans un magasin d'où, une fois étiquetés et emballés, ils sont expédiés dans les cinq parties du monde. Et il y a des peignes de toute sorte, depuis le simple démêloir, et les peignes de nuque, unis ou ciselés, les barrettes et les épingles, demandés par la clientèle des pays du Nord, jusqu'aux énormes peignes au dos ajouré, qui retiennent les jours de fête la mantille des Andalouses<sup>6</sup>; sans parler des peignes rouges, verts ou bleus qui font, paraît-il, la joie des négresses des contrées tropicales.

L'emploi du celluloid a fait naître à Oyonnax toute une industrie nouvelle : la fabrication de nombreux objets de parure, tels que bracelets, colliers, pendentifs, boucles de souliers, de ceintures, manches<sup>7</sup> d'ombrelles et de parapluies, épingles à chapeaux, montures de sacs, etc. D'ateliers spéciaux sortent des jouets de tout genre, des montures de lorgnons et de lunettes<sup>8</sup>, des pompes à bicyclette, des plaques de propreté<sup>9</sup>, des boutons de toutes dimensions, enfin les faux cols, manchettes et plastrons qui imitent à s'y méprendre<sup>10</sup> le linge en toile.



## CHAPITRE XVIII

### LE JURA (Suite).

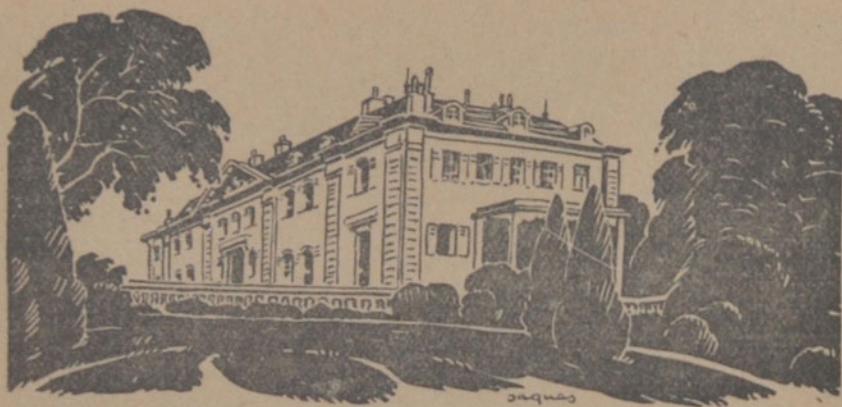
Roger parcourt un pays nouveau pour lui, tout un coin de France qu'il ne connaissait pas. Il traverse à pied ces montagnes du Jura, que les sombres forêts de sapins rendent un peu tristes peut-être, mais qui font en partie la richesse du pays. Sur les hauteurs, les bois cèdent la place à d'énormes pâturages, où, en été, les troupeaux des plaines viennent brouter l'excellent herbage des sommets. Les bergers qui les gardent sont logés dans des « chalets »<sup>1</sup>, où ils fabriquent, sur place, des fromages renommés. Mais l'hiver est long et rude dans cet âpre pays : pendant de longs mois, le sol est recouvert d'une couche de neige, qui atteint parfois deux ou trois mètres, interrompant les relations avec l'extérieur, et confinant chez eux les montagnards. Or ces longs mois ne sont ni des mois de repos, ni des mois d'oisiveté : dans la région que Roger traverse, ils sont employés à la taille<sup>2</sup> des diamants.

« Ce matin, écrit Roger à sa sœur, j'entrai dans une maison de modeste apparence pour demander mon chemin, et me trouvai en

face<sup>3</sup> d'un homme dans la force de l'âge, assis devant une meule<sup>4</sup>, très primitive, très rudimentaire, en train de polir un merveilleux saphir ; près de lui, assise devant une autre meule, une jeune femme taillait un diamant de grande beauté. Je t'avoue que je crus d'abord que ces pierres étaient fausses. Comment pouvais-je supposer que, dans une aussi humble demeure, derrière une porte qui n'était même pas fermée, j'allais trouver des pierres d'un prix inestimable ! »

C'est vers 1735 qu'un nommé Michaud se mit, à l'aide d'un tour<sup>5</sup> grossier, à tailler, sans art, quelques pierreries pour les horlogers de Genève, afin d'occuper les longs mois d'hivernage. Des voisins l'imitèrent, puis on se mit à tailler des topazes et des améthystes. En 1822, Claude-Marie David commença celle des rubis et des émeraudes ; depuis cette date, la taille des diamants et des pierres précieuses n'a fait que se développer. Dans le pays, le privilège de l'initiation à l'art de la taille est généralement réservé aux membres de la famille, et on se passe de père en fils les secrets de cet art. En effet, la profession nécessite un instinct artistique, et des qualités spéciales. Le rôle de l'ouvrier consiste à compléter l'œuvre de la nature qui ne met à la disposition des hommes que des pierres brutes, informes, opaques, inachevées. Pour les mettre en valeur, pour faire apparaître leur éclat, il faut une science et un art accomplis. Une pierre brute doit être étudiée minutieusement avant d'être livrée à la taille. Il faut obtenir de la pierre son maximum d'éclat, en diminuant le moins possible son volume et son poids, qui sont, avec la pureté de sa composition, les éléments indispensables de sa valeur.

Et ce magnifique travail se fait — à part certaines usines — dans d'humbles demeures, perdues dans la montagne. L'outillage nécessaire est extrêmement simple : une meule horizontale, enduite de poudre de rubis ou de diamant, à laquelle on imprime un mouvement de rotation plus ou moins rapide, selon qu'il s'agit de tailler ou de polir des pierres dures ou tendres, des pierres fines ou des pierres fausses. L'outillage n'est qu'accessoire, toute la valeur du travail dépend de l'habileté de l'ouvrier, qui, en plus de toutes les qualités techniques, doit posséder une vue impeccable<sup>6</sup> et une inlassable patience.



## CHAPITRE XIX

### LETTRE DE ROGER A SES PARENTS

Ferney-Voltaire (Ain).

Mes chers parents,

Les nombreuse cartes postales que je vous ai envoyées vous ont permis de suivre les étapes de de mon voyage. D'abord Bourg, avec l'admirable église de Brou, construite au XVI<sup>e</sup> siècle par Marguerite d'Autriche qui, toute jeune, venait de perdre son mari et voulait lui élever un tombeau digne de lui. C'est une église de style ogival<sup>1</sup> français. Les sculptures y sont d'une grâce infinie, les statues donnent l'illusion de la vie, tant<sup>2</sup> elles sont parfaites ; les tombeaux sont magnifiques. Edgar Quinet<sup>3</sup> a pu écrire que « Marguerite passa la fin de sa vie à tisser et à broder le marbre de ses tombes, comme une fiancée prépare son voile et sa robe de noce ».

Vous avez dû recevoir des vues du lac de Nantua, d'Oyonnax avec

ses fabriques de peignes, de Saint-Claude avec ses fabriques de pipes. De Saint-Claude je suis allé à pied au col <sup>4</sup> de la Faucille, en passant par Mijoux, où j'ai vu de simples montagnards tailler de somptueux diamants. Il faut vous dire que les habitants de ce pays sont aimables et hospitaliers, et semblent tous vivre dans une large aisance due, sans doute, à la richesse de la contrée et à leur labeur intense.

Je montai lentement la route qui conduit à la Faucille (1 323 mètres), éprouvant le même sentiment d'appréhension, la même émotion que je ressens toujours à l'approche d'un sommet. Que verra-t-on de l'autre côté? la vue est-elle surfaite <sup>5</sup>? Ici, aucune déception. Au delà du pays de Gex, tout violet et bleu, la vue s'étend sur le Léman et le cours sinueux du Rhône, à droite sur le mont Salève, à gauche sur les montagnes noires du Valais <sup>6</sup>. Et derrière cette immensité, où les objets varient de grandeur, de forme et de couleur avec la marche du soleil, s'élève, capricieusement découpée, la longue et imposante chaîne des hautes Alpes, surchargées de neiges éblouissantes. De cette masse énorme surgit le prodigieux Mont Blanc, l'impassible souverain de ce majestueux royaume.

Après un coucher de soleil féérique, nous descendions hier soir les vingt-cinq kilomètres de la route en lacets <sup>7</sup> qui, de la Faucille, conduit à Gex, puis à Ferney, où se trouve le château de Voltaire <sup>8</sup>. Grâce à une lettre de recommandation, nous avons pu le visiter aujourd'hui.

Une magnifique avenue d'ormes conduit au château acheté en 1758 par le grand philosophe, alors qu'il craignait autant les persécutions de la France que les rigueurs de Genève. De cette retraite il écrivit un grand nombre de pièces de théâtre, livres d'histoire <sup>9</sup>, contes, pamphlets, etc., et entretenit une correspondance considérable avec les principaux personnages de son temps.

Le château, que Voltaire avait fait agrandir, est bâti sur une hauteur, et de ses terrasses la vue est très belle; les charmilles et le parc aux arbres séculaires sont parfaitement entretenus; dans les jardins, plusieurs statues, entre autres le buste de Florian <sup>10</sup>, qui, lui aussi, vécut à Ferney.

A l'intérieur, deux pièces contiennent des souvenirs intéressants du grand homme : un salon avec de vieux fauteuils recouverts au petit point <sup>11</sup> ; aux murs, de beaux tableaux et d'antiques tapisseries ; dans la chambre à coucher, des portraits, un pastel de La Tour quelques meubles et le lit de Voltaire, ainsi qu'un de ses vêtements conservé sous verre.

Je fus intrigué en voyant le brocart <sup>12</sup> des rideaux de la fenêtre du lit, coupés à moins d'un mètre du plafond. Je fis part à mon guide de mon étonnement, et il m'expliqua que ces rideaux avaient été coupés ou déchirés, petit à petit, par des visiteurs trop enthousiastes qui voulaient emporter un souvenir du philosophe.

Avant de quitter Ferney, je dois visiter une poterie fondée en 1776, deux ans avant la mort de Voltaire.

Je vous quitte à la hâte, en vous embrassant de tout cœur.

ROGER.

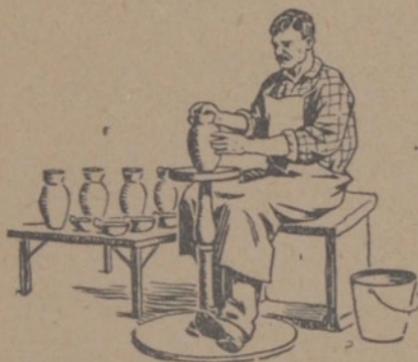
## LES POTERIES DE FERNEY

Dans le dessein d'accroître la prospérité du village de Ferney, Voltaire avait d'abord essayé d'y encourager l'agriculture, mais le succès ne vint pas couronner ses efforts. Parmi les obstacles qu'il rencontra, certains venaient du sol même, qui était d'argile dans les bas-fonds. En homme à l'esprit pratique, il s'empressa d'utiliser pour l'industrie les propriétés du sol qui le rendaient impropre à l'agriculture, et fit installer plusieurs tuileries et poteries aux abords du village.

La poterie visitée par Roger est une des plus anciennes de Ferney : elle fut fondée en 1775. La matière première est abondante et n'a pas besoin d'être transportée : elle est à pied d'œuvre<sup>1</sup>. Néanmoins, avant d'être utilisée, la terre doit subir une certaine préparation ; on la passe d'abord au tamis, afin de la débarrasser des matières étrangères, des cailloux, des impuretés qui la souillent. Elle subit ensuite plusieurs lavages, dans des fosses spéciales, et n'est propre<sup>2</sup> à la fabrication qu'une fois devenue absolument pure, comme une pâte onctueuse<sup>3</sup> et douce que l'on conserve dans des caves humides.

Dans un long atelier très silencieux, des ouvriers sont assis, chacun devant un tour qu'il actionne du pied, accélérant ou ralentissant le mouvement, selon ses besoins. Le potier prend dans un seau près de lui une petite boule d'argile humide et la pose sur le tour. A mesure que celui-ci tourne, la petite boule de terre devient, entre le pouce et

l'index de l'ouvrier qui la manie, un pot, un vase à ventre rebondi, ou à col <sup>4</sup> allongé, et cela en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire. Chaque objet fini est posé sur un plateau, puis porté au soleil pour un premier séchage. Une fois secs <sup>5</sup>, les pots subissent deux bains : un premier donne la couleur à l'intérieur, un second à l'extérieur. Nouveau séchage <sup>6</sup>, après lequel les objets qui doivent être décorés passent aux mains des artistes. Depuis la simple fleur plate qui orne les ustensiles de ménage, jusqu'à la savante décoration des vases de style, véritables



chefs-d'œuvre <sup>7</sup> d'art moderne, tout se fait à la main dans cet atelier où l'on sent que chacun aime le métier délicat et ingénieux qu'il exerce. La décoration terminée, chaque pièce est vernie, puis alignée dans une salle de chauffage située près du four, pour un séchage définitif.

On fait cuire trois ou quatre fois par mois environ. Pour la cuisson, les objets sont placés dans le four, que l'on clôt

hermétiquement. On allume dans le foyer du four un feu de bois, combustible fourni par les forêts voisines. Pendant une trentaine d'heures, on alimente ce feu en l'activant progressivement, de telle sorte que la chaleur du four puisse atteindre jusque mille degrés <sup>8</sup>. Alors on laisse éteindre le feu, le four se refroidit graduellement ; mais ce n'est qu'au bout de deux jours que les objets peuvent en être retirés.

Dans beaucoup de petites villes, dans beaucoup de villages de France il existe des fabriques de poteries. Celle de Ferney a, en plus des autres, une origine historique intéressante. Sa fabrication est remarquable par la simplicité de ses procédés ; la décoration de ses produits obtient du mélange, quelquefois hardi, des coloris, des effets qui flattent l'œil et le charment par une impression d'impré vu, rarement ressentie à la vue d'humbles objets faits d'argile.

## CHAPITRE XXI

### L'ALSACE

C'est un pays de plaine et de montagne  
Une terre où les blonds épis  
En été couvrent la campagne  
Où l'étranger voit, tout surpris,  
Les grands houblons en longues lignes  
Pousser joyeux au pied des vignes  
Qui couvrent les vieux coteaux gris.

ERCKMANN-CHATRIAN.

En quittant Lyon, Colette avait fait promettre à M<sup>me</sup> Le Méans de venir passer avec elle les vacances de la Pentecôte <sup>1</sup>.

— Puisque Pierre sera installé à Évian, venez donc me rejoindre à Nancy et nous irons ensemble visiter l'Alsace.

— Si mes rhumatismes me le permettent, ce sera une joie pour moi, ma petite Colette ; je désire tant voir Strasbourg, et Sainte-Odile, et le Rhin.

— Avec moi vous verrez tout, je ne vous ferai grâce de rien <sup>2</sup>, soyez-en sûre.

Et voici comment, par une belle matinée de juin, M<sup>me</sup> Le Méans, confortablement installée dans le fauteuil de Colette, est en train de lire un volume sur l'Alsace, son histoire, ses légendes, ses villes et ses habitants. Les deux voyageuses doivent partir l'après-midi même, mais la jeune fille, ayant un cours à faire au lycée, a dû laisser son amie seule, en lui recommandant de lire un livre sur l'Alsace, afin de se documenter sur le pays qu'elles vont visiter.

Docilement, M<sup>me</sup> Le Méans lut le premier chapitre.

## L'ALSACE

Connaissez-vous l'Alsace? Je la connais, moi : c'est un beau pays ! L'oranger n'y répand point ses parfums, les colonnades de marbre n'ornent point le péristyle<sup>3</sup> de ses demeures, et les statues ne regardent point les passants du haut de niches encadrées de charmes<sup>4</sup> de laurier ou de chêne vert. Le ciel n'est pas toujours serein, l'air n'y est pas toujours tiède ; et pourtant, quel beau pays que<sup>5</sup> l'Alsace ! Le fer dort au sein de ses monts dont la cime se couronne de sapins à la longue chevelure et de festons<sup>6</sup> de nobles châteaux : dans les entrailles de la terre et sur les sommets, les symboles de la force. Les vignes couvrent les collines, le blé ondoie comme une mer dorée dans la plaine ; le Rhin bondit sur ses flancs<sup>7</sup>, large, impétueux, profond. Du sein des villes et des bourgades, des flèches gothiques s'élancent, hardies, sveltes, vers le ciel. Oui, c'est un beau pays que l'Alsace ! Toujours quand je l'aborde, et que<sup>8</sup> du haut des Vosges, cette noble vallée se déroule avec les suaves ondulations de ses collines, avec la nappe brillante de ses plaines, avec ses routes bordées de noyers qui se croisent, que le Rhin argenté brille sous les rayons du soleil, que la Forêt Noire encadre l'horizon lointain de ses hauteurs pâlisantes, et qu'au centre de cet immense jardin s'élève, comme un phare lointain, la cathédrale majestueuse<sup>9</sup>, le joyau du moyen âge, l'orgueil de nos jours ; alors mon cœur bondit, alors je crois revenir d'un long exil dans la terre promise<sup>10</sup>, et je salue avec orgueil l'Alsace, ma patrie !

L. LAVATER.

— C'est bien joli comme description, pensait M<sup>me</sup> Le Méans en terminant sa lecture, mais, puisque je vais voir le pays lui-même, je préférerais lire quelque chose d'historique ou de légendaire.

Et, tournant les pages, feuilletant le volume, M<sup>me</sup> Le Méans, attirée par le titre, lut :

## LA LÉGENDE DE SAINTE ODILE

Vers l'an 660 après Jésus-Christ, le duc d'Alsace appelé Alabric avait épousé une pieuse femme nommée Berenwinde. Or, voici qu'il leur naquit une fille aveugle. Le père, qui était fort violent, voulut la faire tuer, mais la mère la confia en secret à une nourrice qui prit soin d'elle. Un évêque baptisa l'enfant et lui donna le nom d'Odile. Il advint<sup>11</sup> que, pendant la cérémonie, l'enfant recouvra subitement la vue. Elle grandit dans un monastère loin de l'Alsace ; mais, un jour, un de ses frères la fit revenir. Le père en fut si mécontent que, dans un accès de violente fureur, il tua ce fils que pourtant il aimait. Pris de remords et regrettant son acte, il accueillit sa fille et lui donna le château de Hohenbourg dont elle fit un monastère : c'est le couvent de Sainte-Odile, qui porte aujourd'hui le nom de sa fondatrice.

Bâti au sommet de la montagne, il semble, vu de la plaine, une couronne de vieilles pierres sur la cime des futaies<sup>12</sup>. La sainte vécut dans son monastère avec cent trente religieuses, donnant l'exemple de toutes les vertus. Elle mourut très âgée, et sa réputation n'a fait que<sup>13</sup> croître avec les âges. Chaque année, de nombreux pèlerins visitent son tombeau, et la montagne de Sainte-Odile est l'endroit le plus vénéré de l'Alsace, en même temps qu'il est l'un de ses sites les plus pittoresques.

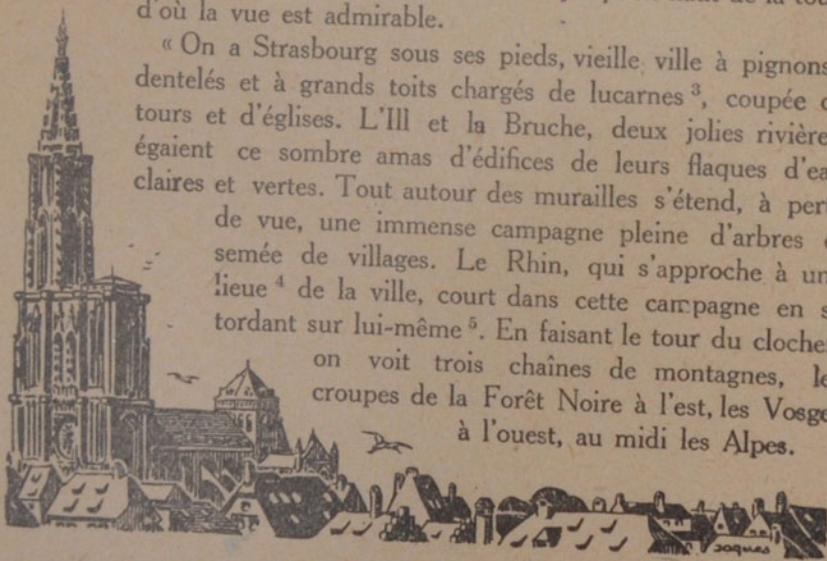


## CHAPITRE XXI

### STRASBOURG

Pendant deux jours, nos voyageuses visitèrent Strasbourg, aussi bien <sup>1</sup> les quartiers neufs que les vieux quartiers aux maisons pittoresques. Elles admirèrent longuement la cathédrale et, le ciel étant pur, le temps clair, elles décidèrent de monter jusqu'en haut de la tour, d'où la vue est admirable.

« On a Strasbourg sous ses pieds, vieille ville à pignons <sup>2</sup> dentelés et à grands toits chargés de lucarnes <sup>3</sup>, coupée de tours et d'églises. L'Ill et la Bruche, deux jolies rivières, égaient ce sombre amas d'édifices de leurs flaques d'eau claires et vertes. Tout autour des murailles s'étend, à perte de vue, une immense campagne pleine d'arbres et semée de villages. Le Rhin, qui s'approche à une lieue <sup>4</sup> de la ville, court dans cette campagne en se tordant sur lui-même <sup>5</sup>. En faisant le tour du clocher, on voit trois chaînes de montagnes, les croupes de la Forêt Noire à l'est, les Vosges à l'ouest, au midi les Alpes.



« On est si haut que le paysage n'est plus un paysage ; c'est une carte de géographie, mais une carte vivante, avec des brumes, des fumées, des ombres et des lueurs, des frémisséments d'eau et de feuilles, des nuées, des pluies et des rayons de soleil <sup>6</sup>. »

— Vous êtes un vrai guide <sup>7</sup>, disait, en descendant, M<sup>me</sup> Le Méans à Colette : vous mettez un nom sur chaque montagne, sur chaque rivière ; avec vous, tout le paysage s'anime et prend vie. Vous allez me faire aimer la géographie. Mais pourquoi descendez-vous si vite, mon enfant, je ne puis vous suivre !

— Il faut nous hâter, madame, si vous voulez être à l'intérieur de la cathédrale, devant l'horloge fameuse, au moment où sonneront les douze coups de midi.

— Que se passe-t-il à midi ?

— A midi, on voit chacun des douze apôtres sortir de l'horloge et passer devant Jésus-Christ en s'inclinant. Jésus les bénit, puis le coq bat des ailes et chante trois fois. Tenez, regardez, nous arrivons juste à temps.

Une vingtaine de personnes, debout devant l'horloge, attendaient la merveille quotidienne. Cette horloge astronomique à mouvement perpétuel est remarquable. Elle se règle d'elle-même à la dernière minute du dernier jour de décembre. Elle marque les années bissextiles <sup>8</sup> et les grandes fêtes. Des divinités païennes, assises sur des chars, indiquent les jours de la semaine. Les quatre âges : l'Enfance, l'Adolescence, la Maturité et la Vieillesse, passant devant la Mort, sonnent les quarts d'heure. La Mort sonne les heures et un ange retourne le sablier. Naturellement, c'est la procession de midi qui attire le plus de curieux.

En sortant de la cathédrale, Colette et son amie eurent la chance de voir un beau vol de cigognes, grands oiseaux juchés sur de hautes pattes et aussi fameux à Strasbourg que le coq de l'horloge.

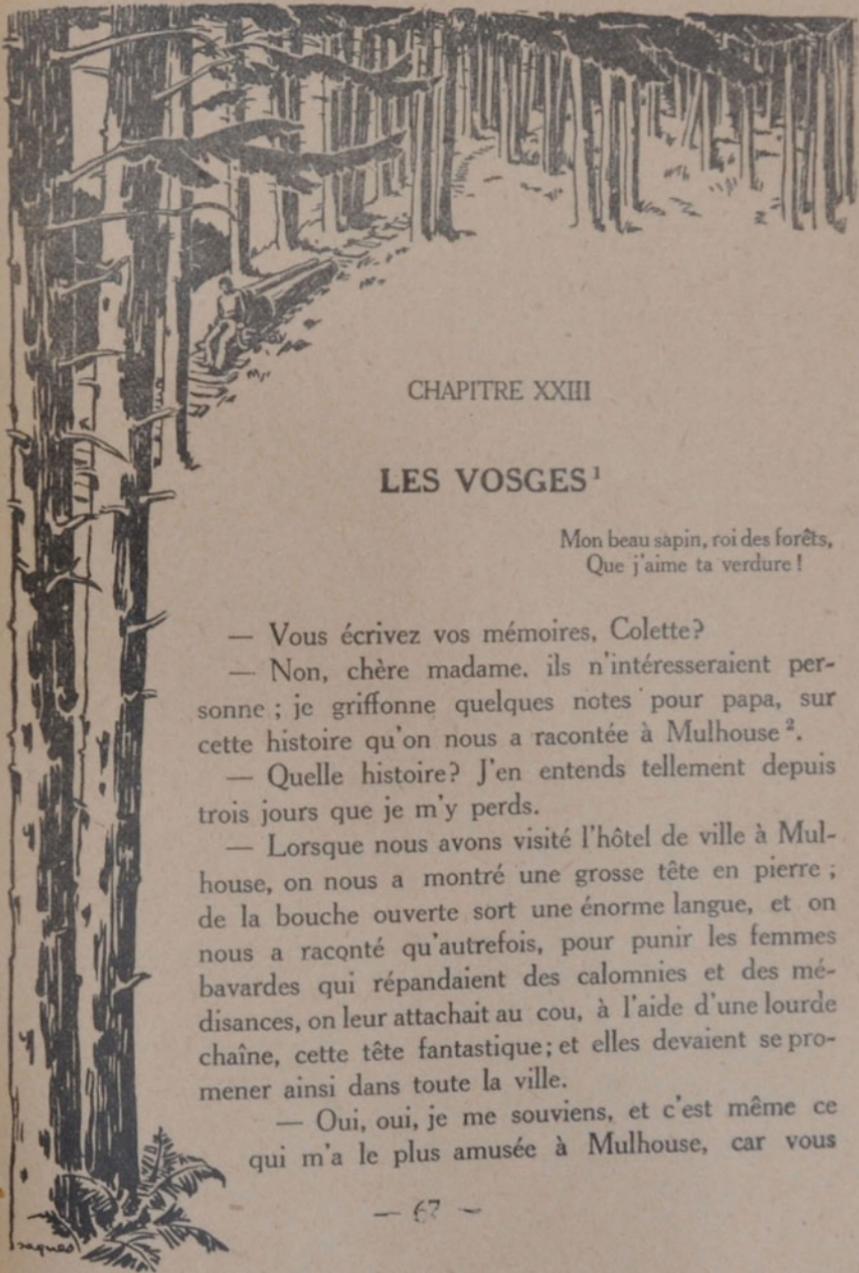
Mais les cigognes sont vivantes ; elles sont passagères aussi, n'habitent l'Alsace que quelques mois de l'année. Elles arrivent au mois de mars et annoncent le printemps. Avant leur venue, les habitants disposent sur les tours des églises, sur les toits des maisons élevées, des

fagots qui servent de charpente aux nids des cigognes. On croit généralement que ces oiseaux portent bonheur à la maison où ils viennent se percher, et qu'ils la protègent contre la foudre.

Pour la jeune fille qui voit l'oiseau s'avancer vers elle, c'est un signe de fiançailles <sup>9</sup> prochaines.

Quand vient l'automne, les cigognes quittent l'Alsace pour passer l'hiver dans un climat plus tempéré ; mais, toujours fidèles, elles reviennent chaque printemps nouveau vers le pays qui les respecte et qui les aime.





## CHAPITRE XXIII

### LES VOSGES<sup>1</sup>

Mon beau sapin, roi des forêts,  
Que j'aime ta verdure !

— Vous écrivez vos mémoires, Colette ?

— Non, chère madame, ils n'intéresseraient personne ; je griffonne quelques notes pour papa, sur cette histoire qu'on nous a racontée à Mulhouse<sup>2</sup>.

— Quelle histoire ? J'en entends tellement depuis trois jours que je m'y perds.

— Lorsque nous avons visité l'hôtel de ville à Mulhouse, on nous a montré une grosse tête en pierre ; de la bouche ouverte sort une énorme langue, et on nous a raconté qu'autrefois, pour punir les femmes bavardes qui répandaient des calomnies et des médisances, on leur attachait au cou, à l'aide d'une lourde chaîne, cette tête fantastique ; et elles devaient se promener ainsi dans toute la ville.

— Oui, oui, je me souviens, et c'est même ce qui m'a le plus amusée à Mulhouse, car vous

conviendrez avec moi, Colette, que cette ville n'est pas particulièrement attrayante ?

— Elle serait très intéressante à visiter en détail, au point de vue industriel ; j'aurais aimé voir des fabriques de cotonnades, d'indiennes<sup>3</sup>, d'impression d'étoffe.

— Vous êtes une savante moderne ; mais, moi, je préfère une vieille ville comme Colmar<sup>4</sup> à vos cités industrielles où tout est flambant neuf<sup>5</sup> et bien aligné.

— Aussi sommes-nous revenues pour coucher ce soir à Colmar, alors que nous aurions pu rester à Mulhouse !

— J'adore ces maisons qui semblent vous adresser la parole avec leurs antiques inscriptions : « Je construis pour moi ; toi, veille à tes affaires ! »

— C'est charmant, mais, comme l'inscription n'est pas en français, si nous n'avions pas trouvé un vieil Alsacien très aimable pour nous la traduire, nous n'aurions pas su ce qu'elle voulait dire, dit Colette en riant. Demain matin nous aurons le temps de nous promener en ville, c'est le jour de marché ; aussi, j'espère bien que nous verrons des costumes du pays.

— On nous a dit qu'ils étaient très rares, vous savez, et que les paysans ne les sortaient que les jours de grandes fêtes.

— Sitôt<sup>6</sup> après déjeuner, nous partirons pour Breisach, voir le Rhin une dernière fois, puis ce sera le départ. Vous préférez toujours rentrer par les Vosges ?

— Oui, certainement ; sans cela notre tour ne serait pas complet.

Le reste du voyage se fit sans encombre<sup>7</sup>. On admira le Rhin gris et majestueux qui, depuis Bâle, coule déjà assagi, avant de devenir pratiquement navigable au delà de Strasbourg. Puis ce fut la jolie vallée de Munster, et la vieille ville qui porte le même nom ; les villages avec les coquettes maisons aux toits pittoresques, aux pans de bois et aux ancestraux<sup>8</sup> nids de cigognes. Et enfin, jusqu'au col de la Schlucht, à 1 130 mètres d'altitude, la randonnée<sup>9</sup> à travers les Vosges couvertes de forêts de sapins rigides et sombres, aux ramures épaisses que les rayons du soleil ne peuvent pénétrer.

« A perte de vue, des arbres, rien que des arbres, toujours des arbres, chênes et pins hérissés en frange sombre contre le ciel ; nul intervalle, sauf, de loin en loin, un morceau de prairie qui étincelle. On n'imaginait pas une pareille foule. C'est un peuple infini qui occupe l'espace ; ils <sup>10</sup> escaladent les pentes, ils s'entassent dans les vallées, ils grimpent jusque sur les crêtes aiguës. Toute cette multitude avance, ondulant de croupe en croupe, comme une invasion barbare, chaque bataillon poussant l'autre, ceux des hauteurs dorés par le soleil, ceux des fonds couverts par une brume lumineuse, ceux des lointains noyés dans l'air bleuâtre ; et derrière ceux-là on en devine d'autres, jusqu'au bout des Vosges <sup>11</sup>. »

Avec les derniers arbres de la forêt, au bout de la dernière vallée, la fin du voyage était venue. Les deux amies se quittèrent enchantées de leur excursion, et plus enchantées encore l'une de l'autre. Tandis que M<sup>me</sup> Le Méans descendait vers Lyon et Évian où l'attendait son fils, Colette retournait à Nancy, l'âme remplie d'un nouveau bonheur ; les verts sapins lui avaient donné l'espérance, les cigognes étaient venues vers elle : Colette était fiancée à Pierre Le Méans.



## CHAPITRE XXIV

### LETTRE DE ROGER A SA SŒUR COLETTE

234, rue de la République, Lille,  
16 juin 19...

Ma chère Colette,

Tu pourras imaginer la joie que ta lettre m'a apportée si je te confesse que mon plus cher désir, le vœu secret de mon cœur, était de te voir épouser mon ami Pierre. Nous sommes de même race, nous avons les mêmes idées, nous appartenons à la même famille de travailleurs qui mettent le travail au-dessus de tout. Pierre mérite toutes les félicitations puisqu'il t'a choisie, toi la vaillante, la laborieuse, qui as su aller droit ton chemin vers la lumière, sans souci des préjugés. Je te félicite, ma sœur chérie, d'avoir accepté pour compagnon de ta vie l'homme probe et loyal, le grand chercheur de vérité scientifique, et aussi l'être sensible <sup>1</sup> et bon qu'est Pierre Le Méans.

Et cette joyeuse nouvelle m'arrive dans un pays qu'on pourrait appeler le royaume du travail, dans ce Nord au ciel grisâtre et bas, pays de brume et de brouillard, où il ne vient à personne l'idée de flâner. Ici le climat n'invite guère à la promenade, la nature est sans attrait, les innombrables cheminées d'usine gâtent tout paysage, et la fumée noire qu'elles répandent donne aux maisons un air triste et peu accueillant. Mais il ne faut pas — ici moins que partout ailleurs — juger sur les apparences<sup>2</sup>. J'ai pénétré dans plusieurs de ces demeures sévères, et dès le seuil franchi, c'est une transformation quasi<sup>3</sup> féerique.

Avant-hier j'étais invité à dîner, en famille, chez un grand filateur de Roubaix. (Tu sais que les trois villes de Lille, Roubaix, Tourcoing n'en forment guère qu'une seule.) L'auto stoppa devant une bâtisse quelconque<sup>4</sup>, en briques, dont je ne vis guère qu'une assez grande porte d'entrée. Une accorte femme de chambre, au genre anglais, avec tablier et bonnet blancs, vint m'ouvrir. Je montai trois ou quatre marches et, par une porte à deux battants, j'entrai dans un immense hall<sup>5</sup> en marbre blanc, tout baigné de lumière. Après avoir déposé pardessus et chapeau dans un vestiaire aussi coquet que confortable, je fus introduit dans un salon de style empire<sup>6</sup>, mesurant au moins quarante à cinquante mètres carrés. La maîtresse de maison m'accueillit avec une parfaite bonne grâce, et me présenta à sa mère et à sa grand'mère. Ces dames étaient aussi simples que leur fille, mais portaient au cou, comme elle, un magnifique collier de perles.

Nous entrâmes dans la salle à manger, et, en voyant la longue table où une vingtaine de couverts<sup>7</sup> étaient dressés, je dis à mon hôte<sup>8</sup> :

— Vous m'aviez assuré, cher ami, que c'était un dîner de famille, et c'est un grand dîner.

— Détrompez-vous, me dit-il ; c'est peut-être un dîner nombreux, mais nous sommes strictement en famille. Vous voyez ici quatre générations, depuis mes huit enfants jusqu'à leurs trois arrière-grands-parents<sup>9</sup> ; j'ai perdu l'an dernier mon grand-père ; mais comme, ma femme et moi, nous avons le bonheur de posséder encore nos parents<sup>10</sup>, cela fait dix-sept personnes ; mes deux belles-sœurs et leurs maris font vingt et un, et vous, cher ami, êtes le vingt-deuxième.

J'étais confondu, et du reste rempli d'admiration, car mon hôte a à peine trente-cinq ans. La table, étincelante d'argenterie et de cristaux, était aussi somptueuse que le salon, la chère <sup>11</sup> était fine et succulente, et des vins comme nous n'en buvons pas dans le Midi. Tout cela servi si simplement, si aimablement, qu'on se sentait parfaitement à l'aise au milieu de cette richesse.

Ah ! vois-tu, ma petite sœur, je voudrais que ceux qui disent du mal de la famille française ou ceux qui affirment qu'elle n'existe pas, puissent <sup>12</sup> voir ces intérieurs du Nord ; ces familles, riches ou pauvres, tendrement unies, et si sérieuses, et si calmes. Celle dont je viens de parler n'est pas unique, il y en a des centaines et des centaines, et plus nombreuses encore, car ici les familles de dix enfants et davantage ne sont pas rares.

Je joins à ma lettre quelques notes qui pourront t'être utiles pour tes cours.

Encore mes félicitations et mes vœux de bonheur, avec un affectueux baiser de ton frère.

ROGER.

## CHAPITRE XXV

### LE NORD DE LA FRANCE

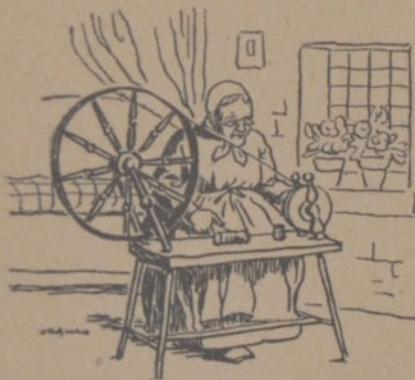
Le Nord de la France ne jouit pas, comme le Midi, d'un climat tempéré, d'un beau ciel bleu, ni d'un soleil constant; la nature ne lui a octroyé<sup>1</sup> aucune de ses beautés, mais, en revanche, elle a répandu toutes ses richesses sur cette région privilégiée au point de vue industriel, commercial et même agricole.

Son sous-sol, riche en charbon, lui fournit le combustible nécessaire au fonctionnement des usines; la proximité de la mer et d'un port comme Dunkerque facilite l'importation des matières premières<sup>2</sup> et l'exportation des produits manufacturés. Enfin, la richesse de son sol même est telle qu'on a pu dire: « La caractéristique la plus curieuse du département du Nord, c'est qu'étant le premier département industriel de la France, il est aussi le premier pour la production agricole. » La culture intensive de la betterave<sup>3</sup>, alternant avec celle des céréales, a amené la création d'immenses distilleries et sucreries<sup>4</sup>: l'agriculture et l'industrie se sont confondues dans un même effort. La betterave, en effet, après avoir donné du sucre, laisse un déchet abondant, une pulpe, qui nourrit un bétail nombreux, dont le fumier sert à fertiliser le sol.

La culture des céréales et de la betterave a remplacé, en grande

partie, celle du lin <sup>5</sup> et du colza <sup>6</sup>, de même que la filature mécanique a remplacé la quenouille de la vieille fileuse.

Le travail du lin est une des vieilles industries du Nord, intimement liée à la production agricole, dont les origines remontent à la civilisation gauloise <sup>7</sup>, alors que la culture du lin était en honneur. La prospérité de cette industrie, qui écoulait ses produits dans le monde entier, avait pu faire dire à Charles-Quint <sup>8</sup> : « Je ne crains pas pour les Flandres tant qu'il y aura des champs pour cultiver le lin, des doigts pour le filer, des bras pour le tisser. » Les doigts des femmes le filèrent



d'abord à la quenouille, à laquelle lentement se substitua le rouet, et ce fut à peu près le seul progrès réalisé jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, qui devait voir éclore l'invention de la filature mécanique du lin. Elle fut due, en partie, à l'initiative de Napoléon I<sup>er</sup>. C'est en effet le 12 mai 1810 que paraissait au *Moniteur* <sup>9</sup> un décret ainsi conçu :

« NAPOLÉON, empereur des Français, etc., etc... Portant un intérêt spécial aux manufactures de notre Empire dont le lin est la matière première,

« Considérant que le seul obstacle qui s'oppose à ce qu'elles réunissent la modicité du prix à la perfection de leurs produits, résulte de ce que l'on n'est point encore parvenu à appliquer des machines à la filature du lin comme à celle du coton,

« Avons arrêté et décrétons ce qui suit :

« ARTICLE PREMIER. — *Il sera accordé un prix de un million de francs à l'inventeur, de quelque nationalité qu'il puisse être, de la meilleure machine à filer le lin...* »

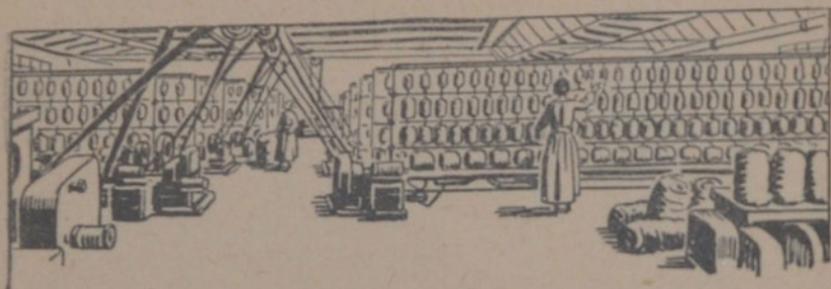
Deux mois après cette publication, le 18 juillet 1810, un premier brevet était pris par un jeune Français, Philippe de Girard, dont les

parents avaient été ruinés pendant la Révolution<sup>10</sup>. Dans ce brevet, tous les principes qui servent aujourd'hui à guider le constructeur et le filateur de lin étaient nettement posés. Mais il fallait des années de travail pour la mise au point de la machine. Philippe dépensa pour la construire les quelques économies qu'il possédait, et lorsqu'enfin il allait pouvoir toucher la récompense promise, le prix de son labeur, et désintéresser ses créanciers, l'Empire tomba<sup>11</sup>, et le gouvernement qui lui succéda refusa de payer le million promis. Philippe de Girard était ruiné ; poursuivi par ses créanciers, il dut quitter la France.

Des collaborateurs indéliçats<sup>12</sup>, qui avaient été ses confidents, s'emparèrent des plans, des dessins, restés entre leurs mains, et les vendirent en Angleterre.

Ce ne fut guère que vingt ans plus tard que les premières « broches »<sup>13</sup> fonctionnèrent en France ; mais à partir de 1844 la filature mécanique se développa rapidement. Philippe de Girard s'était installé en Pologne et, grâce à sa merveilleuse intelligence et à son labeur incessant, il créa de nouvelles machines et acquit la fortune qu'il avait failli<sup>14</sup> déjà trouver.

Lille, la capitale du Nord, centre de l'industrie du lin et de la fabrication de la toile, est une ville de près de 250 000 habitants, sans compter la population de Roubaix et de Tourcoing ; en effet, ces deux cités, fameuses par leurs nombreuses filatures et usines de tissage du coton et de la laine, ne sont pour ainsi dire que le prolongement de la première, à laquelle elles sont reliées par un réseau de tramways électriques.



## CHAPITRE XXVI

### VISITE D'UNE FILATURE

Après avoir suivi de longues rues aux petites maisons ouvrières toutes semblables, nous arrivons à l'importante filature de coton que nous devons visiter. Il faut traverser une grande cour, salie par cette affreuse boue noire du Nord, que la suie des cheminées d'usines rend grasse et collante.

On nous montre d'abord d'immenses magasins<sup>1</sup> dans lesquels sont entassées des balles de coton, alors qu'elles arrivent d'Égypte, d'Amérique, ou de l'Inde<sup>2</sup>. Ces balles, qui pèsent en moyenne 330 kilogrammes, sont, au fur et à mesure des besoins, transportées à l'usine proprement dite ; c'est là que notre guide nous introduit.

Nos yeux, habitués au noir et à la grisaille de l'extérieur, sont éblouis en pénétrant dans ce hall<sup>3</sup> où le coton blanc de neige vous enveloppe de toute part : il y en a par terre, il y en a dans l'air, il y en a bientôt sur nos vêtements, et nos cheveux ne tardent pas à être poudrés à frimas<sup>4</sup>. On nous explique que dans les balles le coton a été tellement

compressé <sup>5</sup> que seules des machines puissantes peuvent l'ouvrir. Aussi chaque balle est-elle lancée dans la gueule <sup>6</sup> de l'énorme machine qui se dresse, tel un monstre affamé, au bout de la salle. Elle est happée, ouverte, déchirée ; le coton est tourné, retourné, secoué, battu et, par de longs tuyaux, expédié à l'étage inférieur. Il sort de cette première machine en nappes plus ou moins épaisses. Ces nappes sont alors introduites dans une autre machine, armée de peignes, pour l'opération du cardage. Là le coton est à nouveau trituré, retourné, de manière à sortir de la carde <sup>7</sup> soit en rouleau, soit en boudin, avec toutes ses fibres dans le sens de la longueur.

Cet énorme boudin blanc, sans fin, est livré aux métiers qui le filent sur leurs milliers de bobines. Trois ou quatre de ces boudins ou « mèches », introduits ensemble dans le métier, n'en donnent à la sortie qu'un seul, moins gros que chacun d'eux. Cette opération se recommence mainte et mainte fois, et de métier en métier, de bobine en bobine, le fil devient de plus en plus fin.

Toute une poésie de notre enfance, tous nos chers souvenirs des rouets des contes de fées s'envolaient devant ce coton se filant tout seul, s'enroulant de lui-même sur de petits tubes de carton. Car tous ces métiers semblaient marcher seuls, avec une rapidité vertigineuse et un bruit infernal, dans un cliquetis d'acier accompagné du sourd grondement des machines à vapeur.

Devant chaque métier une ouvrière attentive allait et venait, l'œil vigilant, pour rattacher les fils qui se rompaient. Ailleurs c'était l'éti-rage, plus loin le dévidage des fils, soit en bobines, soit en écheveaux, depuis les numéros les plus gros jusqu'aux numéros les plus fins. Les gros fils vont partir pour les usines de tissage où ils deviendront toile épaisse, servant à la fabrication des torchons, des draps de lit, etc. ; les fils moyens seront employés pour tisser le linge de table, de toilette, ou les différentes étoffes en usage dans la confection du linge de corps. Quant aux fils extrêmement fins, ils sont destinés à la fabrication des dentelles ou employés pour la couture.

Et ainsi, de fil en aiguille <sup>8</sup>, nous voici arrivés à la fin de notre visite et de notre récit.



## CHAPITRE XXVII

### BEAUVAIS

En quittant le nord de la France, Roger était descendu au sud de la Somme, à Beauvais, vieille ville de l'Ile-de-France <sup>1</sup> riche en souvenirs artistiques et historiques, tout en ayant été une des premières cités industrielles, à l'époque où l'industrie n'était guère représentée que par la filature, la teinture et le tissage de la laine et du lin.

La prospérité de Beauvais fut grande sous le règne de Louis XIV <sup>2</sup> ; c'est en août 1664 que Colbert, le grand ministre, fit signer au roi l'édit pour « l'établissement des manufactures royales de tapisserie de haute et basse lice <sup>3</sup>, en la ville de Beauvais ». Il sortit des ateliers des pièces magnifiques, des tentures splendides, de petits morceaux pour recouvrir fauteuils ou chaises, qu'aujourd'hui les collectionneurs s'arrachent à prix d'or. Cette prospérité sombra avec la Révolution ; sous l'Empire il y eut un essai de renouveau, vite arrêté, et la Restauration <sup>4</sup>, qui aida et soutint la manufacture des Gobelins à Paris, laissa celle de Beauvais décliner peu à peu.

L'industrie des tissus subit à peu près le même sort. D'une façon générale, du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle inclus, la « fabrique » des étoffes de laine à Beauvais fut extrêmement florissante, et le commerce qui en résultait mettait la ville au nombre des centres les plus riches et les plus renommés

de France. Puis il y eut des guerres, des périodes de langueur, et la décadence.

Aujourd'hui Beauvais a secoué sa torpeur, et cherche à reprendre la place qu'elle occupait jadis. La manufacture nationale a pris un nouvel essor et de ses ateliers sortent des tapisseries d'art très appréciées.

Sans nuire au cachet <sup>5</sup> de la vieille cité, des usines se sont développées au delà des anciens murs, des manufactures ont été fondées, et des cités ouvrières modernes sont en train de se bâtir <sup>6</sup>. Quel contraste entre ces pimpants cottages, alignés le long de minuscules jardins, et les maisons du centre de la ville, aux toits en pointe, aux pignons revêtus de pans de bois, ou de carreaux de faïence vernissée, se penchant les unes vers les autres, comme pour abriter, ou surveiller, les rares passants des rues étroites. Elles sont pleines d'attrait pour le visiteur, ces ruelles aux pavés pointus et aux noms évocateurs, noms pleins de poésie dans leur réalisme et leur naïveté.

Autrefois, de nombreux cours d'eau sillonnaient la ville, et lui valurent d'être appelée « la petite Bruges » <sup>7</sup> ; aujourd'hui, ces eaux sont couvertes, la circulation et la salubrité de la ville en ont été sensiblement améliorées, mais le pittoresque y a perdu.

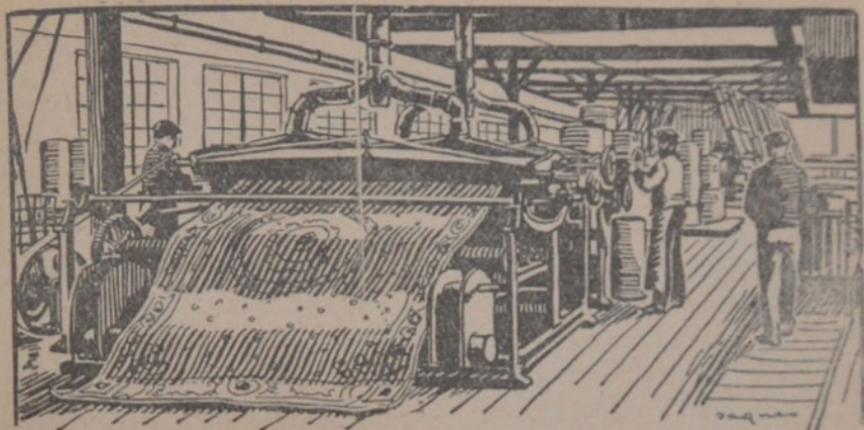
Dominant toute la ville se dresse la masse imposante d'une cathédrale qui, si elle avait été terminée, eût dépassé, en grandeur et en majesté, toutes les cathédrales gothiques. Telle qu'elle est, la plus haute de France, avec son chœur unique au monde, ses incomparables vitraux du XIII<sup>e</sup> siècle, ses portes monumentales, œuvre du génie local, et enfin ses magnifiques tapisseries, elle attire un nombre toujours croissant d'admirateurs.

Parmi les souvenirs historiques qui se rattachent à Beauvais, il en est un resté extrêmement populaire, et que la ville, fidèle et reconnaissante, commémore chaque année, suivant une glorieuse tradition, qui s'est perpétuée à travers les âges. Elle fête l'anniversaire de sa lutte victorieuse contre l'armée de Charles le Téméraire <sup>8</sup>, rendant ainsi un perpétuel hommage à l'héroïsme de Jeanne Hachette et à la vaillance de tous les habitants qui sauvèrent la ville.

En 1492, le duc de Bourgogne, ennemi du roi de France, vint à

la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, mettre le siège devant Beauvais qui n'avait à opposer à l'assaillant qu'une défense de fortune<sup>9</sup> : quelques gens de métier, une milice bourgeoise, et avec elle quelques hommes, nullement exercés au métier des armes, des prêtres, des moines, des femmes et des enfants. Du 27 juin au 22 juillet, les Bourguignons livrèrent trois assauts contre la ville qui, refusant de se rendre, avait décidé de résister jusqu'au bout. Les femmes se firent remarquer par leur courage, ravitaillant les défenseurs, versant sur les assiégeants, du haut des remparts, de la chaux vive, de l'huile bouillante et de la poix fondue.

C'est alors qu'au cours de la lutte, une jeune fille, Jeanne Lainé, depuis surnommée Jeanne Hachette, à cause d'une hache qu'elle tenait à la main pour se défendre, s'empara de l'étendard qu'un Bourguignon allait planter sur le rempart. L'héroïsme de la jeune fille exalta le courage des défenseurs, et l'assaut devint tellement meurtrier que Charles le Téméraire fit sonner la retraite et emmena son armée vers la Normandie. La fortune du duc de Bourgogne semble avoir été brisée par cet échec, dont il ne se releva jamais.



## CHAPITRE XXVIII

### TAPIS ET COUVERTURES

Beauvais, 1<sup>er</sup> juillet.

Mes chers parents,

Vous me reprochez souvent de vivre au jour le jour <sup>1</sup>, de ne jamais prévoir l'avenir, et d'être toujours pris de court <sup>2</sup> lorsqu'il s'agit de faire quelque chose ou d'aller quelque part. Je crois que vous avez raison en général ; mais je me corrige sans doute, puisqu'aujourd'hui je viens de faire <sup>3</sup> acte de prévoyance, en achetant, trois ou quatre mois avant e mariage de Colette, le cadeau que je compte lui offrir à cette occasion. Maman, soyez patiente, vous connaîtrez tout à l'heure la nature de cet objet, en suivant avec moi l'histoire de sa fabrication.

Beauvais, où je suis depuis deux jours <sup>4</sup>, est en train de se transformer au point de vue industriel : l'électricité a, en partie, remplacé la vapeur comme force motrice, un outillage moderne et perfectionné a permis aux usines de se développer, et de simples petites fabriques sont deve-

nues de grandes sociétés anonymes <sup>5</sup>, à production intense et à renommée mondiale.

Ce matin, j'ai visité une de ces usines où l'on <sup>6</sup> traite la laine et où on la transforme en couvertures et en tapis. Il faut vous dire que cette industrie n'est pas nouvelle à Beauvais. Dès le moyen âge, les eaux de ses rivières étaient reconnues comme possédant des qualités très favorables au lavage et à la teinture de la laine. Ensuite on la filait et on la tissait dans les ateliers de la ville. Mais, tandis qu'alors la matière première venait sans doute des pays environnants, elle arrive aujourd'hui de toutes les parties du monde : de l'Afrique du Nord, de l'Amérique du Sud, de l'Australie, que sais-je <sup>7</sup> ! Et chaque laine a, paraît-il, ses qualités propres : celle du Maroc diffère de celle qui vient d'Argentine, le mouton de l'Inde ne donne pas le même produit que celui de la Plata. Il va donc falloir mélanger ces laines diverses, afin d'obtenir, par un dosage savant, les qualités que devra posséder l'objet fabriqué. Une laine donnera la solidité, une autre aidera à la légèreté, celle-ci sera plus fine, celle-là plus bouffante. Si toutes apportent des qualités, chacune contient une quantité effroyable de poussière et de déchets, dont il faut avant tout la débarrasser. Cela se fait à l'aide d'appareils ingénieux qui la remuent et la secouent, tandis que fonctionnent des aspirateurs puissants, qui ne permettent à aucune poussière malsaine de séjourner dans l'air respiré par les ouvriers. La laine ainsi battue est transportée sur des tapis roulants, jusqu'aux immenses cuves où elle subit un premier lavage dans une eau à 60 degrés.

Vous souvenez-vous, maman, lorsque vous nous racontiez avoir vu au Maroc, près de Rabat, des femmes arabes piétinant la laine dans l'eau courante du ruisseau pour la laver ? Je pensais à ce lavage primitif en voyant celui-ci si perfectionné : la laine passant par plusieurs eaux, légèrement essorée <sup>8</sup> en chemin pour passer après un dernier rinçage, entre des rouleaux compresseurs qui enlèvent 50 % de l'eau qu'elle contient, avant d'entrer dans un séchoir chauffé à 80 degrés.

Au sortir du séchoir, il est amusant de voir les flocons de laine, happés par un violent courant d'air, voltiger le long d'un énorme tuyau, qui les conduit au compresseur.

Ensuite, nous sommes allés dans les grands ateliers de filage, qui ressemblent beaucoup aux filatures de coton que je viens de visiter dans le Nord ; mais ici tout marche à l'électricité, et les conditions d'hygiène dans lesquelles le travail se fait sont remarquables. C'est à la teinturerie que ces conditions atteignent vraiment la perfection : aucune buée ; une température relativement fraîche en été, et suffisamment chaude en hiver, due à un système perfectionné d'aération.

Enfin, j'ai vu tisser des tapis comme on tisse les étoffes, puis passer aux mains des apprêteuses, sortir des rouleaux entre lesquels ils sont tendus et brossés. A côté de la vulgaire moquette<sup>9</sup>, j'ai vu se dérouler, sous le travail de la navette, des tapis aux coloris les plus riches et les plus fondus ; d'admirables reproductions des points d'Asie mineure, de la Perse et de l'Inde. Et c'est en voyant ces merveilles qu'il m'est venu à l'idée d'en offrir une à Colette. Un des artistes attachés à l'usine m'a montré des dessins, et j'en ai choisi un qui fera, je crois, un tapis peu banal.

Dans un autre corps de bâtiment, j'ai vu tisser les couvertures, les belles couvertures blanches, souples et chaudes, d'autres à dessins multicolores, d'autres encore rouges ou beiges, unies<sup>10</sup> et simples. Et toutes sortaient du métier, semblables à de vieilles couvertures usées dont on voit la trame. Il leur manquait l'apprêt. Les apprêteuses grattent la laine, la démêlent, la font bouffer, afin de donner à la couverture le joli aspect moutonneux que vous connaissez. Comme on me montrait un énorme ballot de couvertures destinées à une Compagnie de navigation, je songeais qu'elles allaient refaire, en sens inverse, le voyage effectué sous forme de laine brute. « Beaucoup de nos couvertures et de nos tapis feront semblable voyage, me dit mon guide ; plus de la moitié de notre production est exportée dans le monde entier, et souvent le produit manufacturé retourne au pays d'où il nous est venu<sup>11</sup> sous forme de matière première. »

Je clos cette longue épître<sup>12</sup> en vous embrassant de tout cœur.

Votre fils,

ROGER.

## CHAPITRE XXIX

### ROUEN

La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air,  
La Rouen des châteaux, des palais, des bastilles,  
Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles  
Déchire incessamment les brumes de la mer.

V. Hugo.



— Monsieur désire-t-il une petite table, ou prendra-t-il ses repas à table d'hôte<sup>1</sup>? demande la servante de l'hôtel à Roger, arrivé à Rouen le matin même.

— Est-on nombreux à table d'hôte?

— Cela dépend : tantôt nous avons beaucoup de visiteurs, tantôt moins, mais il y a toujours ces messieurs les pensionnaires<sup>2</sup> qui sont une dizaine, le percepteur des contributions<sup>3</sup>, plusieurs professeurs, un ingénieur des ponts et chaussées<sup>4</sup>, un inspecteur des douanes...

— Bien, bien, je mangerai à table d'hôte avec ces mes-

sieurs, dit Roger, qui voulait couper court au flot de paroles de l'aimable, mais bavarde servante.

Le couvert étant mis, Roger prit place à la grande table et lut son journal en attendant le déjeuner.

Tour à tour, chaque place fut occupée, et la conversation coupée des débuts de repas s'engagea.

— Comment ça va <sup>5</sup> ?

— Bonjour, mon vieux. Eh ! bien, quoi de neuf ?

— Avez-vous lu les journaux de Paris, Dumas ?

— Pas encore.

Puis, la carafe en main, Dumas se tourna vers Roger, son voisin.

— Du cidre, monsieur ?

— Avec plaisir.

— Seriez-vous du pays <sup>6</sup> ?

— Non, mais j'aime beaucoup le cidre ; ensuite, je vous dirai que j'ai l'habitude de m'adapter à la nourriture et à la boisson des contrées que je visite.

— Vous avez bien raison ; alors, ici il faut manger du beurre : le beurre normand n'a pas son pareil ; prenez de la crème, du reste on vous en servira avec tout, vous en trouverez dans le potage, comme dans la sauce du poisson, aussi bien que dans l'entremets que nous aurons tout à l'heure. Et le fromage, donc !

— Ah ! mon cher Dumas, vous n'allez pas faire à monsieur un cours de gastronomie, s'écria le percepteur.

— Ou bien il fallait commencer par le canard célèbre à Rouen.

— Je crois, messieurs, que nous allons en manger, dit Roger, qui avait consulté le menu.

On discuta le degré de cuisson du canard, le dosage de l'assaisonnement, et puis, comme toujours, on parla politique. Roger profita de ce changement de conversation pour demander à son voisin quelques renseignements sur la ville.

Malgré son importance de cité économique moderne, et l'activité de son grand port sur la Seine, Rouen est restée la grande ville typique du moyen âge français. La multiplicité de ses monuments gothiques

ou de la Renaissance, dont les tours et les clochers se dressent de tous côtés, forme un décor imposant qu'on ne retrouve nulle part ailleurs. D'abord la cathédrale à façade majestueuse, au somptueux portail, véritable dentelle de pierre, est une œuvre remarquable. De chaque côté du portail se dressent deux tours dont l'une, appelée *Tour de beurre*, fut élevée au XVI<sup>e</sup> siècle avec les redevances<sup>7</sup> payées pour l'usage du beurre et des œufs pendant le carême.

A l'intérieur de la cathédrale, on admire des vitraux du XIII<sup>e</sup> siècle, d'une intensité de coloris merveilleuse, des verrières somptueuses de la Renaissance, des tombeaux magnifiques, merveilles de l'art français.

Roger crut qu'il n'arriverait jamais<sup>8</sup> à visiter les nombreuses églises de Rouen, sans parler des autres monuments d'art de la vieille cité normande. Le Palais de justice est un édifice superbe, de même que le Bureau des Finances, la Cour des Comptes, etc. Dans tous les coins de Rouen, on rencontre des vestiges du passé : c'est la tour du donjon où Jeanne d'Arc<sup>9</sup> prisonnière fut mise en présence des instruments de torture ; c'est la *Tour vers les champs* où elle fut enfermée tout le temps du procès en condamnation. C'est l'admirable ensemble de la Grosse Horloge avec la tour du Beffroi<sup>10</sup>, du XIV<sup>e</sup> siècle, contenant les cloches qui, chaque soir, à neuf heures, sonnent le couvre-feu<sup>11</sup>.

Michelet a appelé Rouen « la ville-musée » ; c'est aussi la ville des souvenirs. A côté du souvenir historique de Jeanne d'Arc, brûlée vive<sup>12</sup> sur la place du Vieux-Marché, il y a les souvenirs littéraires. Rouen est la patrie du grand poète dramatique Pierre Corneille<sup>13</sup>, celle des deux romanciers Guy de Maupassant et Gustave Flaubert, qui ont fait vivre dans leurs œuvres le coin de France qui les a vus naître.



## CHAPITRE XXX

### EN NORMANDIE

Sous les saules ployants, la vache lente et belle  
Paît dans l'herbe abondante au bord des tièdes eaux.  
Le joug n'a pas encor courbé son cou rebelle,  
Une rose vapeur emplit ses blonds naseaux.

LECONTE DE LISLE (*Juin*).

Roger est toujours <sup>1</sup> en Normandie, mais il a quitté Rouen et dirige des travaux dans une jolie vallée, calme et paisible, mais extrêmement active au point de vue agricole. Presque toutes les cultures se rencontrent sur ce sol privilégié, que le paysan normand féconde par une méthode de plus en plus moderne. On y trouve du blé, de l'avoine, du seigle et de l'orge ; les fourrages sont la richesse des vallées ; aussi fait-on <sup>2</sup> l'élevage en grand, non seulement celui des bêtes à cornes, mais celui des chevaux.

Une des caractéristiques, un élément essentiel du paysage normand, c'est le pommier. Un climat humide, un sol frais lui ont permis de prospérer à l'abri des arbres de haute futaie<sup>3</sup>, dont l'agriculteur prévoyant a garni l'enceinte de sa ferme. On trouve le pommier dans les herbages qui descendent vers les rivières ; il est dans les pâturages des vallées, où ses branches, alourdies de fruits à l'automne, se courbent vers le sol mouillé ; il borde les routes, il se penche sur les rivières, on le trouve dans les vergers du riche, de même que dans le jardinet du pauvre. Nouveux, tordu, appuyé sur des étais, courbé vers l'est où l'incline le vent, fleuri de rose<sup>4</sup> en avril, conservant tout l'été les nuances vert tendre<sup>5</sup> de ses feuilles élargies, il laisse tomber à l'arrière-saison ses fruits gonflés de sève, rougis et parfumés. Il est la fortune et la vie. Nul agriculteur ne néglige ses produits, ni son entretien. A la Normandie, il a donné un peu de sa prospérité et beaucoup de son charme. Son fruit cru est un dessert excellent ; cuit, il se prête à toutes les combinaisons : c'est la ressource des ménagères<sup>6</sup>. Le jus que l'on extrait des pommes de qualité inférieure, des pommes de pilage<sup>7</sup> comme on les appelle, donne une boisson appréciée ; le cidre de Normandie est justement célèbre.

A l'ombre des pommiers paissent les vaches ; elles font, elles aussi, partie de tout paysage normand. D'une belle couleur d'acajou clair ou blanches mouchetées de roux, elles font d'innombrables taches rouges et blanches sur le vert uniforme des prés et donnent à l'ensemble du tableau un air de tranquillité et de paix profonde.

La culture maraîchère se rencontre surtout aux environs des villes, qui procurent des débouchés<sup>8</sup> assurés aux cultivateurs. On cultive en Normandie tous les légumes : carottes et navets, pommes de terre et salsifis, artichauts, petits pois, haricots verts, oseille et épinards ; enfin, la salade pousse à merveille dans ce sol humide, où l'arrosage est rarement nécessaire.

Le village que Roger habite pour le moment est situé au bord d'une étroite rivière, sinueuse et profonde ; il est protégé au nord par les arbres de la forêt. Imaginez deux ou trois fermes, un colombier, des tourterelles, quelques masures séparées par des jardins, par des haies

de chèvrefeuille, de houx, de jasmin et de clématites ; la mairie-école <sup>9</sup>, près de laquelle se dresse une vieille église pleine de caractère, comme les peintres en cherchent pour leurs tableaux. Encadrez le tout de noyers antiques, de jeunes peupliers aux feuilles d'or pâle, et de quelques bouleaux au tronc d'argent, vous aurez une idée de ce village, qui ressemble à beaucoup d'autres.

Sauf aux heures d'entrée et de sortie de l'école, vous ne rencontrerez presque personne dans les chemins ; seuls, les coqs et les poules s'y promènent. Les demeures semblent inhabitées ; un chien de garde est souvent attaché à l'entrée des fermes, et aboie dès qu'on essaie de pénétrer.

La maison où Roger a pu trouver une chambre est une vieille maison normande, longue et basse, au toit de chaume fleuri, aux murs blancs. où s'entre croisent des poutres de bois noirci par le temps. Les fenêtres s'égaient de géraniums écarlates, tandis qu'un rosier en fleur encadre la porte d'entrée. Aux vitres, des rideaux à carreaux rouges et blancs, serrés au milieu, donnent à l'ensemble un cachet d'art rustique qu'on retrouve dans toute la Normandie.

CHAPITRE XXXI

EN NORMANDIE (Suite).

Quand tout renaît à l'espérance,  
Et que l'hiver fuit loin de nous ;  
Sous le beau ciel de notre France,  
Quand le soleil revient plus doux ;  
Quand la nature est reverdie,  
Quand l'hirondelle est de retour,  
J'aime à revoir ma Normandie !  
C'est le pays qui m'a donné le jour.

F. BÉRAT.

Roger vit près d'une famille de fermier qui représente bien la famille type du petit paysan français. Elle se compose de six personnes : le père et la mère, la grand'mère et trois enfants.

Le père est le paysan normand avisé, ouvert, avide de savoir, sans cependant jamais interroger. Il a le parler lent, choisit ses mots, les cherche, comme s'il désirait rendre exactement sa pensée, alors que le plus souvent il s'exerce à ne pas la faire connaître. En bon Normand, il ne dit jamais ni oui, ni non ; il répond par des : *p't-être ben*<sup>1</sup>, *faudrait voir*<sup>2</sup>, *j' savons pas*<sup>3</sup>, ou toute autre formule peu compromettante. Et si ses réponses ne sont pas directes, ses questions ne le sont pas davantage. Mais c'est un débrouillard<sup>4</sup>, un travailleur acharné, cherchant le progrès et ne refusant jamais un service.

Grand mutilé, il a perdu le bras droit à la guerre<sup>5</sup>. Il faut voir avec

quelle vaillance il supporte sa peine, quelle adresse il déploie pour se servir du crochet de fer qui lui tient lieu de main droite ; il demande si peu d'aide, fait seul tant de choses qu'on arrive à oublier sa mutilation. Lui, hélas ! s'en souvient : autrefois il était jardinier, et le jardinage ne lui est plus guère possible. Cependant, il a des « jardins », comme il dit ; ce sont des potagers où il fait de la culture maraîchère. Mais ce n'est là qu'un tout petit côté de son exploitation. Il fait plus d'élevage que de culture ; il possède six vaches, six belles vaches normandes grandes et fortes, qui du matin au soir paissent dans les prés, au bord de la rivière.

Soir et matin, assise sur un tabouret bas, pendant une heure et demie, la fermière traite<sup>6</sup> ses vaches. Ensuite, il faut séparer la crème du lait en le passant à l'écrémeuse, puis mettre cette crème de côté et tous les vendredis en faire du beurre. Le beurre de notre fermière est connu pour sa finesse ; aussi sa fille qui le porte au marché le samedi ne reste-t-elle jamais longtemps sur la place au beurre ; sa provision est vite vendue.

C'est aussi la fermière qui s'occupe de la basse-cour. Il faut nourrir les oies, les dindons, les pintades, les canards, les poules et les poulets, chercher les œufs, dépister la ruse des poules qui cherchent pour pondre les endroits les plus sombres et les mieux cachés ; il faut veiller aux couvées et protéger les poussins.

On vit un jour la fermière, cette femme un peu brusque d'allure, envelopper délicatement dans un châle un caneton<sup>7</sup> délaissé par sa mère, le mettre à l'abri dans un panier, le nourrir plusieurs fois par jour, et, heureuse de son sauvetage, surveiller d'un œil attendri les premiers ébats de l'orphelin, comme elle l'appelait.

Entre temps, elle nourrit ses cochons, coupe de l'herbe pour les lapins, va chercher de l'eau à la fontaine, et chaque semaine lave le linge à la rivière. Levée à l'aube, elle n'est jamais couchée que tard dans la soirée.

La fille aînée, Francine, âgée de dix-neuf ans, est, comme ses parents, une grande travailleuse. Une pièce de la maison est réservée à un petit commerce d'épicerie, mercerie, en même temps débit de tabac, dépôt

de pain, boutique où l'on trouve de tout, comme en possède chaque village. C'est Francine qui s'occupe de ce commerce de détail qui demande une activité constante et une patience inépuisable. Tout en servant ses clients, elle fait la cuisine pour la famille et les hôtes de passage qui demandent à déjeuner ou à dîner.

Le samedi, le père et la fille vont au marché. De bonne heure, ils attellent un jeune poney à la petite voiture dans laquelle ils se rendent à la ville voisine avec toutes leurs denrées à vendre : beurre, œufs, volaille, légumes. La vente finie<sup>8</sup>, il faut faire les achats nécessaires pour approvisionner la boutique, achats multiples, car on ne peut faire de provisions en gros<sup>9</sup> : le magasin ne serait pas assez grand pour contenir les marchandises en quantité.

Les deux plus jeunes enfants vont encore à l'école, mais, après les heures de classe, ils cherchent à se rendre utiles. Henri aide son père à charger le foin sur la charrette et à le rentrer dans les granges ; il conduit les vaches au pré, mène le cheval à l'abreuvoir, va chercher le cidre au cellier, ou aide sa mère à étendre le linge sur les cordes après la lessive.

A la campagne, il y a tant de travail en plus du labeur quotidien : haies à tailler ou à réparer, arbres à émonder, bois à ramasser, à casser, à ranger pour l'hiver, que sais-je ! La grand'mère prend sa part du travail commun, pauvre vieille qui, veuve, sans aide, éleva cinq enfants. Aujourd'hui elle est heureuse de voir que son fils, « malgré son grand malheur », comme elle dit, gagne bien sa vie, a acheté la mesure couverte en chaume qui les abrite tous, possède quelques lopins<sup>10</sup> de terre et de bon bétail.

N'est-ce pas la récompense légitime de tant de labeur, sans répit, sans vacances ? Ce travail incessant du petit paysan est la plus grande richesse de la France. C'est chez ces gens économes et industrieux qu'on trouve encore le célèbre bas de laine<sup>11</sup> dans lequel, sou à sou, s'entassent les économies qui font la fortune d'un pays.



## CHAPITRE XXXII

### EN BRETAGNE

A tout je préfère  
Le toit de ma mère,  
Mon rocher de Saint-Malo  
Que l'on voit sur l'eau.

*(Vieille chanson.)*

— Grand'mère, grand'mère, racontez-nous une histoire.

Tel est le refrain que les enfants de Madeleine répètent chaque jour dès qu'ils sont avec M<sup>me</sup> Richard.

Toute la famille est installée au bord de la mer, à Paramé, près de Saint-Malo, dans une grande villa d'où l'on découvre toute la baie fermée à l'ouest par la longue ligne du cap Fréhel. Chaque jour, Christophe et Dominique descendent sur la plage dès que la mer baisse<sup>1</sup>, et ne la quittent qu'à la dernière minute, lorsque le flot montant a recouvert toute la grève. L'heure du bain est une des plus joyeuses ; ils nagent très bien tous les deux, et passeraient volontiers dans l'eau plus du simple quart d'heure permis par le médecin. Mais, quand la mer est pleine, quand l'heure du bain est passée et qu'il n'y a pas de promenade en vue<sup>2</sup>, alors le refrain se fait entendre : « Grand'mère, racontez-nous une histoire ».

— Mais, mes chéris, je vous ai raconté toutes celles que je connais.

— Non, non, grand'mère ; racontez des histoires du temps où vous étiez petite, implore Dominique

— Ou bien des histoires de la Révolution, ajoute Christophe.

— Ah ! ça, non ; l'autre soir, vous ne pouviez pas vous endormir après des récits de guerre, et vous avez eu des cauchemars. Mais, écoutez : vous ai-je raconté l'histoire des chiens de Saint-Malo ?

— Non, jamais ; racontez les chiens, grand'mère.

Et les enfants, assis sur des tabourets près de M<sup>me</sup> Richard, sont tout yeux, tout oreilles<sup>3</sup>.

— Vous savez, n'est-ce pas, que Saint-Malo est une presqu'île ; la ville est entourée d'eau de tous les côtés, sauf celui où une étroite chaussée la relie à la terre. Vous savez aussi que Saint-Malo est entourée de remparts.

— Où vous alliez jouer au cerceau quand vous étiez petite ?

— Oui, mon chéri, mais ne m'interromps pas. On ne peut donc sortir de la ville que par de grandes portes qui, autrefois, étaient fermées tous les soirs. Mais au XII<sup>e</sup> siècle les Malouins<sup>4</sup>, pour protéger leur ville, et surtout les bateaux échoués dans le port, contre les malfaiteurs et les maraudeurs qui venaient piller les navires, les Malouins donc imaginèrent une garde de nuit d'un genre tout à fait spécial. Ils choisirent une meute d'une douzaine de chiens, douze bouledogues anglais, vigoureux, hardis, de mine rébarbative et d'odorat extrêmement fin, qu'on tenait enfermés dans des chenils pendant le jour et qu'on lâchait le soir, à dix heures, lorsque sonnait le couvre-feu. Ils s'élançaient alors vers les grèves où leur étrange garde se prolongeait jusqu'à l'aurore, exactement une heure avant le lever du soleil. Leur gardien les rappelait en cornant dans une trompette de cuivre, et docilement les terribles dogues venaient se ranger sous le fouet de leur maître pour rentrer à la loge.

— Ils ne sont plus là, les chiens<sup>5</sup>, grand'mère ?

— Non, mon petit ; cette garde, qui avait existé pendant plus de six cents ans, fut détruite il y a bien longtemps, en 1770, les terribles molosses ayant dévoré plusieurs personnes innocentes. Leur dernier méfait avait été d'attaquer un jeune officier de marine qui, malgré

tout ce qu'on avait pu lui dire, s'était mis en route, le couvre-feu sonné. Surpris par la terrible milice, il se défendit désespérément avec son épée. Puis, pensant échapper aux dogues, il se jeta à la mer, mais ceux-ci l'y suivirent et l'achevèrent. On retrouva le cadavre en lambeaux le lendemain matin.

« Bon <sup>6</sup>, voilà Christophe qui pleure ! Écoute, voici une autre histoire pour sécher tes larmes. Quand nous étions petits, mes frères et moi, et que nous n'étions pas sages, notre bonne <sup>7</sup> nous disait toujours : « La Moune va t'emporter, la Moune va t'emporter ! » Nous avions très peur, bien que ne sachant pas exactement ce que c'était que « la Moune ». Plus tard, ma grand'mère me raconta l'histoire que voici :

« Un vieux capitaine habitant Saint-Malo avait rapporté d'un de ses nombreux voyages à travers le monde une guenon apprivoisée de l'espèce *mone* ou *moune*, sorte de singe à longue queue. De la chambre du capitaine, cette moune voyait souvent, dans la mansarde voisine, une maman prendre son enfant dans les bras, le promener et le dorloter. Le singe est de sa nature imitateur. Un jour, par la fenêtre laissée ouverte, la moune entre dans la mansarde, saisit le poupon <sup>8</sup>, s'échappe avec lui sur le toit, et se met à le caresser. On ne sait comment cela aurait fini si une femme, attirée par les cris de la malheureuse mère, n'avait eu l'idée de monter à la maison d'en face avec un enfant dans les bras, de le bercer ostensiblement devant la moune, puis de le déposer sur un lit. La moune se hâta d'imiter l'acte et de reporter le poupon à sa mansarde et dans son berceau. En mémoire de l'aventure, on plaça sous la gouttière de la maison une guenon de granit berçant un enfant entre ses bras.

— Et c'est une histoire vraie, grand'mère ?

— Oui, mes enfants, elle est tout à fait authentique : ma grand'mère en a connu le héros, qui s'appelait Toussaint Thomas.



## CHAPITRE XXXIII

### SAINT-MALO

— Ma chère maman, permettez-moi de vous présenter mon vieil ami Morton que j'ai connu à Londres, dit un jour Roger à sa mère, en poussant devant elle un grand Anglais à mine réjouie.

— Madame, je vous présente mes hommages.

— Enchantée, monsieur, de faire votre connaissance ; j'ai souvent entendu parler de vous par mon fils ; mais comment l'avez-vous rencontré ?

— C'est bien simple, dit Roger ; ce matin, en arrivant à Saint-Malo par le tramway, j'ai vu le bateau de Southampton qui abordait, et je me suis approché pour assister au débarquement des passagers. Tout à coup, je vois sur la passerelle une silhouette qui ne me semblait pas inconnue. La silhouette s'arrête devant les douaniers qui posent leur éternelle question : « Vous n'avez rien à déclarer ? », et j'ai le temps de reconnaître mon vieux Morton, l'ami de mon oncle et le mien.

— Et en voyant Roger je me demandais comment il avait pu venir au-devant de moi, alors que je n'avais prévenu personne de mon arrivée.

— La télépathie, mon cher, s'écria Roger.

— Mais alors, demanda M<sup>me</sup> Richard, tu n'es pas allé déjeuner à Dinard?

— Non, non, j'ai accompagné Morton à la douane pour la visite de ses bagages, puis à l'hôtel, et enfin je lui ai fait les honneurs de votre cher Saint-Malo, maman.

— Madame, j'admire beaucoup votre ville natale, je voudrais seulement que moins d'hommes célèbres y fussent nés<sup>1</sup>. il y aurait moins à visiter et moins à retenir.

— Vous exagérez, mon cher; je vous ai seulement montré la maison où est né Chateaubriand<sup>2</sup>, et le tombeau où est enterré l'illustre écrivain; c'était indispensable.

— Oui, cela je le sais bien; du reste, la promenade était fort agréable, puis j'aime cette idée de poète de s'être fait enterrer tout seul, sur le bout d'un rocher battu par les flots, mais vous m'avez parlé de beaucoup d'autres célébrités, n'est-ce pas?

— De Jacques Cartier<sup>3</sup>, le grand marin, qui a été le premier au Canada; je vous montrerai son château, qui est une simple maison de campagne à deux kilomètres d'ici.

— Oui, Jacques Cartier, je le connaissais aussi, ainsi qu'un autre marin, Duguay-Trouin<sup>4</sup>, et le corsaire Robert Surcouf<sup>5</sup>.

— Vous avez une mémoire excellente, monsieur Morton, s'écria M<sup>me</sup> Richard; mais je crains que Roger ne vous ait fatigué. Vous offrirai-je une tasse de thé?

— Merci beaucoup, madame; j'accepte avec plaisir.

— Alors nous allons passer à la salle à manger, où vous ferez connaissance avec toute la famille.

Pendant le thé et après, on discuta l'emploi du temps de M. Morton, qui avait une dizaine de jours à passer en Bretagne. On lui ferait visiter Cancale, Dinard et tout ce coin de la côte d'émeraude<sup>6</sup>, puis le mont Saint-Michel et enfin Dinan, d'où le jeune Anglais partirait pour son séjour en Basse-Bretagne<sup>7</sup>.

— Que désirez-vous voir en Basse-Bretagne, monsieur Morton ? demanda Colette.

— J'ai l'intention de me rendre à Auray ; on m'a dit que j'y verrai de pittoresques costumes bretons ; ensuite j'irai à Carnac qui est en vérité le but de mon voyage en France.

— Vous occupez-vous donc de questions historiques ?

— J'étudie surtout l'époque préhistorique ; les dolmens et menhirs<sup>8</sup> de Bretagne m'intéressent tout particulièrement ; les connaissez-vous ?

— Assez bien ; je puis vous prêter les documents que je possède et les notes que j'ai prises au cours de mon maître le professeur J. B.

— Mademoiselle, je vous en serai infiniment reconnaissant.

— Je t'en prie, Colette, laisse le passé et occupons-nous du présent, qui est la préparation de notre excursion à Cancale.

Et l'on se mit à discuter si l'on irait à Cancale par le tramway ou en auto ; l'idée de s'y rendre en bateau avait été abandonnée comme peu pratique, le voyage par mer étant trop long.

MŒURS ET COUTUMES

— Comme <sup>1</sup> vous rentrez tard, mes enfants ! s'écrie M<sup>me</sup> Richard, en apercevant ses filles qui reviennent d'excursion. Vous savez cependant que nous avons du monde <sup>2</sup> à dîner.

— Aussi, mère chérie, étions-nous navrés <sup>3</sup>, mais nous avons eu deux pannes <sup>4</sup> d'auto, et, bon gré mal gré, il a bien fallu attendre qu'on change de pneus. Ne vous tracassez pas, nous serons prêtes dans quelques minutes, Colette et moi. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Finir de mettre le couvert <sup>5</sup> et placer les invités pendant que je donnerai un dernier coup d'œil à la cuisine, et surveillerai l'envoi du pâtissier.

Une demi-heure plus tard, le couvert est mis, les deux sœurs discutent comment placer les invités, lorsque M. Morton vient les rejoindre.

— Quel âge avez-vous, monsieur Morton ? demande Madeleine à brûle-pourpoint <sup>6</sup>.

— Oh ! madame, quelle question ! Cela vous intéresse ?

— Cela ne m'intéresse pas du tout ; c'est seulement pour savoir si je dois vous placer à la droite ou à la gauche de maman ; l'autre invité, M. Delagrance, a vingt-huit ans.

— Alors, je suis de beaucoup son aîné <sup>7</sup> !

— Mais l'âge n'a pas d'importance, Madeleine, interrompt Colette, M. Delagrance, étant marié, doit passer avant M. Morton, qui est célibataire. Vous remarquerez, cher monsieur, que je ne vous pose pas de question.

— Je répondrai à toutes celles que vous voudrez me poser. J'ai trente ans, je suis né à Liverpool, je professe à l'Université de Cambridge ; j'ai deux frères et...

— Vous êtes drôle <sup>8</sup> ! Vous vous imaginez qu'en France nous posons des questions par curiosité, alors que c'est pour marquer de l'intérêt aux gens, pour faire la conversation.

— Je l'ai parfaitement compris, mademoiselle, et tenez, c'est moi qui vais vous poser des questions pour savoir comment me conduire ce soir, et ne pas faire de « gaffes » <sup>9</sup>, comme vous dites.

— Vous exagérez ; vous connaissez aussi bien nos coutumes que notre langue ; du reste, en France, nous sommes moins stricts sur l'étiquette, surtout à table, que vous autres Anglais.

— Où madame votre mère <sup>10</sup> sera-t-elle assise ?

— En France, le maître et la maîtresse de maison sont assis en face l'un de l'autre, au milieu de la table, et non chacun à un bout comme chez vous. Ici, les bouts de table sont pour les enfants. Autre chose : je vous avertis que vous n'aurez pas les légumes servis avec la viande ; ils le sont à part, c'est un service différent. Vous aurez de la salade assaisonnée à l'huile et au vinaigre, vous pourrez la manger seule ou avec le rôti, mais pas avec le fromage comme en Amérique. Écoutez ! On sonne, allons vite au salon, voilà les invités qui arrivent.

Après le potage, les conversations s'animent, et on demanda bientôt à M. Morton ce qu'il pensait de la France, de la Bretagne, etc., quelles avaient été ses premières impressions.

— Ce qui frappe le plus un Anglais, dit-il, en arrivant dans votre pays, c'est de voir combien vous vivez au dehors ; à cause sans doute de notre climat, nous ne pourrions avoir ces terrasses de café <sup>11</sup>, qui animent vos villes, et leur donnent en quelque sorte un air de fête ; nos commerçants ne songeraient jamais à exposer sur le trottoir, en dehors de leurs boutiques, une grande partie de leurs marchandises. Chez nous, nous essayons d'attirer les regards des acheteurs par le prix des choses, marqué en chiffres énormes, vous par les choses elles-mêmes ; aussi les vitrines de vos magasins sont-elles parfois de véritables œuvres d'art.

— N'avez-vous pas de marchands dans les rues? demanda Madeleine.

— Pardon, madame, ils sont très nombreux; mais nous n'avons pas d'étalages en dehors des boutiques. Une autre coutume qui étonne à l'arrivée, c'est que vos voitures prennent la droite, tandis que chez nous elles prennent la gauche.

— Vous savez que dans certains pays on oblige les piétons à toujours prendre leur droite dans les rues, dit une dame.

— Eh bien! je crois, s'écria M. Richard, que jamais en France les gens ne voudraient obéir à cette règle; nous ne sommes pas assez disciplinés pour cela.

On rit<sup>12</sup>, et quelqu'un demanda à M. Morton ce qu'il pensait de l'aspect des campagnes.

— Vos campagnes, dit-il, sont très différentes des nôtres: vos champs nous semblent minuscules: alors que chez nous un champ immense sera ensemencé en avoine par exemple, chez vous il sera divisé en dix parties peut-être, et chaque carré donnera une récolte différente.

— Parce que, expliqua Roger, ici chaque paysan, ou à peu près, possède son lopin de terre, et le cultive à son gré; la petite propriété est fréquente, la très grande exploitation est l'exception. En tout cas, la campagne anglaise est très belle.

— Ce n'est pas moi qui dirai le contraire, répliqua en riant M. Morton; mais j'avoue que je trouve la campagne de France plus variée, plus pittoresque. Vous avez un magnifique réseau de routes; il est dommage qu'elles ne soient pas toujours aussi bien entretenues qu'on pourrait le souhaiter, n'est-ce pas, monsieur Tillois?

— M. Morton fait allusion, expliqua Claude, à la détestable route, pleine de trous et d'ornières, que nous avons suivie cet après-midi<sup>13</sup> en auto. Nous avons crevé<sup>14</sup> deux fois, et si, par malheur, nous avions eu au volant un chauffeur moins prudent et moins habile que Roger qui nous conduisait, nous ne serions pas ici ce soir.

M<sup>me</sup> Richard posa sur son fils un regard plein d'admiration et de reconnaissance; puis elle donna le signal de la fin du repas en se levant, et tout le monde passa au salon.



## CHAPITRE XXXV

### CANCALE

La mer, si maltraitée par l'homme, n'en a pas moins été pour lui généreuse et bien-faisante.

MICHELET.

Cancale n'est qu'une toute petite localité située au fond d'une baie, en face du mont Saint-Michel, mais Cancale est plus connu que maintes villes beaucoup plus importantes. Les huîtres qu'on y pêche, et qu'on y élève dans des parcs, sont renommées. De nombreux artistes ont résidé dans le pittoresque petit port, et ont rendu populaires par leurs tableaux les types des pêcheurs et des pêcheuses de Cancale. Qui ne connaît le vieux marin, aux mains calleuses, le béret bleu sur la tête, fumant tranquillement sa pipe en attendant la marée? Ce type du vieux loup de mer<sup>1</sup> est célèbre.

Chaque jour sortent de Cancale, avec la marée<sup>2</sup>, de nombreuses

barques à voiles légères, qui vont pêcher, le long de la côte, le hareng<sup>3</sup>, le maquereau, le mullet, la limandé et le merlan ; ou bien de gros poissons tels que : la raie, le colin et le congre.

La marée basse a laissé le port presque à sec, et les parcs aux huîtres<sup>4</sup> à découvert ; les pêcheuses ont mis ces heures à profit : il faut soigner les huîtres, les trier, détruire celles qui donnent signe de mauvaise santé, et emporter toutes celles qui sont prêtes pour la vente. D'autres travailleuses ont visité les parcs où l'on conserve les homards et les langoustes, afin de surveiller leur croissance. Ailleurs, les filets de pêche endommagés ont été réparés et les voiles rapiécées.

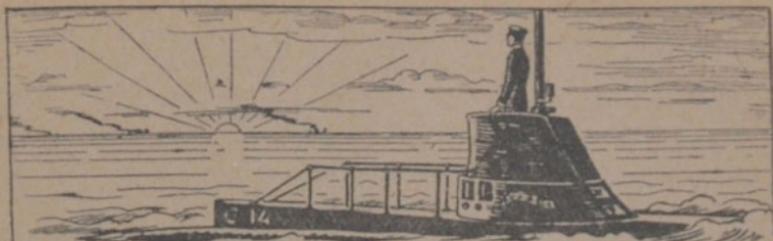
Avec la marée montante, on voit revenir les barques, toutes voiles dehors<sup>5</sup> ; l'animation grandit peu à peu sur le port et le long de la jetée. Les femmes, les enfants sont tous là quand le premier bateau accoste. Ils se précipitent pour attraper les cordages, amarrer la barque, et débarquer le poisson, que les femmes rangent dans des paniers pour aller le vendre à la ville voisine. Parfois la pêche est bonne ; on a trouvé du poisson fin : des soles, des bars, un turbot, mais c'est assez rare, et il y a plus de limandes que de soles dans les paniers de la Cancalaise. Celle-ci est généralement grande, bien campée, libre d'allure et de parole ; elle n'est pas sans beauté, avec ses grands yeux couleur de mer et son opulente chevelure noire très coquettement disposée sous la coiffe blanche. Souvent, hélas ! le coquet bonnet blanc est recouvert d'un fichu noir, signe de deuil<sup>6</sup> ; toute famille cancalaise compte des marins, l'océan est impitoyable, et les deuils fréquents.

Chaque année, au printemps, la plupart des hommes de la côte s'embarquent pour l'Islande, et surtout pour Terre-Neuve où ils vont pêcher la morue. A Saint-Malo, des armateurs arment<sup>7</sup> de nombreux bateaux qui partent en avril pour pêcher pendant tout l'été. Le départ des « Terre-Neuvas », comme on les appelle, était autrefois un événement, et l'on trouve dans un roman de l'écrivain Pierre Loti, par exemple, une description pittoresque du « départ des Islandais »<sup>8</sup>. M<sup>me</sup> Richard se souvenait aussi de scènes émouvantes dont elle avait été témoin<sup>9</sup> pendant son enfance. La famille accompagnait les marins au port d'embarquement afin de ne quitter le pêcheur, mari, père, frère

ou enfant, qu'à la dernière minute, avant un voyage long et périlleux <sup>10</sup>. Et, lorsque le navire avait levé l'ancre, on courait au bout du môle, où s'élève le phare, pour voir une dernière fois la chère figure <sup>11</sup>. Quelques femmes montaient alors sur les remparts, afin de suivre des yeux le bateau qui s'en allait vers l'ouest, et ne consentaient à partir qu'après que le petit point noir avait disparu à l'horizon.

La pêche à la morue est dure et dangereuse, les tempêtes fréquentes et terribles dans cette partie septentrionale de l'Atlantique, où les froids sont mortels. Et lorsqu'à la fin de l'automne les bateaux reviennent, il y a bien des manquants : nombreuses sont les veuves, nombreux sont les orphelins, et mainte <sup>12</sup> coiffe blanche disparaît sous le fichu noir.

*Les hommes, pères, fils, maris, amants, là-bas,  
Avec ceux de Paimpol, d'Audierne et de Cancale,  
Vers le Nord, sont partis pour la lointaine escale.  
Que de hardis pêcheurs qui ne reviendront pas <sup>13</sup> !*



## CHAPITRE XXXVI

### CONVERSATION A BÂTONS ROMPUS <sup>1</sup>

— Il paraît que vous avez reçu de mauvaises nouvelles ce matin, François?

— Ne les appelez pas « mauvaises », monsieur Morton ; pour un officier de marine, — comme j'ai l'honneur d'être, — cela s'appellerait de très bonnes nouvelles, s'il n'y avait pas le regret d'être séparé de sa famille pendant deux ans au moins. Je pars pour les Antipodes, pour l'Océanie ; comme croisière de début, ce n'est pas mal ; je recevrai le baptême de l'équateur <sup>2</sup>, et irai voir le monde à l'envers.

— J'avais cru comprendre que vous deviez passer un certain temps à Toulon, votre port d'attache?

— C'est-à-dire que ma chère maman le désirait beaucoup, quoique craignant de me voir attaché à une flottille de sous-marins ; c'est une idée qu'elle ne peut supporter.

— Je comprends cela ; sur l'eau c'est très bien, sous l'eau c'est moins gai.

— Chaque type de navire de guerre a ses avantages et ses inconvénients, et je ne sais pas si l'on est plus en sûreté à bord d'un cuirassé <sup>3</sup> que sur le pont d'un torpilleur, ou même d'un simple aviso. Il y a toujours le risque, et c'est ce qui donne du piquant à notre vie de marins. Cependant, à bord d'un croiseur comme mon bateau, c'est la sécurité <sup>4</sup>.

presque absolue. Et puis, j'ai pour commandant un capitaine de vaisseau très prudent, très à cheval<sup>4</sup> sur la discipline ; c'est d'ailleurs l'homme le plus charmant de la terre, gai, spirituel, plein d'anecdotes ; et avec cela il est très calé.

— Qu'est-ce que cela<sup>5</sup> veut dire, « calé » ?

— Comment ! Vous ne connaissez pas ce mot-là ? C'est un terme d'argot scolaire, entré dans le langage courant, et qui veut dire « très savant, très fort », ce qu'est mon commandant ; aussi sera-t-il sûrement amiral un jour.

— Vous aussi, François ?

— Sûrement non, bien qu'on dise en France que « tout soldat a dans son sac un bâton de maréchal », je ne me vois pas empanaché de plumes blanches<sup>6</sup>.

— Alors, mon oncle, tu ne seras pas général ? demanda Christophe, qui écoutait la conversation.

— Non, mon petit, les maréchaux, les généraux, les colonels appartiennent à l'armée de terre, et moi j'appartiens à la marine.

— Alors, tu commanderas un bateau ?

— Pas demain, mon petit, ni après-demain, dans quelques années, si je sais bien lire la boussole.

— Qu'est-ce que c'est que ça<sup>7</sup>, une boussole ?

— C'est une aiguille aimantée, dont la pointe se dirige toujours vers le nord. Sais-tu le nom de l'étoile qui brille toujours au nord ?

— Oui, grand'mère nous a raconté l'histoire d'un petit garçon qui avait pu trouver son chemin dans une forêt grâce à l'étoile polaire.

— Bravo, Christophe ! s'écria M. Morton, et puisque vous êtes si « calé », comme dirait votre oncle, racontez-nous ce que vous ferez quand vous serez grand<sup>8</sup>.

— Je serai un poisson ou un oiseau<sup>9</sup>.

— C'est ingénieux, et ce sera très amusant ; mais qu'est-ce que tu feras quand tu seras poisson ? demanda l'oncle.

— J'irai dans l'eau, je plongerai avec un costume en fer, avec un masque, et je chercherai des trésors.

— Je vois, tu seras scaphandrier<sup>10</sup>.

— C'est cela, le mot que je ne peux jamais retenir. Ou bien j'irai dans un bateau qu'on ferme comme une boîte, et qui vous emporte au fond de la mer.

— Un sous-marin ! Eh bien ! mon vieux loup de mer, je ne te conseille pas de raconter cela à ta maman.

— Oh ! non, elle aimera mieux que je sois un oiseau : c'est plus joli qu'un poisson.

— Et que ferez-vous, Christophe, quand vous serez oiseau ?

— Ben tiens<sup>11</sup>, je volerai ! je volerai par-dessus les villes, par-dessus les mers, et par-dessus les montagnes. Et puis j'irai voir le feu de l'enfer comme papa.

— Quand on vole, on voit peut-être le ciel, mais pas l'enfer ; tu te trompes, mon enfant.

— Non, non, c'est papa qui l'a dit.

— Claude ! Claude ! cria François, appelant son beau-frère, arrivez un peu<sup>12</sup> ici, et racontez-nous votre visite aux enfers ; vous ne nous avez jamais parlé de cela.



## CHAPITRE XXXVII

### L'AVIATION

Que faut-il à cet être, atome au large front,  
Pour vaincre ce qui n'a ni fin, ni bord, ni fond,  
Pour dompter le vent, trombe, et l'écume, avalanche ?  
Dans le ciel une toile, et sur mer une planche

VICTOR HUGO (\*).

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— Mais oui, papa, tu te souviens <sup>1</sup>, tu nous as raconté qu'une fois tu volais dans la nuit, que tu ne savais pas très bien où tu étais parce que tu avais été pris dans un brouillard, et que tout d'un coup tu avais vu des lueurs au loin, et puis tu t'étais approché, et c'était du feu qui coulait, et des flammes qui montaient vers toi, et il y avait des petits points noirs qui couraient et sautaient dans le feu, et tu as pensé que c'étaient des hommes, mais l'enfer était si profond au-dessous de toi, tu ne pouvais pas être sûr. C'est vrai, tu as raconté cela, dis, papa ?

— Oui, mon chéri, tu as une très bonne mémoire. Mes chers amis, mon fils vient de vous faire une description imagée des usines du Creusot <sup>2</sup>, vues d'un avion pendant la nuit.

Tout le monde rit de bon cœur.

— Avez-vous beaucoup voyagé en aéroplane, monsieur Tillois ? demanda M. Morton.

— Beaucoup, non ; j'étais pilote pendant la guerre, et j'ai pris l'air bien des fois, pour faire des reconnaissances ; je suis allé un jour de Bourges à Lyon, et c'est pendant ce voyage que je suis passé au-dessus du Creusot. Il y a un mois, je suis revenu de Londres à Paris en avion, et c'est vraiment merveilleux, car, malgré le temps nécessaire pour aller rejoindre la gare de départ, et pour revenir de l'aérodrome du Bourget à Paris, j'ai fait le voyage en quatre heures.

— Vous n'avez jamais été malade là-haut ?

— Non ; à l'origine il y avait une mauvaise odeur d'huile de ricin, qui vous donnait des nausées, et une sorte de tangage<sup>3</sup> qui était désagréable ; maintenant la stabilité est très grande, et l'odeur a disparu ; mais vous avez certainement volé, monsieur Morton ?

— En dirigeable seulement ; dès mon retour en Angleterre, je dois partir pour la Pologne en avion, et cela m'intéresse énormément.

La conversation continua sur l'aviation et les progrès de la navigation aérienne. Elle a franchi bien des étapes depuis le 19 septembre 1783 jour mémorable, où les frères Montgolfier<sup>4</sup> virent le ballon qu'ils avaient construit eux-mêmes s'enlever de la cour du château de Versailles, emmenant, dans un panier attaché au-dessous de lui, un poulet, un mouton et un canard, qui se trouvèrent ainsi être les premiers navigateurs de l'air.

Il y eut par la suite de nombreuses ascensions ; mais les aéronautes qui prenaient place dans la nacelle ne pouvaient diriger le ballon et, au lieu de naviguer, ils flottaient au gré des vents. Ce n'est que vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, en 1885, qu'on trouva le moyen de diriger les aérostats, et les dirigeables furent munis d'un moteur. Avec le XX<sup>e</sup> siècle s'ouvrit vraiment l'ère de l'aviation, et ce fut le triomphe du « plus lourd que l'air ». On a souvent dit que l'aéroplane était né du cerf-volant, n'étant, après tout, qu'un cerf-volant faisant son vent lui-même ; on a aussi comparé l'avion à un oiseau. En effet, il a un système d'ailes symétriques, légèrement courbées ; son corps, qu'on appelle le fuselage, contient le cœur, ou plutôt le moteur, et l'hélice ; au fuselage sont fixés les organes de direction et de manœuvre, permettant de faire évoluer l'appareil dans l'air.

Quand, pour la première fois, Blériot traversa la Manche, le 25 juillet 1909, sur son avion monoplane, ce fut une véritable révélation pour le public, qui n'avait jamais, jusqu'alors, considéré l'aéroplane comme un engin pratique, et chacun s'intéressa à son développement. Mais c'est la grande guerre qui a le plus fait pour la mise au point <sup>5</sup> du plus lourd que l'air, si bien qu'on a pu dire que « les quatre années de guerre ont plus fait pour l'aviation que quarante ans de paix ». La route de l'air est la route de l'avenir, moins limitée, moins encombrée, que les routes sur terre, permettant aux véhicules une vitesse de plus de trois cents kilomètres à l'heure.

Le navire aérien remplacera peut-être un jour les trains sur rails, et les navires sur mer ; on délaissera la bicyclette et l'automobile pour l'avionnette <sup>6</sup> ; alors les piétons seront enfin maîtres des routes et des chemins sur terre, ils pourront y circuler en sécurité et en paix !

## CHAPITRE XXXVIII

### UNE LEÇON DE GÉOGRAPHIE GASTRONOMIQUE

Il faut manger pour vivre, et non  
pas vivre pour manger.

MOLIÈRE, *L'Avare*.

— Mademoiselle Colette, est-ce que vous enseignez la géographie gastronomique à vos élèves? demande en riant M. Morton.

— A l'occasion, cher monsieur, mais pourquoi cette question insidieuse? Me croyez-vous gourmande?

— Loin de moi cette pensée ! Je vous ai entendu parler avec votre sœur des pâtés de foie gras de Strasbourg, du saucisson <sup>1</sup> de Lyon, des poulardes <sup>2</sup> de Bresse, et, comme je trouve cela intéressant, je vous ai posé une question quelque peu indiscrete ; pardonnez-moi, mademoiselle.

— Vous êtes tout pardonné, et, si cela vous intéresse, je puis vous donner quelques renseignements sur la France gastronomique, comme vous l'appellez.

— Je vous en serai infiniment reconnaissant.

— D'abord, ainsi que vous le savez sans doute, dans toute la France on mange bien <sup>3</sup>. Il n'est pas question, bien entendu, des hôtels cosmopolites, où vous trouvez une cuisine cosmopolite elle aussi, uniforme et sans saveur ; je veux parler de la cuisine bourgeoise, comme on sait encore la faire chez les particuliers, dans certains vieux hôtels, et même

dans des auberges de campagne tenues par de vrais cordons bleus <sup>4</sup>. Cependant, dans certaines régions, grâce sans doute à de vieilles traditions, et peut-être aussi à cause de la supériorité des produits, on mange mieux que dans d'autres. En Bresse, par exemple, pays que vous citez tout à l'heure, on vous sert des repas merveilleux : des truites savoureuses comme vous n'en trouvez nulle part ailleurs, des volailles exquises, sans parler des légumes préparés avec le beurre et la crème qui viennent de la montagne toute proche.

« A Bordeaux, à Toulouse, la cuisine aussi est supérieure, de même qu'en Auvergne et en Bourgogne <sup>5</sup>.

« A côté de la cuisine en général, il y a les spécialités. Vous avez nommé le saucisson de Lyon, il y a le non moins célèbre saucisson d'Arles, l'andouille <sup>6</sup> de Vire en Normandie, l'andouillette de Troyes en Champagne, et, pour continuer dans le domaine de la charcuterie, les tripes à la mode de Caen <sup>7</sup>, les jambons de Bretagne, le cassoulet toulousain...

— Qu'est-ce que le cassoulet ?

— C'est un plat très apprécié composé de morceaux d'oie, de porc, de saucisson, tout cela cuit avec des haricots blancs dans une sauce à la tomate ; mais que faites-vous, monsieur Morton ?

— Je prends des notes, mademoiselle Colette, je m'instruis, et je m'amuse ; continuez, je vous en supplie.

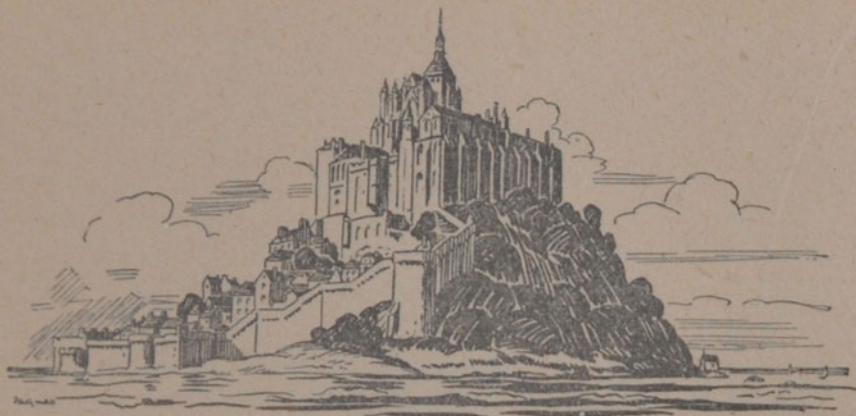
— Vous connaissez sûrement les huîtres de Marennes, de Cancale et d'Arcachon, le maquereau de Dieppe, et les sardines de Nantes ; mais savez-vous ce que c'est que le pré-salé ?

— Non, je n'en ai pas une idée.

— Lorsque nous irons au Mont Saint-Michel, vous verrez certains terrains où croît une herbe de coloration légèrement grisâtre. Par grande marée, la mer recouvre ces prés où en temps ordinaire on met paître les moutons qui, plus tard, donneront une viande fort appréciée. L'herbe baignée de temps à autre par le flot salé donne à la chair des animaux qui la mangent une saveur spéciale. Vous mangerez du gigot de pré salé au Mont Saint-Michel ; on vous y servira aussi une succulente omelette <sup>8</sup>, ces deux plats formant le menu traditionnel.

« Vous saurez également qu'à Rouen il faut manger du canard, et à Amiens du *pâté* de canard, au Mans de l'oie et à Tours des rillettes <sup>9</sup>, sans parler de la bouillabaisse <sup>10</sup> à Marseille, et des escargots en Bourgogne. Passons au dessert, ou nous n'en finirions jamais : à Dijon on trouve du pain d'épice (ne parlons pas de la moutarde !), à Commercy des madeleines <sup>11</sup>, à Nancy des macarons <sup>11</sup>; mais, si vous voulez manger de bons gâteaux à la crème, entrez dans n'importe quelle pâtisserie de Normandie ou de Bretagne. Aimez-vous les bonbons? A Verdun on fait des dragées, à Montélimar du nougat, à Rouen les sucres d'orge. Le miel du Côtinçais (Orléans) est sans rival, et les fruits confits d'Auvergne célèbres. Inutile de parler du cidre de Normandie, de la bière de Strasbourg, des vins de Bordeaux, de Bourgogne ou de Champagne ; vous les connaissez et les appréciez mieux que moi. Et maintenant, allons faire un tour sur la plage avant le dîner, car toute cette man-gaille <sup>12</sup> m'a enlevé l'appétit.

— Elle n'a fait qu'aiguiser le mien en me donnant le désir de goûter à toutes ces bonnes choses, à cette délicieuse cuisine française dont l'éloge n'est plus à faire.



## CHAPITRE XXXIX

### LE MONT SAINT-MICHEL

« A l'extérieur, le Mont Saint-Michel apparaît, de huit lieues en terre, et de quinze en mer, comme une chose sublime, une pyramide merveilleuse... » Voilà ce que Victor Hugo écrivit lorsqu'il visita le Mont pour la première fois ; voilà ce que chacun peut répéter après lui : c'est une merveille. La merveille de l'Occident, l'a-t-on appelé <sup>1</sup>, et ce n'est pas trop dire ; rien n'est aussi prodigieux que ce formidable entassement d'édifices, montagne de chefs-d'œuvre gothiques couronnant une pyramide de granit.

La légende raconte que saint Michel et le diable convoitaient tous les deux les côtes de Normandie et cherchaient à s'emparer du Mont Tombe <sup>2</sup>. Depuis longtemps, tous deux faisaient bonne garde, lorsque l'archange imagina un stratagème pour triompher de son ennemi : il proposa à Satan de construire chacun un édifice, l'un sur le Mont Tombe, l'autre sur Tombelaine, la propriété devant rester acquise à

celui qui aurait le mieux réussi. Satan est orgueilleux, il est assuré du triomphe, et il accepte la proposition de l'archange <sup>3</sup>.

En une nuit, la magnifique abbaye <sup>4</sup>, telle qu'on la voit aujourd'hui, est élevée par des légions de démons sur le Mont Tombe, et, dans le même espace de temps, saint Michel construit miraculeusement sur Tombelaine un splendide palais, dont tous les murs, transparents et brillants comme le diamant, reflètent la lumière du soleil et les teintes irisées <sup>5</sup> et changeantes de la mer. Satan est ébloui, et s'avoue vaincu. Saint Michel lui offre d'échanger leurs œuvres, et, plein de joie, Satan accepte et court à Tombelaine. Mais sous les rayons du soleil, le palais de glace s'effondre et disparaît.

Telle est la légende ; l'histoire nous dit que la merveille date de 1106 environ, mais qu'elle fut détruite, et ce n'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle que sa reconstruction fut entreprise. Le magnifique cloître qui couronne l'édifice fut commencé en 1225 ; c'est vers cette époque, quelques années plus tard, que furent bâties les fortifications. Au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, la foudre frappa plusieurs fois l'abbaye, et y fit de grands dégâts ; mais le zèle des architectes n'en fut pas ralenti. Au XV<sup>e</sup> siècle, l'abbaye eut à soutenir des luttes contre les Anglais, qui étaient alors maîtres de toute la Normandie. Pendant les guerres religieuses du XVI<sup>e</sup> siècle, le Mont passa successivement aux mains des catholiques et des protestants. Dans la suite, l'histoire du Mont présente moins d'intérêt. Depuis la Révolution, le Mont Saint-Michel a subi bien des transformations. Il devint prison d'État ; abandonné, il tombait en ruines, lorsqu'un décret en date du 20 octobre 1863 supprima la prison, et le Mont Saint-Michel devint propriété domaniale <sup>6</sup>.

Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, il n'était pas facile de se rendre au Mont, entouré par la mer à marée haute et hérissé de rochers qui rendaient l'accostage difficile.

A marée basse, il fallait une certaine audace à ceux qui n'étaient pas du pays pour se risquer sur les grèves qui séparent le Mont de la terre ferme. La perfidie des sables mouvants, l'irrégularité des ruisseaux creusés par les flots, la rapidité redoutable de la marée montante, et enfin les multiples histoires tragiques d'enlèvement <sup>7</sup> dont ces grèves

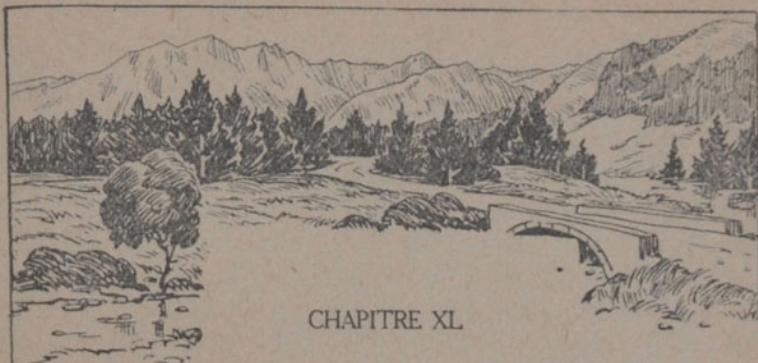
urent le théâtre<sup>8</sup>, empêchaient bien des voyageurs de se risquer à visiter la merveille.

Aujourd'hui, plus rien à craindre, une digue qui relie le Mont à la terre ferme ayant été construite et permettant à tous les véhicules de même qu'aux piétons d'arriver, par n'importe quel temps, jusqu'aux remparts de la ville. Elle enlève certainement un peu de la poésie qui auréolait « le Mont Saint-Michel au péril de la mer », mais elle met à la portée de tous la vue de chefs-d'œuvre qu'auparavant quelques rares privilégiés pouvaient seuls contempler.

Mais, de nos jours, un autre danger menace l'isolement de la Mer-veille : c'est l'ensablement du Mont. Les ennemis de la digue prétendent qu'elle est la cause de ce malheur ; en tout cas il est certain que, depuis quelques années, des sables amenés par les grandes marées s'accumulent autour du Mont, tendent à l'encercler et à recouvrir la digue elle-même. Le jour où le flot ne viendrait plus baigner le rocher célèbre, le jour où le Mont serait définitivement rattaché à la terre ferme, il aurait perdu sa plus belle parure, et toute son originalité. On ne verrait plus que dans les vers des poètes la ceinture argentée des eaux,

Et les côtes nouant, de Granville à Cancale,  
Autour du mont divin leur ronde triomphale.

Aussi, des artistes, des archéologues, tous les fervents de la beauté demandent-ils que des mesures énergiques soient prises pour prévenir ce qu'ils considèrent comme une catastrophe.



## CHAPITRE XL

### LA MER ET LA MONTAGNE

Je préfère la montagne à la mer, sans hésiter. L'absence des végétaux et le trop grand jour de la mer donnent de la sécheresse intérieure. C'est une erreur de contemplation de croire que la mer donne le sentiment de l'infini. C'est une plaine... Avec ses forêts, ses bêtes, ses glaciers, ses lacs, ses eaux courantes, ses orages et toutes ses raretés atmosphériques, la montagne l'emporte décidément

Journal de Marie LENÉRU (1).

— Non, non, clamait François, je ne te laisserai pas dire de mal de la mer, Colette.

— Je n'en dis pas de mal ; mais, quand je la vois en furie comme ce soir, je ne puis m'empêcher de la haïr, en songeant aux désastres qu'elle va encore causer.

— Regardez ! regardez ! s'écria Roger.

Et par la baie <sup>1</sup> qui éclairait la salle à manger, nos amis virent une vague immense s'avancer vers la rive, déferler le long des rochers avec un bruit de tonnerre, tandis que l'embrun ruisselait le long des vitres.

— J'ai cru que la maison s'écroulait, dit avec angoisse M<sup>me</sup> Richard. Et voilà des heures que cela dure !

La tempête faisait rage ; impossible de se risquer au dehors, la

mer balayait la digue, s'engouffrait dans les rues menant à la plage. En hâte on avait remonté les cabines sur le boulevard, ainsi que les canots et les embarcations de tout genre ; les persiennes des villas étaient hermétiquement closes, afin de ne donner aucune prise au vent, qui ployait jusqu'à terre les arbres des avenues, broyant ceux qui lui résistaient.

La mer était montée tumultueuse, comme si elle allait prendre la côte d'assaut, et elle semblait ne vouloir jamais redescendre.

— Et vous ne trouvez pas que c'est beau, cette mer déchaînée, cette mer furieuse, s'écriait François, qui ne pouvait détacher ses regards du spectacle émouvant et grandiose ; c'est mille fois plus intéressant que la montagne pendant un orage, alors que tout est dans les nuages et qu'on ne voit rien.

— Voilà l'éternelle discussion qui va recommencer, dit M<sup>me</sup> Richard en se tournant vers M. Morton. Vous n'avez sans doute pas encore entendu mes enfants discuter ce sujet ? Roger et Colette préfèrent la montagne, Madeleine et François aiment passionnément la mer.

— Et maman, reniant son pays d'origine, la grande bleue près de laquelle elle est née, a passé au camp ennemi ; maman n'aime que la montagne !

— Comme tu dramatises, François ! J'aime profondément la mer, mais elle me fait peur ; la journée que vous venez de vivre, je l'ai vécue maintes fois pendant mon enfance, la face collée aux vitres des doubles fenêtres<sup>2</sup>. J'ai vu non seulement des tempêtes, bien plus terribles et surtout bien plus longues que celles-ci ; mais, hélas ! j'ai aussi vu des naufrages que je ne puis oublier. J'aime l'immensité de la mer, j'aime l'horizon sans limites, le bercement des flots, de même que j'aime voir la lame profonde se briser et mourir dans un bouillonnement d'écume, sur le sable fin des grèves.

— Bravo ! maman, crièrent Madeleine et François, vous revenez à vos premières amours<sup>3</sup> !

— Pas du tout, affirma Roger ; maman n'a rien dit contre la montagne, à qui, je sais, elle a donné son cœur.

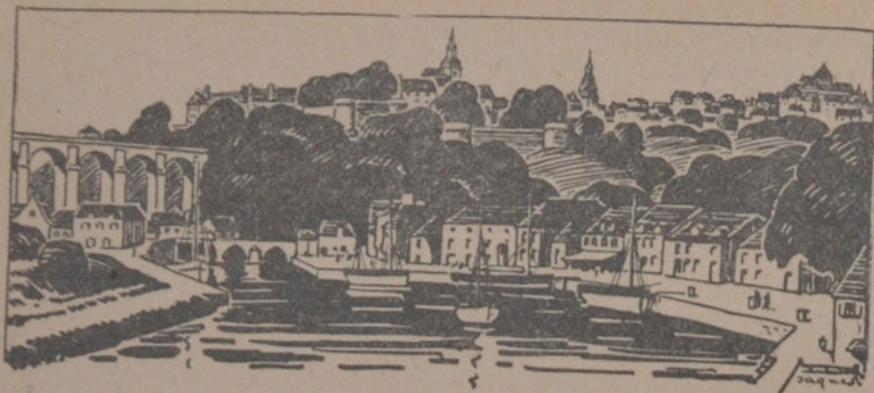
— Vous donnez bien facilement, mes enfants, un cœur qui vous

appartient, dit en riant M<sup>me</sup> Richard. Ainsi que je viens de vous le dire, la mer, malgré sa beauté, me fait toujours un peu peur ; au contraire, dès que j'arrive en haute montagne, c'est un sentiment de sécurité, de paix, de plénitude heureuse que j'éprouve. Je ne me lasse jamais de la vue des glaciers, des cimes neigeuses resplendissant au soleil, d'un nuage qui s'accroche à des sommets vertigineux et semble jouer avec les neiges éternelles. Et lorsqu'après un jour d'orage, je vois à nouveau apparaître les cimes que pendant des heures les nuages déroberent à mes yeux, il me semble que je vis à nouveau, et mon cœur déborde de reconnaissance et d'admiration... Mais, excusez-moi, cher monsieur, de m'être laissée aller ainsi à dévoiler des sentiments intimes ; c'est bien français, cela, n'est-ce pas, monsieur Morton ?

— Je ne saurais <sup>4</sup> m'en plaindre, madame, et vous n'avez pas à vous excuser. Je partage votre très grande admiration pour la montagne et dirais volontiers, comme Jean-Jacques Rousseau <sup>5</sup>, je crois : « Il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des montagnes, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. »

— Bravo, Morton ! il a des lettres <sup>6</sup>, ce garçon-là ! Bravo, Morton !  
**UN BAN POUR MORTON !**

Et joyeusement, oubliant la tempête, on battit des mains, selon le rythme du ban des étudiants français : trois fois cinq battements rapprochés, suivis de trois battements espacés <sup>7</sup>.



## CHAPITRE XLI

### DINAN ET LA VALLÉE DE LA RANCE

Au milieu d'un pays accidenté <sup>1</sup>, d'une campagne fertile aux collines verdoyantes et aux vallons ombreux, s'élève en amphithéâtre, sur les bords de la Rance, la ville de Dinan, entourée de vieux remparts et de tours crénelées.

C'est en remontant en bateau la charmante rivière, qui se jette dans la mer près de Saint-Malo, que nos amis se rendirent à Dinan. L'excursion est pleine de charme : de pittoresques villages, de sévères châteaux moyen-âgeux, et parfois aussi de gaies maisons fleuries, animent les rives de cette sinueuse rivière. M<sup>me</sup> Richard, connaissant le pays, servait de guide.

— Tenez, disait-elle, voici l'Égorgerie, cette petite maison au nom sinistre où, pendant la Révolution, toute une famille fut égorgée <sup>2</sup> ; seule, une petite fille au berceau échappa au massacre. Voyez cet îlot là-bas, c'est l'île au Moine : la légende dit que jadis un bon ermite habitait sur ce rocher, et pendant les nuits sombres allumait de grands feux ; les jours de brouillard, il sonnait continuellement une cloche, pour guider les marins dans ce passage difficile.

Un peu plus loin elle leur montra l'église de Saint-Suliac au clocher curieux qui date du XIII<sup>e</sup> siècle, puis le Chêne-Vert, avec sa grotte aux fées creusée dans la falaise granitique, et les ruines d'une vieille citadelle dont l'histoire est inconnue. Bientôt, on entre dans l'écluse du Châtelier où l'on ne séjourne que quelques minutes ; puis, après un vaste élargissement, la rivière se resserre soudainement entre des collines couvertes de verdure, ou d'abrupts rochers qui la surplombent.

Enfin c'est Dinan avec son viaduc et son vieux pont, ville qui dans l'enceinte de ses murs conserve son aspect antique, ses rues montueuses et tortueuses<sup>3</sup>, ses maisons sombres à pignon élevé. C'est, pour une grande partie, une ville du moyen âge, aux maisons de bois avançant leurs étages au-dessus du rez-de-chaussée ; à chaque pas on rencontre des piliers, des tourelles, des portes en arcades et des façades sculptées du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle.

Mais si intéressante que soit la ville, elle n'est rien auprès de ses environs<sup>4</sup>. Il faut être du pays pour les bien connaître ; chaque manoir, chaque ruine a son histoire ou sa légende. M<sup>me</sup> Richard, heureuse de refaire les promenades qui charmèrent sa jeunesse, ne fit grâce<sup>5</sup> ni d'un site, ni d'un château, ni d'une abbaye à sa jeune troupe qui goûta fort ce divertissement alterné des yeux et de l'imagination.

Pour terminer le voyage, on décida de revenir par Coëtquen<sup>6</sup>, forêt étrange s'élevant à quelques kilomètres de Dinan. Elle était autrefois plantée uniquement de bouleaux<sup>7</sup> qui, la nuit surtout, lui donnaient un aspect fantastique. On l'appelait : la forêt blanche. Aujourd'hui, les bouleaux de la forêt blanche sont rares ; elle n'est plus guère qu'un bois taillis<sup>8</sup>, mais à l'orée<sup>9</sup> se dressent toujours les robustes tours du sombre et farouche château de Coëtquen. S'il faut en croire la tradition populaire, plus d'un drame terrible se serait passé là. Entre autres histoires, on raconte qu'une des jeunes marquises de Coëtquen, appelée Blanche, comme la forêt, aurait été enfermée dans une des caves par ordre de ses beaux-frères, pendant l'absence de son mari, et y serait morte de faim.

La bonne femme qui fit visiter le château à nos amis raconta l'histoire ou la légende dans les plus menus détails.

— Les deux beaux-frères, dit-elle, avaient endormi la jolie dame avec un narcotique, et ils allèrent la nuit à travers les corridors, portant leur fardeau jusqu'à la tour ronde.

Aujourd'hui, les sombres corridors ouvrent sur de grandes salles pleines de récoltes ; mais les lambris de chêne ont résisté aux ravages des siècles. Comme tous les châteaux où se déroula une tragédie, le manoir de Coëtquen a sa « Dame blanche ». Les bonnes gens croient voir la dame blanche de Coëtquen, par les soirs de lune, apparaître au-dessus des tours croulantes, et s'en aller rêver au milieu de la forêt qui porte son nom. C'est ce que raconte la vieille complainte <sup>10</sup> :

*Voici le récit qu'aux veilles <sup>11</sup>,  
Bonnes vieilles  
Content le soir longuement,  
Quand l'hiver, sur la campagne  
De Bretagne,  
Jette son grand linceul blanc.*

*Alors dans la forêt blanche,  
Chaque branche  
Sous le vent semble gémir,  
Et l'on voit, sous la bruyère  
Qui s'éclaire,  
Une ombre pâle surgir.*

*On dit tout bas que c'est l'âme  
De la dame <sup>12</sup>  
Qui rappelle aux gens heureux  
Que les grandeurs, la jeunesse,  
La richesse  
Ont des revers douloureux.*

## BERTRAND DUGUESCLIN

Ce jour-là, M<sup>me</sup> Richard faisant partie de l'excursion à Dinan, les enfants se réfugièrent auprès de leur grand-père et lui demandèrent une histoire.

— Mes chers petits, dit le vieux monsieur, je ne connais pas d'histoires amusantes, comme votre grand'mère, mais si vous voulez, je vais essayer de vous raconter la vie d'un grand guerrier breton, né près de Dinan, où vos parents sont aujourd'hui.

Les enfants battirent des mains, enchantés. M. Richard prit l'*Histoire de France* de Michelet<sup>1</sup>, afin de pouvoir y puiser si la mémoire lui faisait défaut, et aussi dans l'intention de lire à haute voix certains passages.

— Ainsi que je vous le disais tout à l'heure, commença-t-il, Du Guesclin naquit<sup>2</sup> entre Rennes et Dinan, et on raconte qu'entre ces deux villes on n'aurait pu trouver d'enfant aussi laid que lui : « De moyenne stature, le visage brun, le nez camus, les yeux verts, larges épaules, longs bras et petites mains ». Dès son enfance, c'était un mauvais garçon, malicieux<sup>3</sup> et batailleur. Il assemblait les enfants du village, les partageait en troupes qu'il faisait se battre les unes contre les autres. Il rentrait toujours les habits déchirés, le visage en sang, et faisait la honte et le désespoir de ses parents. Cependant une religieuse<sup>4</sup>

avait prédit à sa mère, qui se lamentait d'avoir mis au monde un fils si brutal et si grossier, que cet enfant deviendrait plus tard un fameux chevalier.

Un jour, son père l'ayant enfermé, il se sauva pour prendre part à un tournoi, où il arriva, la visière de son casque baissée, afin de n'être reconnu par personne. Il terrassa l'un après l'autre seize chevaliers, et fut proclamé vainqueur du tournoi. Son dernier adversaire lui ayant enlevé son casque du bout de sa lance, le jeune Bertrand fut reconnu et acclamé : il avait quinze ans. Son père, fier d'une telle victoire, lui pardonna ses fautes passées. Le jeune guerrier prit du service dans l'armée du roi, et commença à combattre les Anglais, qui occupaient alors une partie de la France. « Cet intraitable batailleur était comme sont les Bretons <sup>5</sup>, bon enfant <sup>6</sup> et prodigue, souvent riche, souvent ruiné, donnant parfois tout ce qu'il avait pour racheter ses hommes <sup>7</sup>, mais, en revanche, avide et pillard, rude en guerre et sans quartier <sup>8</sup>. » Sa première grande victoire fut la bataille de Cocherel, gagnée le 16 mai 1364, trois jours avant le sacre du roi Charles V à Reims.

Du Guesclin ne fut pas toujours heureux : fait prisonnier une première fois par les Anglais en Bretagne, il dut être racheté par le roi. Une seconde fois, lors d'une expédition en Espagne, il tomba entre les mains du Prince Noir, héritier du trône d'Angleterre, qui le retint longtemps prisonnier. Cependant, un jour que le prince était en gaité il aperçut le Breton et lui dit : « Comment vous trouvez-vous <sup>9</sup>, Bertrand ? — A merveille, Dieu merci, répliqua-t-il. Comment ne serais-je pas bien ? Depuis que je suis ici, je me trouve le premier chevalier du monde. On dit partout que vous me craignez, que vous n'osez me mettre à rançon. » L'Anglais fut piqué : « Messire Bertrand, dit-il, vous croyez donc que c'est pour votre bravoure que nous vous gardons ? Par saint Georges, payez cent mille francs <sup>10</sup>, et vous êtes libre » <sup>11</sup>. Du Guesclin le prit au mot <sup>12</sup>. Le prince fut étonné : « Et où les prendrez-vous, Bertrand ? — Monseigneur, le roi de Castille en paiera moitié, et le roi de France le reste ; et si ce n'était assez, il n'y a femme en France sachant filer, qui ne filât pour ma rançon. »

Il ne présumait pas trop ; mais, au lieu de revenir avec l'argent reçu,

il le distribua à ses compagnons d'armes qui, moins heureux que lui, ne pouvaient trouver les sommes nécessaires pour payer leur rançon, et il revint se constituer prisonnier. Cette dernière captivité fut brève ; bientôt arrivèrent les cent mille francs envoyés par le roi de France pour payer la rançon du guerrier.

Le roi nomma Du Guesclin connétable, c'est-à-dire chef des armées. Il les conduisit souvent à la victoire, et bientôt les Anglais ne possédèrent plus que quatre villes en France.

C'est en assiégeant un château dans les Cévennes que Bertrand, déjà vieux, mourut. Le gouverneur de la forteresse avait promis de se rendre certain jour, s'il ne recevait pas d'aide. Or Du Guesclin mourut avant la date fixée ; mais le gouverneur tint parole<sup>13</sup>, et vint déposer les clefs sur le lit de mort du connétable. Les Anglais n'ont qu'une parole<sup>13</sup> ; mais c'était aussi que Du Guesclin avait gagné l'estime de ses adversaires eux-mêmes.

Charles V fit enterrer le vaillant guerrier à Saint-Denis, dans le tombeau des rois de France ; son cœur repose à Dinan, son pays natal.



## PRÉJUGÉS D'AUTREFOIS

— Alors, partout où tu passes, Roger, on te considère comme un dieu qui apporte énergie, chaleur et lumière, dit en riant Colette à son frère, qui venait de raconter une installation d'électricité dans un village.

— Mais pas du tout, répliqua Roger ; dans certains endroits même on refuse toute offre, on ne veut rien entendre <sup>1</sup>. Tenez, voici un exemple récent, qui vous montrera combien, dans maintes campagnes françaises, on est attaché aux anciennes coutumes, aux vieilles habitudes, même si elles sont fatigantes et onéreuses. Un projet longuement étudié avait été accepté. Il faisait partir notre énergie<sup>2</sup> de X..., petite sous-préfecture<sup>3</sup> normande, pour aller la porter à Y..., chef-lieu de canton important. Or, notre projet nous oblige à passer par le village de Saint-Hilaire. Je vais trouver le maire de l'endroit et lui explique que, pour une très légère redevance annuelle, sa commune pourra avoir l'éclairage électrique, puisque nous passons sur son territoire. Le maire, je dois le dire, accueillit avec sympathie ma proposition ; mais il ajouta qu'il ne pouvait rien faire sans un vote de son conseil municipal <sup>4</sup>, puisqu'il s'agissait de dépenses. Il réunit son conseil le dimanche suivant, et sur les dix membres qui le composent, huit ont voté contre le projet. C'est à n'y pas croire ! Voilà un pays, riche pourtant, où à cinq heures

en hiver il fait noir sur les routes, où les habitants s'éclairent (ou plutôt ne s'éclairent pas) à la lueur d'une chandelle de suif, ou d'une fumeuse lampe à pétrole, et on refuse la lumière brillante, propre et gaie ! Leurs étables sont obscures, on n'y peut pénétrer sans lanternes, et ils renoncent à les éclairer.

— Quelles raisons donnent-ils ? demanda Colette.

— Des raisons qui n'en sont pas, des raisons absurdes : leurs pères ont vécu sans électricité, ils peuvent bien s'en passer <sup>5</sup>, et autres balivernes du même genre.

— Il faudrait agir sans les consulter, leur mettre une belle lumière au milieu de la place du village, et je suis sûre qu'ils seraient tous contents, et chacun voudrait avoir l'électricité chez soi.

— Tu as peut-être raison, il faudrait donner le confort et le bonheur aux gens malgré eux !

— Vous êtes jeunes, mes enfants, et vous exagérez, dit M. Richard. D'abord, le cas que tu cites, Roger, est rare et il serait injuste de généraliser, alors que tant de villages se modernisent. Néanmoins, nous sommes en France un peuple vieux, nous tenons à nos vieilles choses, nous n'aimons guère la nouveauté, l'inconnu. Les paysans qui refusent l'électricité ont tort, c'est entendu, mais n'oublions pas que nous devons les belles choses anciennes que nous possédons encore à cet esprit conservateur et routinier, dont vous vous moquez.

— Je ne me moque pas, papa, je déplore : les autres pays adoptent plus vite que nous les inventions nouvelles : voyez en agriculture comme nous sommes lents à remplacer la main-d'œuvre par des machines.

— Sans doute ; toutefois, n'oublie pas qu'il y a à cela deux raisons principales : l'esprit d'économie, qui est le fond même du caractère du paysan français, l'empêche de remplacer par des modèles nouveaux un outillage ancien, avant qu'il ne soit absolument hors de service. Ensuite, la configuration de notre sol, le morcellement de la propriété, qui oblige à des cultures diverses sur un petit espace, empêchent aussi, dans bien des cas, le cultivateur de se servir de semeuses, de faucheuses, de moissonneuses <sup>6</sup>, comme on peut le faire pour de vastes cultures en terrains presque plats.

— N'arrive-t-il pas aussi que les inventions modernes, ou les appareils qu'elles demandent, heurtent notre sens artistique? demanda M<sup>me</sup> Richard.

— Oui, maman, c'est entendu; il faut dans un salon Louis XIV, ou Louis XV<sup>e</sup>, un feu de bois pétillant dans l'énorme cheminée, des arbres entiers sur des chenets monumentaux, pour que l'unité de l'ensemble soit gardée; mais combien plus égale est la chaleur répandue par un radiateur moderne! Aussi, malgré tout, verrez-vous le chauffage central, malgré la laideur de ses appareils, l'emporter sur les beaux feux de bois, et cela parce qu'il est infiniment plus pratique.

— Plus pratique, tu as dit le mot, mon fils; les automobiles que nous avons adoptées sont plus pratiques que les élégantes voitures à quatre chevaux, et nous avons délaissé la pittoresque diligence pour le chemin de fer, qui est évidemment plus commode pour voyager.





#### CHAPITRE XLIV

### NOTES SUR LES ROCHES DE CARNAC

Nul ne sait qui les apporta -  
nul ne sait ce que veulent dire  
ces hautes pierres couronnées  
de lichens blanchis par l'âge.

Sur dix rangées, longues de plus d'un kilomètre, s'alignent, haut dressées, plus d'un millier de pierres gigantesques et grossières, débuts rudimentaires, mais grandioses, de la construction humaine. Pour les morts ou pour les dieux, les hommes ont commencé à construire en élevant ces menhirs et ces dolmens<sup>1</sup> si nombreux en Bretagne, et surtout dans le Morbihan, sur la côte de l'Atlantique. C'est aux alentours de la « petite mer » une légion de monuments mégalithiques<sup>2</sup>, les plus beaux et les plus saisissants de France. D'abord, et à perte de vue, les alignements de Carnac, qu'on appelle encore dans le pays « les soldats de saint Cornély », tant cette masse de blocs qui se dressent peut donner l'impression d'une armée clouée sur place et changée en pierre. Puis l'aiguille<sup>3</sup> fameuse de Locmariaquer, aujourd'hui renversée et cassée en quatre morceaux, mais qui ne mesurait pas moins de vingt

mètres cinquante, et pesait trois cent quarante-sept mille kilogrammes environ ! La « Table des marchands », dolmen magnifique sous lequel on descend par une allée couverte, et où se voient encore des dessins, véritables hiéroglyphes pour nous. Dans ce pays de Locmariaquer, partout, au coin d'un champ, au débouché d'un chemin creux, surgissent des pierres dressées, demeurées depuis des siècles, et auxquelles les générations successives n'ont pas touché.

Jusque dans les îles qui parsèment le golfe du Morbihan, on retrouve ces témoins du passé, d'un passé inconnu, puisqu'on ne sait encore exactement la destination de la plupart de ces monuments mégalithiques. Dans l'île de Gavrinis (Morbihan), c'est un tumulus<sup>4</sup> de cinquante-cinq à soixante mètres de diamètre, qui aboutit à une allée couverte, longue de douze mètres cinquante et large d'un mètre quarante, conduisant à une chambre dont la hauteur atteint un mètre quatre-vingts. Une dalle colossale, qui ne mesure pas moins de quatre mètres de long sur trois mètres de large, recouvre cette chambre. Toutes les parois sont ornées de dessins remarquables, où s'enchevêtrent, d'une façon incompréhensible, cercles et spirales... L'île longue possède un autre tumulus, de proportions moins énormes ; l'île aux Moines, un dolmen et une allée couverte. Enfin, dans un tout petit îlot, inhabité et presque inaccessible, à cause des courants violents, se trouve un cromlech<sup>5</sup> absolument remarquable par ses dimensions (près de cent mètres de diamètre), par son dessin et la hauteur de ses pierres, dont quelques-unes ont plus de deux mètres de haut. La mer a renversé et démoli ce cercle impressionnant de pierres dressées, qui se découpe de loin sur l'horizon du golfe, sans avoir livré son mystère...

On se demande parfois pourquoi une telle accumulation de vestiges anciens sur ces rivages du Morbihan ? Fut-il pour les peuples constructeurs de mégalithes un lieu sacré, où se déroulaient les cérémonies du culte ? ou encore une vaste nécropole, comme nous n'en connaissons plus, comparable seulement aux tombeaux de Chine ? Questions nombreuses, questions presque insolubles, mais qui rendent peut-être plus attirantes et plus attachantes encore les visites ou, mieux, les « pèlerinages », dans ce très vieux sanctuaire de la très vieille Armorique<sup>6</sup>,

## CHAPITRE XLV

### EN AUVERGNE <sup>1</sup>

Au milieu de ce cirque, sur la butte de Clermont, la cathédrale, noire, puissante, se dresse souverainement pour recevoir l'hommage de la lumière et regarder l'Auvergne.

Georges BAUME.

Le mois d'août avait été merveilleux, mais il était arrivé à sa fin, ainsi que l'inoubliable réunion de famille. Après des semaines de repos et de vie en commun, chacun allait retourner à ses affaires, à ses occupations. François était parti pour les mers lointaines; Roger travaillait à Bordeaux; M. et M<sup>me</sup> Richard, avant de regagner Nice, devaient faire une saison <sup>2</sup> à Royat, dont les eaux sont recommandées aux cardiaques, c'est-à-dire à tous ceux qui souffrent plus ou moins du cœur.

Colette accompagna ses parents, et ils retrouvèrent en Auvergne M<sup>me</sup> Le Méans, à qui son fils avait recommandé la cure de Royat. Mais, son traitement n'étant pas très absorbant, elle faisait avec Colette d'intéressantes promenades; elles firent même de longues excursions à travers cette contrée montagneuse, aux nombreuses stations thermales, où des gens de tous pays viennent chercher la santé.

La plus connue de ces stations est certainement Vichy, dont les eaux, efficaces dans les maladies de l'estomac et du foie, ont une renommée mondiale. Sous le nom d'*Aquæ calidæ* (les eaux chaudes), les eaux

de Vichy furent utilisées par les Romains. On trouve à Vichy des traces de la maison<sup>3</sup> de Bourbon au moyen âge, des restes de fortifications élevées au XVI<sup>e</sup> siècle. Puis, après avoir souffert pendant les guerres de religion, Vichy redevint prospère sous Henri IV<sup>4</sup>, et par la suite la vogue des eaux ne cessa de croître et de s'affirmer. Louis XIV dota l'hôpital d'une redevance à prélever sur la vente des bouteilles exportées. M<sup>me</sup> de Sévigné<sup>5</sup>, presque paralysée des mains et des genoux, y vint faire des cures. En 1785, les tantes de Louis XVI<sup>6</sup> y vinrent en traitement. Napoléon I<sup>er</sup><sup>7</sup> favorisa Vichy, Napoléon III<sup>8</sup> y fit de multiples saisons. Une liste des noms des célébrités qui sont venues se faire soigner à Vichy pendant le premier quart du XX<sup>e</sup> siècle tiendrait des pages nombreuses.

Tandis que Vichy est située dans un vallon verdoyant, qui lui a permis de s'étendre, de multiplier ses établissements, ses hôtels et ses casinos, Royat s'étage à 450 mètres d'altitude, resserré entre deux montagnes au-dessus de la « ville noire » de Clermont-Ferrand, entourée de volcans éteints. Royat n'étant qu'à deux kilomètres de Clermont, Colette descend presque chaque jour vers la capitale de l'Auvergne, dont l'animation offre un contraste frappant avec l'aspect noir et lugubre de ses vieilles maisons. En effet, celles-ci sont en majeure partie construites en lave, cette lave qui, aux temps reculés, coulait en fusion des volcans environnants, et qui remplace ici la brique et la pierre. Depuis des siècles les volcans sont éteints, mais les cratères ont conservé leur forme caractéristique ; leurs lignes tragiques, les déchirures de la montagne racontent les terribles convulsions cosmiques d'autrefois, et l'aspect volcanique du pays est frappant.

Quelles magnifiques excursions à faire dans tous ces parages ! Un matin, Colette partit à l'aube pour voir le lever du soleil à la Baraque, petit hameau bâti sur une coulée de lave, à 783 mètres d'altitude. Elle arriva à temps pour jouir « de la beauté du paysage dans cette clarté d'aurore : d'un côté, l'immense plaine de la Limagne bleuâtre et voilée de vapeurs, plaine qui, à l'époque tertiaire, était un fjord et, par l'emplacement actuel des Cévennes, descendait vers le Rhône et la Méditerranée. De l'autre côté, les cônes tronqués des volcans détachaient

leurs masses violettes sur le rose et l'or du ciel »<sup>9</sup>. Prenant ensuite le petit train de montagne, Colette arriva au sommet du Puy de Dôme, point culminant de la chaîne des puys<sup>10</sup>, belvédère merveilleux que couronne l'Observatoire météorologique. Sur les flancs du mamelon ont été mises à jour les ruines d'un temple de Mercure, centre de pèlerinage fréquenté aux temps gallo-romains.

Un autre jour, toute la famille voulut se rendre au célèbre plateau de Gergovie<sup>11</sup>, à 750 mètres d'altitude. C'est sur ce plateau de 1 500 mètres de long sur 600 de large, isolé de tous côtés, que Jules César, jusqu'alors victorieux dans toute la Gaule, fut battu par Vercingétorix<sup>12</sup>. En 53, César, qui avait passé l'hiver à Bourges, vint établir son camp devant Gergovie, où se trouvait l'armée du chef gaulois. En simulant une attaque, César essaya d'attirer l'armée ennemie alors que le gros de ses troupes livrait bataille sur un autre point; mais Vercingétorix, détrompé, accourut avec sa cavalerie, et força les Romains à battre en retraite. César lui-même faillit être fait prisonnier; il leva son camp peu après et retourna vers le nord.

Sur le plateau, un monument commémoratif en lave, haut de 26 mètres, a été érigé en souvenir de l'héroïque cité et de son glorieux chef Vercingétorix.



## CHAPITRE XLVI

### STATIONS THERMALES

Une randonnée d'une cinquantaine de kilomètres à travers la montagne rocheuse conduit au puy de Sancy, le point le plus élevé du centre de la France, à 1 886 mètres d'altitude. Ce sont tour à tour des plateaux et des défilés, des étroites vallées avec des étangs, des villages ; ici une lande, là une de ces coulées<sup>1</sup> refroidies, hérissées de roches noires où n'a pu grandir aucune végétation, et, à côté, une oasis de sapins et de mélèzes toujours verts.

Grimper au Sancy n'est pas bien difficile ; du sommet, la vue est belle et s'étend fort loin, puisque par temps clair on peut apercevoir les Alpes.

Deux stations aux sources célèbres s'épanouissent au pied du Sancy. La première, le Mont-Dore, que les guides<sup>2</sup> appellent « le paradis des asthmatiques », est située à 1 050 mètres d'altitude, dans un cirque grandiose, entouré des monts les plus hauts de la France centrale. Les orateurs, les prédicateurs, les chanteurs, les acteurs, tous ceux enfin qui ont besoin de soigner leur voix, viennent au Mont-Dore.

L'aspect des rues de ce village à six heures du matin, pendant les

trois mois que dure la saison, ne manque pas de pittoresque. Toutes conduisent à l'Établissement et sont remplies de gens bien emmitoufflé, enveloppés de châles et de cache-nez<sup>3</sup>, les pieds dans des sabots de bois. Puis, d'une ruelle étroite ou de la porte d'un hôtel, vous voyez surgir une chaise à porteurs, tout comme au XVII<sup>e</sup> siècle, sauf que les porteurs sont de robustes montagnards sans livrée. Tout ce monde se dirige vers les salles d'inhalation, et les plus faibles se font porter de leur chambre à la porte de la salle. Suivons-les. On entre dans une haute pièce remplie d'une buée épaisse, sorte de brouillard chaud, incolore, dans lequel se meuvent de blancs fantômes.

Quelques-uns sont assis autour des bouches de vapeur, d'autres se gargarisent, tandis qu'on entend résonner sur les dalles humides les sabots des fantômes qui se promènent.

Une heure plus tard, vous verrez tous ces baigneurs, comme on les appelle, sortir de l'Établissement plus emmitoufflés encore qu'à l'aller, tant les refroidissements sont à craindre après les inhalations, les bains et les douches. Aussi rapidement que possible, ils regagnent leur chambre où une soubrette<sup>4</sup>, armée d'une bassinoire<sup>5</sup> de cuivre à long manche, réchauffe le lit dans lequel ils doivent retourner, afin de se reposer quelques heures après le traitement fatigant qu'ils viennent de subir.

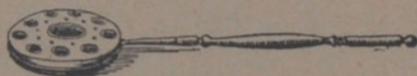
À deux cents mètres au-dessous du Mont-Dore s'étale l'élégante station de la Bourboule, qui jouit d'un climat plus tempéré que celui de sa voisine. On voit beaucoup d'enfants jouer dans les parcs de la ville et dans les jardins des hôtels. En effet, les eaux des sources guérissent les suites de rougeole, de coqueluche, de scarlatine, de toutes les maladies de l'enfance, ainsi que les affections pulmonaires légères. Elles sont un merveilleux stimulant pour l'organisme débilité. Certaines de ces eaux sortent de la terre à une température de soixante degrés, avec un débit de quatre cents litres à la minute. Quelques sources froides sont utilisées pour tempérer les eaux trop chaudes. On affirme que les eaux de la Bourboule sont les plus radio-actives de France.

L'Auvergne et les pays environnants possèdent beaucoup d'autres stations thermales. La publicité, qui prend une place de plus en plus importante, met en vedette<sup>6</sup> telle ou telle source inconnue il y a dix ans.

Il n'est plus de maux que les eaux ne guérissent. Et sur certaines affiches, sur certains prospectus, on peut lire ces appels :

« Vous tous qui souffrez, que ce soit de rhumatismes ou de névralgies, d'affections du cœur ou du cerveau, de l'estomac ou de l'intestin, du foie ou des reins, venez chez nous, à nos sources bienfaisantes, vous y boirez la santé et la vie ! »

Avec pareille panacée <sup>7</sup>, on s'étonne qu'il y ait encore des malades !





## CHAPITRE XLVII

### BORDEAUX

Si, étant au puy de Sancy, Colette avait, pour redescendre, longé le ruisseau qui dégringole le long de la montagne, si elle avait suivi dans ses méandres cette petite rivière de la Dore, qui rencontre la Dogne, et prend alors le nom de Dordogne, elle aurait traversé un pays aux sites admirables, aux vieux châteaux féodaux, dont parfois il ne reste que des ruines. Ce voyage l'aurait conduite là où la Dordogne se jette dans la Gironde, non loin de Bordeaux où Roger réside depuis quelques semaines.

Bordeaux est considérée comme la quatrième ville de France, venant après Paris, Lyon et Marseille. De même que cette dernière, Bordeaux est un port, mais un port situé à cent kilomètres de l'Océan, sur la Garonne qui, vingt-cinq kilomètres plus loin, après avoir recueilli les eaux de la Dordogne, prend le nom de Gironde.

Actuellement, Bordeaux est la métropole commerciale et maritime du Sud-Ouest ; de son port, le plus important après Marseille et le Havre, partent quarante et une lignes de navigation régulière, pour tous les pays du monde. Ses quais s'étendent, en forme de croissant, sur une longueur de dix kilomètres, et suffisent à peine au trafic intense dont ils sont le point de départ et d'arrivée.

« Plus qu'aucune de nos villes de province, Bordeaux a l'aspect

d'une petite capitale. Ses rues sont larges, rectilignes, bordées de maisons peu élevées, mais d'architecture soignée, souvent élégante ; ses places publiques, ses parcs, ses squares ont grande allure. Les Quinconces<sup>1</sup> sont célèbres ; de beaux monuments sont mis en valeur par des perspectives heureuses. On admire tour à tour l'église Saint-Michel avec sa flèche hardie, les vieilles portes gothiques du Palais et de Dijaux, le théâtre, orgueil des Bordelais, la colonne des Girondins<sup>2</sup>, la Tour Berlaud, et, par-dessus tout, le bassin de la Garonne, dont la majestueuse ampleur et les ponts grandioses s'harmonisent si bien avec le caractère aristocratique de la cité...

« Tout cela forme un ensemble qui impose l'admiration. Il semble que les grands architectes du siècle de Louis XIV aient passé par là. La splendeur passée de Bordeaux se révèle partout. D'ailleurs, Arthur Young<sup>3</sup>, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, a écrit : « Je tiens Bordeaux pour<sup>4</sup> plus riche et plus commerçante qu'aucune ville d'Angleterre, excepté Londres. »

« La tenue de cette cité ne laisse rien à désirer ; c'est en quoi peut-être elle diffère le plus des agglomérations méditerranéennes. Je ne crois pas qu'il soit possible de nier l'influence du milieu<sup>5</sup> quand on constate, en même temps que l'allure correcte, la mise recherchée, ou tout au moins convenable, qui règne à Bordeaux dans toutes les classes de la société. Il n'est même pas rare que cette correction tourne à la hauteur<sup>6</sup>. Il y a du sang espagnol chez beaucoup de Bordelais. Sans doute aussi le souvenir de leurs grands hommes leur monte-t-il un peu à la tête<sup>7</sup> ; car peu de villes ont fourni au pays autant de personnages historiques, écrivains, philosophes, hommes politiques, orateurs surtout. Je me souviens avoir entendu dire par un ancien préfet de la Gironde que le jour de sa vie où il avait été le plus intimidé était celui où il avait dû parler pour la première fois devant un auditoire bordelais. « Au près de ces administrés, disait-il, qui tous trouvaient, sans la chercher, l'éloquence des mots, j'avais l'air d'un écolier qui annonce un discours appris. »

« Laborieux, on ne saurait affirmer qu'ils le soient outre mesure, mais ils sont actifs et entreprenants ; plus commerçants qu'industriels,

comme tous les hommes d'affaires qui vivent dans les ports de mer. Une tendance très marquée à Bordeaux est le goût de toutes les classes pour les différents sports. La culture des exercices physiques leur donne une allure svelte et dégagée, et une apparence de santé qui n'échappe pas à l'observateur attentif. On sent qu'ils ont des muscles et des poumons. Tels diront que c'est là l'effet des vins du cru<sup>8</sup> ; je crois plus fermement à l'influence de la culture physique.

« La place de Bordeaux ne possède aucune industrie particulièrement dominante ; sa véritable source de richesse est le commerce des vins : il est le véritable aliment de l'activité bordelaise ; quand il se vend bien, tout va. Presque toutes les grandes fortunes de Bordeaux en sont issues et il faut reconnaître que les Bordelais ont l'art de l'écouler<sup>9</sup> avantageusement<sup>10</sup>. »



## CHAPITRE XLVIII

### LES VENDANGES

Depuis un siècle, l'industrie, l'agriculture ont subi de prodigieuses transformations. Peu à peu la machine s'est substituée à la main de l'homme, qui n'est plus là que pour diriger le travail de la machine. Comme le reste, la viticulture<sup>1</sup> s'est transformée : charrues défonceuses<sup>2</sup> à vapeur ; bineuses<sup>3</sup> mécaniques contre les mauvaises herbes ; machines à soufrer<sup>4</sup> la vigne ; wagonnets<sup>5</sup> pour le transport des fumures et de la vendange ont été adoptés. Seule la vendange elle-même ne connaît pas encore la machine qui remplacerait l'homme ou la femme, armés de ciseaux ou de couteaux, coupant la grappe. Et c'est pourquoi l'on voit, dans tous les pays de vignobles, que ce soit dans le Sud-Ouest ou le Sud de la France, en Bourgogne ou en Champagne, à l'époque de la cueillette des raisins, des armées de vendangeurs s'abattre sur la région. D'où viennent-ils ? d'où sortent-ils ? des montagnes proches ou lointaines, des grandes plaines de culture où la moisson et

la fenaison sont terminées ; souvent de très loin, et même d'au delà des frontières. La paye <sup>6</sup> est bonne, surtout si le temps menace, et que <sup>7</sup> le viticulteur veuille rentrer sa récolte au plus vite, de crainte de désastre ; le vin coule en abondance le soir, au repas, lorsque le travail est terminé. N'a-t-il pas mérité un peu de vin généreux et réparateur ce vendangeur expert qui, dans sa journée, n'a pas coupé moins de douze cents kilos de raisin ? La scène des vendanges a été partout décrite ; combien de tableaux célèbres représentent la belle journée d'automne pendant laquelle, sur le coteau empourpré, hommes et femmes coupent les grappes juteuses, tandis que d'autres transportent jusqu'aux voitures qui attendent, paniers et hottes remplis jusqu'aux bords de raisins vermeils. Les vendanges sont le symbole de l'automne couronné de pampres <sup>8</sup>.

Et maintenant la machine, avec tous ses perfectionnements, va s'emparer du grain, et la scène si connue, elle aussi, des hommes foulant aux pieds le raisin dans des cuves n'existe plus que sur les gravures anciennes. La vendange, apportée du vignoble par charrettes ou camions automobiles, est déversée dans un pressoir, ou fouloir, pour être broyée ou foulée mécaniquement, et jusqu'à la mise en bouteille, et au bouchage même, toutes les opérations qui transformeront le jus de la vigne en vin prêt à être dégusté seront faites à l'aide de machines qui rendront le travail plus facile, et le rendement meilleur.

Pendant, outre le geste qui sépare la grappe du cep, il en est un autre aussi que nulle machine, sauf la machine humaine, ne peut effectuer avec succès. En effet, on a beau <sup>9</sup> multiplier les découvertes de la science, c'est toujours avec les trois sens : la vue, l'odorat et le goût qu'on apprécie le mérite d'un vin. Pour en connaître les qualités, il faut le déguster, et la profession de dégustateur, que les profanes <sup>10</sup> peuvent croire aisée, est une des plus difficiles et des plus pénibles qui soient. Elle demande un goût très sûr et une mémoire prodigieuse. « Il est intéressant de remarquer comment, au premier coup d'œil, on peut distinguer un dégustateur bordelais d'un dégustateur bourguignon. Le premier geste du Bourguignon est de serrer son verre entre les deux mains, pour réchauffer le vin qui laisse alors exhaler ainsi son

arome. Le Bordelais, au contraire, tenant le verre par le pied, — on doit toujours déguster le Bordeaux dans un verre à pied, — agite le liquide en le faisant tourner pendant qu'il le flaire de toute la perspicacité de ses narines »<sup>11</sup>. Ce n'est qu'après cette première expérience qu'il le regarde en transparence, et enfin le porte à ses lèvres.

A côté de ces vins rares et délicats, de ces vins fins réservés aux privilégiés de la fortune, il y a tous les vins ordinaires, le vin de table, ains qu'on l'appelle, et qu'on trouve en grande abondance dans la région de Narbonne. Le vin de table, rouge ou blanc, est en France la boisson courante ; on le boit, coupé d'eau, aux deux principaux repas. Ce vin naturel, pris en quantité modérée, n'a jamais fait de mal à personne. Il est intéressant de constater que dans les régions de vignobles, dans le Sud et le Sud-Ouest, par exemple, les ivrognes sont extrêmement rares, et on n'a pas à y déplorer les ravages causés ailleurs par l'alcoolisme.



## CHAPITRE XLIX

### PAU

Hôtel de France, Pau.

Mes chers parents,

Voici enfin la lettre que vous attendez vainement depuis quinze jours. En me rendant à Pau<sup>1</sup>, je n'ai pas voulu, passant si près de la côte basque<sup>2</sup>, ne pas m'y arrêter quelques heures. Biarritz<sup>3</sup> est certainement une station balnéaire extrêmement élégante et mondaine, en même temps que très cosmopolite : on y entend plus d'espagnol et d'anglais que de français. Saint-Jean-de-Luz est plus familial, plus simple, et me plairait davantage. J'ai continué ma route et suis arrivé à la ville frontière d'Hendaye, séparée de l'Espagne par la Bidassoa<sup>4</sup>. A Hendaye, l'Océan est magnifique ; je ne l'avais jamais vu se déployer sur une pareille longueur. On appelle cette côte « la Côte d'argent », et elle mérite son nom : les vagues se déroulent comme un flot de pur métal sur un lit de sable d'or fin, en un rythme qui me semble plus lent et plus magistral que celui de la Manche.

De Pau je ne savais pas grand'chose, sinon que c'était la ville natale du roi Henri IV, dit le Béarnais <sup>5</sup>. Bien campé sur son socle de verdure, le château, où naquit le plus populaire des rois de France, a grand air <sup>6</sup>, et renferme des merveilles artistiques ; mais rien ne vaut le splendide panorama que j'ai sous les yeux en vous écrivant. D'un bout à l'autre de Pau court un magnifique boulevard en terrasse, au pied duquel coulent, en torrent, les eaux bleues du Gave <sup>7</sup> ; en arrière on voit les petites montagnes basques, avant-monts des Pyrénées, et enfin, barrant l'horizon, la longue ligne de pics, tout de blanc habillés, dominés par le pic du Midi d'Ossau (2 885 mètres d'altitude).

C'est dans la vallée d'Ossau que j'ai dû pénétrer pour mon travail, et vous pensez bien qu'un soir je n'ai pu résister à l'invitation de camarades, qui me demandaient d'aller avec eux coucher au petit hameau de Gabas, — quelques mesures autour d'une vieille chapelle, — afin de faire, dès l'aube, l'ascension du pic. On traverse un monde de précipices, entouré d'une ceinture de lacs transparents et de forêts profondes où, paraît-il, on trouve encore des ours. Il nous fallut sept heures pour atteindre la cime. De là-haut toutes les Pyrénées étaient en vue, et les sierras <sup>8</sup> espagnoles s'estompaient jusqu'à l'Èbre.

Ici, comme dans les Alpes, on se trouve en présence de la captation des forces, et, comme là-bas aussi, les uns déplorent le développement de l'utilisation de l'eau des gaves, les autres bénissent la houille blanche qui transforme leur pays. Il est difficile d'évaluer la puissance que l'on pourra retirer de toutes ces eaux qui coulent de la montagne ; mais si l'on considère les fortes chutes qu'il est possible d'obtenir dans les parties hautes des vallées, et l'énorme débit des gaves, on peut d'ores et déjà <sup>9</sup> dire que cette puissance sera considérable.

Ce qui frappe l'étranger dans cette ville de Pau et dans toute la région, c'est le goût extrêmement marqué des gens pour les sports. Sans doute il ne faudrait pas compter parmi les manifestations populaires la chasse au renard, très à la mode ici ; néanmoins, ce sport aristocratique amène à Pau chaque hiver un groupe important de fidèles.

Dès novembre, les échos sonores des cors de chasse et les

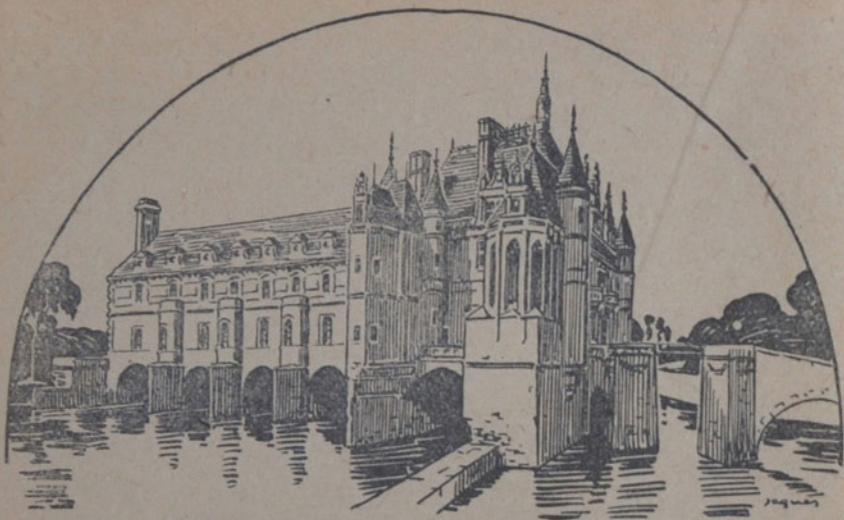
abolements des chiens réveillent les campagnes endormies, et les habits rouges égaient le paysage.

Les Béarnais ont le culte du cheval, et on trouve trace de courses qui eurent lieu à Morlas, près d'ici, dès le XI<sup>e</sup> siècle ; dans ce pays d'élevage du cheval de sang, les courses annuelles de Pau sont très suivies.

Il paraît que le terrain de golf de Pau est le doyen <sup>10</sup>, non seulement des terrains de golf de France, mais de toute l'Europe continentale, il est, dit-on, magnifique, et le nombre de joueurs dépasse quotidiennement la centaine.

Les courts de tennis sont nombreux, et les terrains de foot-ball très fréquentés ; mais, en plein pays basque, c'est évidemment le jeu de la pelote <sup>11</sup> qui a tous les suffrages. La pelote est pour le Basque le jeu national. Le « pelotari » est le roi du pays ; il provoque l'enthousiasme des foules lorsqu'il sort vainqueur d'un jeu à la fois très noble et très difficile. Point de village qui n'ait son fronton, sorte de mur élevé ou simple pignon de maison, contre lequel on joue à la pelote.

Enfin, les sports d'hiver devaient se développer comme il convient dans un pays de montagnes et chez des sportifs. Depuis bien des années, le ski <sup>12</sup> est en honneur ; chaque hiver s'organisent, dans les stations d'altitude, des épreuves sensationnelles de patinage, de ski, de luge et de bobsleigh. Et ici, comme à Nice, alors que le soleil donne à la ville une allure estivale, là-haut dans la montagne, à quelques kilomètres, c'est une parure de neige qui vous attend et vous convie à ses fêtes, les joies de l'été alliées aux splendeurs de l'hiver.



## CHAPITRE L

### LA TOURAINE, JARDIN DE LA FRANCE

En revenant des Pyrénées, Roger s'arrêta à Tours, afin de prendre quelques jours de repos et de visiter le « jardin de la France », comme on appelle la Touraine. Elle mérite son surnom<sup>1</sup> ; sans doute on n'y trouve pas les sites grandioses de la montagne ou de la mer ; les vallées tourangelles<sup>2</sup> sont bien menues et bien paisibles ; mais on est vite conquis par la douceur du climat, la pureté du ciel, la délicatesse des couleurs, la forme gracieuse des coteaux mollement ondulés, ou du grand fleuve aux contours majestueux. Et ce grand fleuve a de nombreux affluents : le Cher, l'Indre, la Vienne, la Creuse, coulant le long de vallées fertiles, entre des collines boisées et fleuries.

En toute saison la Touraine a son charme, mais c'est en automne que sa parure a peut-être le plus de séduction, alors que les vignobles

se teintent de parures fanées, lorsque les feuilles des peupliers jaunissent et haïssent tomber leur pluie d'or, que le soleil rutilant empourpre à l'heure du coucher les pierres des châteaux et les tapis de feuilles mortes des parcs. Et l'on comprend que les rois et les grands de la terre aient choisi ces sites enchanteurs, ce pays où règne l'abondance, pour y bâtir de somptueuses demeures.

Roger visita la plupart des châteaux historiques, « mais, écrivait-il à ses parents, je ne puis vous les décrire tous, pas plus que je ne peux vous dire lequel je préfère. J'ai beaucoup aimé le château d'Amboise, si fièrement campé au sommet du coteau qui borde la rive gauche de la Loire, découpant sur le beau ciel de Touraine les fines dentelures de son style Renaissance. Quand j'étais tout enfant, j'avais été impressionné en lisant dans mon histoire de France la mort de Charles VIII<sup>3</sup> à Amboise, et je me souviens encore de la phrase : « Il expira le 7 août 1498 après s'être frappé le front à la porte basse qui donnait accès au terrain du jeu de paume, d'où il ramenait la reine qu'il y avait accompagnée ce jour-là. » J'ai vu la porte basse, et la mort de Charles reste toujours aussi mystérieuse.

« En descendant du château, je suis allé voir le petit manoir de Clos Luca, où vécut et mourut le grand peintre italien Léonard de Vinci, amené d'Italie par François I<sup>er</sup>. Le long de la rue qui longe le coteau, on m'a fait voir de nombreuses habitations creusées dans le roc, et qui datent du temps des croisades<sup>4</sup> ; plusieurs sont encore habitées aujourd'hui.

« En réfléchissant bien, je crois avoir un faible pour Chenonceaux ; c'est un étrange édifice dans un paysage d'eaux courantes et de verdure, c'est un pont-château<sup>5</sup> planté sur des arches en travers du Cher, qui coule paresseusement sous les constructions magnifiques. Il fut bâti, je crois, par un grand financier, sous Louis XII<sup>6</sup>, en 1515. Il le fit construire sur l'emplacement d'un moulin, mais le château n'était pas fini lorsque François I<sup>er</sup> le confisqua en règlement de comptes.

« A l'entrée, le château présente un gros pavillon à pont-levis, flanqué de tourelles élégantes, couronné de hautes lucarnes, à côté une jolie chapelle, le tout porté au-dessus de l'eau sur des piles. En arrière, le

château continue en travers de la rivière sur cinq arches. C'est une longue galerie à deux étages, surmontés d'un grand comble <sup>7</sup>.

« Les eaux du Cher étaient si limpides que le château se reflétait dans la rivière comme dans une glace, et, séduit, je restai là longtemps, couché sur la berge, goûtant le charme reposant de cette Touraine aux beautés si diverses. Puis la lune se leva, les fenêtres s'illuminèrent d'une blanche clarté que la rivière refléta longuement, et les rayons pâles de l'astre donnèrent à l'ensemble un aspect plus étrange et plus lointain ; le ruissellement <sup>8</sup> des eaux argentées, entre les arches de pierre, se mêlait au bruissement <sup>9</sup> des arbres de la rive, et il me semblait voir errer, entre les saules, les fantômes de Diane de Poitiers et de Catherine de Médicis <sup>10</sup>.

« Une voix troubla le silence de la nuit, me demandant ce que je faisais là, et, tiré de ma longue rêverie, je suivis le paysan jovial qui m'indiqua mon chemin. »

## CHAPITRE LI

### LA VALLÉE DE LA LOIRE

Cette terre de douceur, de joies et de délices ne produit que des habitants qui lui ressemblent.

LE TASSE.

Le grand fleuve de Loire, qui traverse tout le cœur de la vieille France, des montagnes d'Auvergne, des plaines du Centre aux rivages bretons et vendéens, rencontre, au milieu de son cours, une région superbement choyée par la nature et par les hommes, réunissant aux splendeurs pittoresques des paysages l'intérêt des grands souvenirs historiques et le charme des magnifiques architectures.

Étalée bien au large dans son lit de sable, entre deux rives verdoyantes où s'alignent des files de peupliers, la Loire paresseuse, très douce en ses bons jours, caressant de son flot tranquille ses îles nombreuses, s'en va de ville en ville, de château en château, reflétant ces vieux édifices, ces tours, ces cathédrales, ces donjons dont les noms seuls évoquent les souvenirs superbes ou tragiques d'une époque aussi brillante que tourmentée, et tant de glorieux événements et de grandes figures<sup>1</sup>.

Il y a, au tournant du fleuve, une région particulièrement riche en splendeurs réunies et accumulées sur un petit espace, une contrée si particulièrement douce et plantureuse que Balzac, un de ses glorieux fils, a pu dire dans un de ses livres : « Honte à qui n'admirerait ma

joyeuse, ma belle, ma brave Touraine, dont les sept vallées ruissellent d'eaux et de vins ! », un pays qui ajoute à ses belles collines encadrant les méandres gracieux des jolies rivières tributaires du grand fleuve, tant de nobles perspectives et tant de grands monuments, tant de trésors artistiques de tous les âges : vieux donjons romans<sup>2</sup>, ruines habillées de lierre, dominant des pentes abruptes ou des rochers plantés de vignes, et creusés de caves où les vigneronns rangent les fameux vins de Touraine, tours gothiques, châteaux princiers du XVI<sup>e</sup> siècle, resplendissants, décorés et ciselés, avec toute la prodigalité de la Renaissance, entourés d'immenses parcs aux superbes ombrages, fastueux castels<sup>3</sup> qui furent résidences royales au temps où les Valois<sup>4</sup> firent de la région le véritable centre politique du royaume.

Toute l'histoire se réveille en ces excursions à travers les villes et les châteaux de Touraine, qu'elles partent de Tours<sup>5</sup>, l'antique capitale, où de beaux édifices et de vieux hôtels s'abritent à l'ombre de la grande cathédrale, ou bien qu'elles partent de Blois, la brillante cité des Valois.

Après Blois et ses merveilles, c'est le royal château de Chambord, dans sa forêt où doit errer l'ombre mélancolique de François I<sup>er</sup> ; ce sont Chaumont et Amboise, si fièrement campés au-dessus du fleuve, Chenonceaux, Saumur, Valençay, Angers, puis Loches et Chinon, si pittoresquement moyen-âgeuses ; Azay-le-Rideau gracieusement dressé dans la fraîcheur de ses eaux et de ses verdure ; Luynes, Châteaudun et leurs fortes murailles, et ces collines où l'on voit, antithèse frappante à côté des demeures primitives creusées dans le roc, sous les vignes, les seigneuriales habitations, travaillées et sculptées pierre à pierre par les artistes de la Renaissance.

Toutes ces magnificences architecturales servent pour ainsi dire de fond à un pays dont la production agricole est intense : la douceur d'un climat toujours égal, le nombre infini des ruisseaux et des rivières rendent la culture florissante dans tous les domaines. Cette ambiance de calme, de paix et d'abondance semble avoir une influence profonde sur les habitants de ces régions privilégiées. C'est un fait que le Tourangeau est gai, aimable, accueillant ; c'est peut-être qu'ici l'homme

se mêle plus qu'ailleurs à la nature, dont il reflète les qualités.

Dans son roman *Eugénie Grandet*, le célèbre écrivain Balzac<sup>6</sup>, natif de Touraine, connaissant bien et son pays et ses compatriotes, illustre de façon saisissante l'influence que la nature, avec toutes ses variations, peut avoir sur la vie de chaque jour.

« Vous verrez un marchand de merrain<sup>7</sup> assis à sa porte et qui tourne ses pouces en causant avec un voisin ; il ne possède en apparence que de mauvaises planches à bouteilles et deux ou trois paquets de lattes, mais sur le port son chantier plein fournit tous les tonneliers de l'Anjou ; il sait à une planche près combien il peut<sup>8</sup> de tonneaux si la récolte est bonne ; un coup de soleil l'enrichit, un temps de pluie le ruine : en une seule matinée, les tonneaux valent onze francs ou tombent à six livres<sup>9</sup>. Dans ce pays, comme en Touraine, les vicissitudes de l'atmosphère dominant la vie commerciale. Vignerons, propriétaires, marchands de bois, tonneliers, aubergistes, mariniers, sont tous à l'affût d'un rayon de soleil ; ils tremblent en se couchant le soir d'apprendre le lendemain matin qu'il a gelé pendant la nuit ; ils redoutent la pluie, le vent, la sécheresse, et veulent de l'eau, du chaud, des nuages à leur fantaisie. Il y a un duel constant entre le ciel et les intérêts terrestres. Le baromètre attriste, déride, égaye tour à tour les physionomies. D'un bout à l'autre de l'ancienne grande rue de Saumur, ces mots : « Voilà un temps d'or ! » se chiffrent de porte en porte. Aussi chacun répond-il au voisin : « Il pleut des louis<sup>10</sup> ! » en sachant ce qu'un rayon de soleil, ce qu'une pluie opportune en apporte.

« Le samedi, vers midi, dans la belle saison, vous n'obtiendriez pas un sou de marchandise chez ces industriels. Chacun a sa vigne, sa closerie<sup>11</sup>, et va passer deux jours à la campagne<sup>12</sup>. »



## CHAPITRE LII

### PARIS

« La Ville lumière », « le cœur et le cerveau de la France », c'est ainsi que fréquemment on appelle Paris. Certains prétendent que Paris est la plus belle ville du monde ; en fait, elle possède d'admirables monuments, souvenirs d'un long passé glorieux ; elle a des parcs et des jardins magnifiques ; ses rues et ses boulevards, plantés d'arbres, lui donnent un aspect riant et gai, qui attire les visiteurs de tous les coins du globe. Ceux qui ne l'ont jamais vue désirent la connaître, ceux qui l'ont visitée souhaitent la revoir. Le prestige de cette ville est énorme, et l'attrait qu'elle exerce a fait d'elle une grande capitale.

Elle étouffait un peu dans l'enceinte de fortifications devenues inutiles : on les a presque entièrement démolies ; ses faubourgs et sa banlieue<sup>1</sup>, reliés au centre, ne feront bientôt plus qu'une seule ville immense.

Paris est traversé par la Seine, qui divise la capitale en deux parties : rive droite et rive gauche. Chaque rive a ses admirateurs, ses partisans,

ses défenseurs. Pour les uns, la rive droite est la ville de plaisirs, d'élégance, de mondanité et de luxe.

Les habitants de la rive gauche disent que c'est la ville sérieuse, celle des gens qui pensent et qui travaillent ; c'est la cité du savoir, et de l'intelligence : c'est « le cerveau » de Paris. Sur le point le plus élevé de la rive gauche, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, au bout de la rue Soufflot, s'élève le Panthéon, au fronton duquel on lit cette inscription en lettres d'or :

## AUX GRANDS HOMMES, LA PATRIE RECONNAISSANTE

On trouve dans la crypte<sup>2</sup> les tombeaux de grands écrivains tels que Rousseau, Voltaire, Victor Hugo, Zola<sup>3</sup> ; celui du fameux chimiste Berthelot, de l'architecte Soufflot ; ceux de guerriers illustres : le maréchal Lannes, Lazare Carnot, le général Marceau, La Tour d'Auvergne, et d'autres encore. A l'intérieur du Panthéon, on peut voir de remarquables fresques de Puvis de Chavannes, représentant les scènes de la vie de sainte Geneviève, patronne de Paris. Si le Quartier Latin, comme on l'appelle, est dominé par le monument où reposent de glorieux morts, il est lui-même le quartier de la vie, celui des écoles et de la jeunesse. Il compte plusieurs grands lycées, l'École de droit, l'École de médecine, l'École de pharmacie, celle des Beaux-Arts, et la Sorbonne, siège de l'Université de Paris. La Sorbonne, fondée au XIII<sup>e</sup> siècle [par Robert de Sorbon<sup>4</sup>, dispute à Bologne, en Italie, le titre de plus vieille Université d'Europe. Aujourd'hui, l'Université de Paris est considérée comme la plus grande du monde. La Sorbonne est bien connue de tous les étrangers qui viennent à Paris pour faire des études ; elle abrite entre ses murs la Faculté des lettres et la Faculté des sciences.

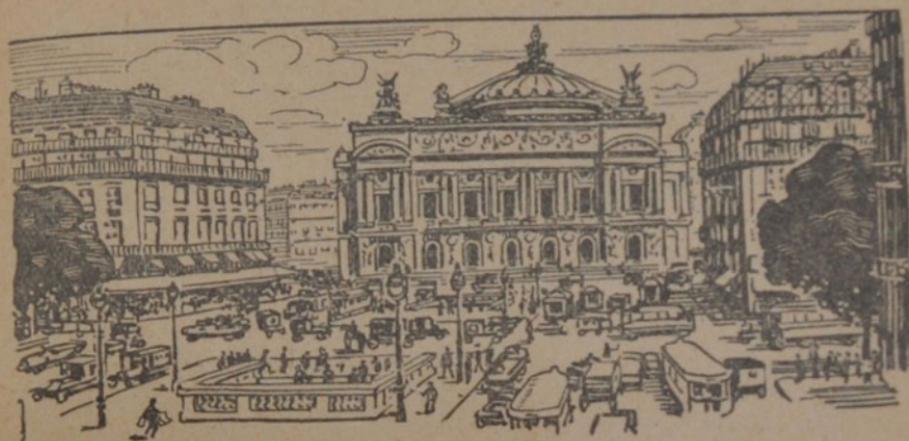
Au centre du Quartier Latin, le magnifique jardin du Luxembourg, à l'extrémité duquel est bâti le palais du Sénat, offre ses frais ombrages aux étudiants. Un peu plus loin, sur la même rive, s'élève le Palais Bourbon, autrement dit la Chambre des députés<sup>5</sup>.

Entre les deux rives de la Seine est l'île de la Cité, berceau de Paris,

l'antique Lutèce, ainsi qu'elle s'appelait au temps de Jules César. « L'île de la Cité est faite comme un grand navire enfoncé dans la vase et échoué au fil de l'eau vers le milieu de la Seine, la poupe au levant et la proue au couchant <sup>6</sup>. » Dans la Cité <sup>7</sup> les rues sont étroites, les maisons mal alignées, et, si elles ravissent l'œil au point de vue artistique, il n'est guère de visiteurs étrangers qui voudraient les habiter, tant elles sont vieilles et dépourvues de tout ce qu'on est convenu d'appeler le confort moderne. Elles n'ont que faire <sup>8</sup> des inventions modernes, elles qui, depuis des siècles, continuent leur paisible existence à l'ombre de la cathédrale qui les domine et les protège.

Notre-Dame de Paris ! Elle est indescriptible. Il faudrait dire de l'église entière ce que Victor Hugo a dit de la façade dans son roman historique *Notre-Dame de Paris* <sup>9</sup> :

« Il est à coup sûr peu de plus belles pages architecturales que cette façade où, successivement et à la fois, les trois portails creusés en ogive, le cordon brodé et dentelé des vingt-huit niches royales <sup>10</sup>, l'immense rosace centrale flanquée de ses deux fenêtres latérales (comme le prêtre du diacre et du sous-diacre), la haute et frêle galerie d'arcades à trèfles qui porte une lourde plate-forme sur ses fines colonnettes, enfin les deux noires et massives tours, avec leurs auvents <sup>11</sup> d'ardoise, parties harmonieuses d'un tout magnifique superposées en cinq étages gigantesques, se développent à l'œil en foule et sans trouble, avec leurs innombrables détails de statuaire, de sculpture et de ciselure, ralliés puissamment à la tranquille grandeur de l'ensemble ; vaste symphonie en pierre, pour ainsi dire ; œuvre colossale d'un homme et d'un peuple ; ... produit prodigieux de toutes les forces d'une époque, où sur chaque pierre on voit saillir en cent façons la fantaisie de l'ouvrier, disciplinée par le génie de l'artiste ; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde comme la création divine, dont elle semble avoir dérobé le double caractère : variété, éternité. »



## CHAPITRE LIII

### PARIS (Suite).

Les affaires de Roger l'ont appelé à Paris pendant quelques semaines, Il retrouve chaque soir son ami Morton qui est venu passer ses vacances dans la capitale.

— Non, non, Roger, je ne vous accompagnerai pas ce soir à l'Opéra ; je suis fourbu, exténué, je n'en puis plus<sup>1</sup>. Il me reste un seul désir : ne plus entendre de bruit, me coucher et dormir.

— Mais alors, mon ami, vous n'êtes pas Parisien pour deux sous<sup>2</sup> ! Il y a deux ans que je n'avais séjourné à Paris, et depuis quelques jours que mes pieds foulent à nouveau l'asphalte<sup>3</sup>, je suis heureux, je trouve tout si beau, si gai, si plein de vie, que je ne sens pas la fatigue. Néanmoins, je vous propose de nous asseoir à cette terrasse<sup>4</sup> de café, au coin de la place de l'Opéra, en attendant l'heure du dîner.

« Il était six heures et, par ce soir d'hiver, tiède et beau, la place de l'Opéra prenait des aspects de féerie. Quatre torrents charriant impé-

meusement fiacres, camions, auto-taxis, autobus, s'y croisaient dans un tumulte de tonnerre, et par un jeu savant, à intervalles réguliers, les torrents s'immobilisaient pour laisser passer, dans le silence, le flot des piétons, s'élançant la tête en avant, comme à la charge. Se faisant face, les deux ouvertures des catacombes modernes <sup>5</sup>, avec leurs galeries à balustres, vomissaient périodiquement une foule noire, pendant qu'une autre foule s'y engouffrait. On aurait dit les allées et venues stupides et affairées d'une fourmilière <sup>6</sup>. »

— Et maintenant, Morton, racontez-moi votre journée, dit Roger qui a enfin réussi à trouver une table et deux chaises.

— Ce matin j'ai fait des courses <sup>7</sup>, j'ai dû passer à la Banque pour toucher un chèque, puis à l'agence des voyages, afin de retenir ma place <sup>8</sup> pour aller demain à Fontainebleau. J'ai admiré à nouveau la belle ordonnance de la place de la Concorde et la magnifique perspective des Champs-Élysées. A onze heures, j'étais au Bois de Boulogne.

— L'heure élégante ! je ne vous savais pas si mondain.

— Il faisait très beau, un peu froid, mais un temps parfait pour une promenade à pied. Il y avait énormément de monde, beaucoup de cavaliers et d'amazones montant des chevaux de race, beaucoup d'automobiles de toutes grandeurs et de toutes marques, et aussi beaucoup de piétons qui semblaient, comme moi, goûter très vivement ce sport facile et peu coûteux <sup>9</sup>.

— Heureux mortel, qui avez le temps de vous promener !

— N'oubliez pas que je suis en vacances ! Après déjeuner, je suis allé visiter le musée du Louvre <sup>10</sup>.

— Je ne m'étonne plus que vous soyez fatigué !

— Je ne regrette pas ma fatigue. Avant d'entrer dans le musée, j'ai fait à nouveau le tour de l'admirable cour du Louvre et de la place du Carrousel. Quel splendide palais que le Louvre ! Au musée, ne pouvant tout voir le même jour, j'ai laissé de côté le musée des Antiques, celui des Antiquités égyptiennes, et même la sculpture française moderne, pour aller tout droit au premier étage, au musée de peinture.

— C'est un bel ensemble, n'est-ce pas ?

— Oui, mais je me suis surtout attardé à l'École française, que je

connaissais moins bien que les Écoles anglaise, flamande ou italienne, et j'ai été ravi. Je n'avais jamais apprécié les Watteau, les Boucher et surtout les Greuze<sup>11</sup>, comme je le fais maintenant ; mais celui qui m'a conquis, c'est votre peintre François Millet<sup>12</sup> ; personne n'a mieux que lui donné la vie aux paysans qu'il a immortalisés.

— Vous savez qu'il était paysan lui-même, et ne commença la peinture qu'à l'âge de vingt ans. « Paysan je suis, paysan je mourrai », disait-il, et on l'a appelé le peintre de la peine des hommes.

— Comme c'est bien cela ! Cependant, s'il ne me donne pas la sensation de la joie, il m'en donne une autre qui est loin d'être celle de la peine : c'est une impression de paix, de calme, de silence, et par conséquent du bonheur que l'on trouve dans la solitude des campagnes.

— C'est assez juste ; cependant il ne faut pas oublier que Millet n'a peint la nature qu'en fonction de l'homme qui vit près de la terre dure à travailler. « Le travail des champs n'est ni gai, ni folâtre, écrivait-il ; c'est cependant là que se trouve pour moi la vraie humanité, la grande poésie. »

— J'ai aussi beaucoup admiré les paysages de Corot<sup>13</sup>.

— Encore un peintre paysan, mais plus joyeux celui-là, plus gai, plus jovial. Il parcourait la campagne en sabots et en blouse bleue, la pipe à la bouche ; il n'en est pas moins le maître incontesté de l'école paysagiste. Mais nous nous attardons à causer, et si nous voulons dîner, il est grand temps de partir ; nous ne trouverons pas une table libre au restaurant.

## CHAPITRE LIV

### PARIS AU TRAVAIL

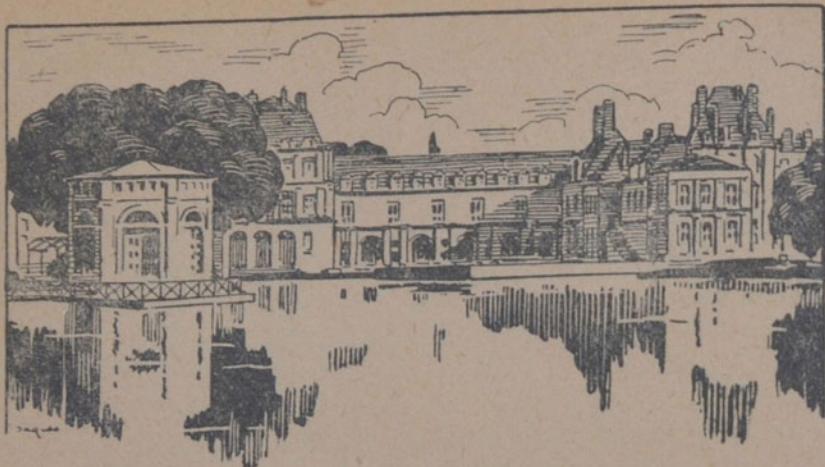
Le Paris artistique, le Paris intellectuel, le Paris joyeux ou mondain fait trop souvent oublier le Paris qui travaille<sup>1</sup>, et cependant, sans celui-ci, l'autre ne vivrait pas. Paris est une ruche merveilleuse, où les abeilles industrieuses<sup>2</sup> travaillent sans relâche la nuit comme le jour. Alors qu'après minuit la grande agitation a presque cessé, qu'autobus, tramways et taxis ont pour la plupart regagné leur dépôt, toute une procession de véhicules suit les grandes artères<sup>3</sup> qui, de la banlieue parisienne, conduisent aux Halles centrales<sup>4</sup> : ce sont les maraîchers qui viennent vendre leurs légumes et leurs fruits. Des voitures apportent la viande des abattoirs, tandis que d'énormes camions assurent le transport des denrées arrivées aux gares, venant de tous les points du pays. Viande, volaille, poisson, beurre, œufs, fromage, légumes, fruits et fleurs, tout arrive aux Halles, chaque matin, avant l'aube, par milliers de kilogrammes, pour être vendu et absorbé par « le ventre de Paris ». La lumière tombe aveuglante des lampes à arc<sup>5</sup>, le bruit est infernal, la circulation presque impossible jusqu'au moment où, à huit heures, sonne la cloche qui indique la clôture du marché.

C'est l'heure où le Parisien s'éveille et prend son petit déjeuner. Pendant une partie de la nuit, les boulangers ont travaillé pour pétrir et cuire le petit pain frais, ou le croissant<sup>6</sup> chaud et doré qu'on trempera dans le café au lait, tout en lisant<sup>7</sup> le journal. Celui-ci aussi a été composé et imprimé entre dix heures du soir et cinq heures du matin.

Tandis que les équipes de nuit vont goûter un repos bien gagné, les travailleurs de jour ont commencé leur labeur. Les trains de banlieue, les tramways, les autobus, le métropolitain ont déversé dans la capitale leur flot d'artisans, d'ouvriers, d'employés, de commis, de travailleurs de toute sorte. Tandis qu'au sud de la grande cité<sup>8</sup> on étudie et on pense, qu'au centre on négocie, on vend et on achète, au nord et à l'est on fabrique. Que fabrique-t-on à Paris? En dehors des produits alimentaires (chocolat, biscuits, etc.) qui occupent un grand nombre d'ouvriers, il y a l'industrie du meuble, celle des jouets, tout ce qui touche à l'habillement, et enfin les industries de luxe, tout ce qui est connu sous le nom d'article de Paris. Regardez les vitrines des magasins de l'avenue de l'Opéra, de la rue de la Paix ou de la rue Royale. les jolis riens qui attirent les regards, les élégantes fanfreluches, le bibelot à la mode, tous ont été créés ici, sur place, soit dans des ateliers, soit par des ouvrières chez elles. Le goût de la Parisienne est indiscuté : depuis la dernière des « petites mains »<sup>9</sup> jusqu'à la directrice de la grande maison de couture dont le nom est synonyme d'élégance, toutes ces travailleuses ont un goût inné, et sous leurs doigts agiles naissent d'un rien, d'un bout de ruban ou de tulle, tel colifichet que s'arracheront les coquettes.

Il faut le voir, cet essaim d'abeilles laborieuses au sortir de la ruche, à la fin d'une journée de travail ; rarement une fausse note dans les vêtements toujours propres, souvent pauvres, mais gardant, dans l'extrême simplicité, un cachet d'élégance et de bon goût qui est l'apanage de la Parisienne, à quelque classe de la société qu'elle appartienne.

Et la troupe joyeuse des couturières et des modistes, des vendeuses et des employées remonte gaiement vers les faubourgs où loge leur famille. La mère a préparé le repas du soir, tout en travaillant chez elle, car elle est brodeuse, ou piqueuse<sup>10</sup>, confectionneuse<sup>11</sup>, que sais-je? Le père, les frères rentrent de l'atelier, et tous après une dure journée sont heureux de se retrouver autour de la table sur laquelle fume la traditionnelle soupe familiale dans la grosse soupière de faïence décorée.



## CHAPITRE LV

### FONTAINEBLEAU

Paris, a-t-on dit, est comme un joyau dans un écrin<sup>1</sup> de verdure. En effet, Paris est de toute part<sup>2</sup> entouré de bois merveilleux, de forêts magnifiques, au milieu desquels s'élèvent les châteaux historiques dont les noms évoquent les plus glorieux souvenirs du passé. C'est Versailles et Saint-Germain, Chantilly et Compiègne. Si les forêts qui entourent ces châteaux grandioses ont leur splendeur et leur charme, il n'en est pas une cependant qui puisse égaler la forêt de Fontainebleau. Comme étendue, elle est, après celle d'Orléans, la plus grande de France, et comme beauté elle n'a pas sa pareille. Elle attire par son extrême variété; on y rencontre des groupes de chênes altièrs et puissants, des<sup>3</sup> hêtres élancés, aux sous-bois mystérieux, des pins aux fûts<sup>4</sup> élevés et droits, semblables à des piliers de cathédrale; de maigres broussailles, des sables presque désertiques, des landes de bruyère et des rochers dénudés. C'est la forêt qui résume toutes les autres, la forêt somptueuse

et déshéritée, la forêt des légendes, la forêt enchantée : aussi attirait-elle toujours artistes et poètes.

Vers 1849, des peintres, jusqu'alors ignorés, rompant avec les traditions du paysage dit historique, partirent vers la forêt magique, afin de travailler en plein air, au sein même de la nature vivifiante. En tête de ces hardis rénovateurs se trouvaient le grand peintre de la vie rustique François Millet, puis Corot, Théodore Rousseau le paysagiste, Decamps, Jules Dupré et d'autres pour qui la forêt fut la grande inspiratrice.

Le château est digne de la forêt près de laquelle il s'élève, et son origine remonte au XII<sup>e</sup> siècle. On raconte qu'un jour le roi Louis VII, étant à la chasse dans la forêt, rencontra au bord d'une source un pauvre ermitage habité par quelques religieux. La source s'appelait Fontaine Belle Eau ; elle existe toujours, oubliée cependant, auprès du château historique qui lui a pris son nom.

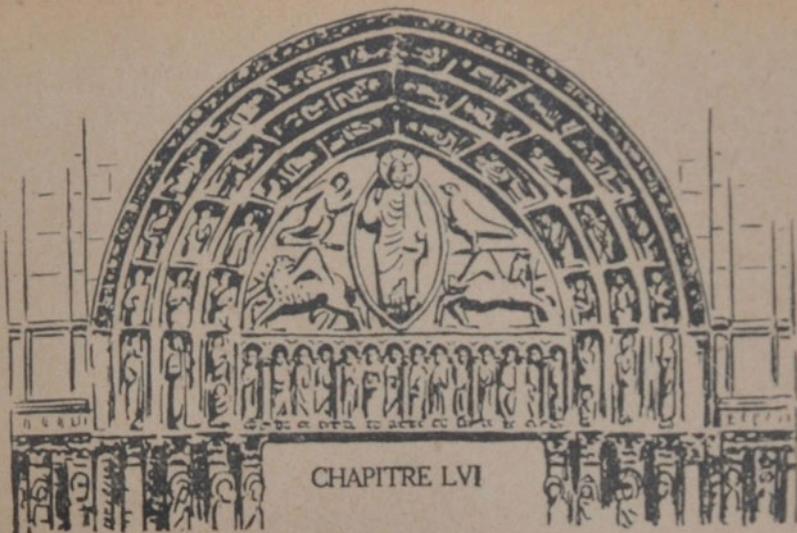
Pendant des siècles, les rois de France séjournèrent successivement à Fontainebleau, et chacun, selon ses goûts, selon l'art de l'époque, ajouta quelque chose à la bâtisse primitive. Dans la construction de ce palais, le grès et la brique, tour à tour employés comme matériaux, marient leurs couleurs variées, et les styles différents se juxtaposent sans nuire à l'ensemble, qui garde un aspect imposant.

Nommer les illustres personnages qui habitèrent ce château royal, citer les événements dont il fut le théâtre, serait raconter l'histoire de la France, dès le règne de saint Louis jusqu'à la fin de l'Empire. Naissances et baptêmes, fiançailles et mariages, morts naturelles ou violentes se succédèrent pendant des siècles en cette princière demeure. Ses murs furent témoins des plus grandes joies et des plus grandes douleurs, depuis l'oraison du premier ermite jusqu'au jour tragique où Napoléon I<sup>er</sup> signa son abdication<sup>5</sup>, si bien qu'on a pu dire que l'histoire du palais, « commencée par une prière, s'est terminée par un sanglot ».

La dernière scène qui eut Fontainebleau pour théâtre se déroula dans la cour du Fer à Cheval, connue depuis lors sous le nom de « cour des Adieux ». Le 20 avril 1814, Napoléon, au moment de partir

pour l'île d'Elbe, voulut adresser à sa garde invincible, à ses vieux soldats héroïques, rangés dans la cour du palais, quelques paroles d'adieu. « Soldats, leur dit-il, vous, mes vieux compagnons d'armes, que j'ai toujours trouvés sur le chemin de l'honneur, il faut enfin nous quitter. J'aurais pu résister plus longtemps au milieu de vous, mais il aurait fallu prolonger une lutte cruelle, ajouter peut-être la guerre civile à la guerre étrangère, et je n'ai pu me résoudre à déchirer plus longtemps le sein de la France. Jouissez du repos que vous avez si justement acquis, et soyez heureux. Quant à moi, ne me plaignez pas. Il me reste une mission, et c'est pour la remplir que je consens à vivre, c'est de raconter à la postérité les grandes choses que nous avons faites ensemble. Je voudrais vous serrer tous dans mes bras, mais laissez-moi embrasser ce drapeau qui vous représente... »

Profondément ému, Napoléon pressa sur sa poitrine le drapeau de la vieille garde, au milieu des cris et des larmes des assistants, et, se jetant au fond de la voiture, il quitta ce château qui, depuis lors, n'est plus qu'un temple du souvenir.



CHAPITRE LVI

## LES CATHÉDRALES DE FRANCE

— Encore un conseil, Roger, demanda M. Morton.

— Si c'est un conseil d'ordre pratique, oui ; d'ordre artistique, ainsi que vous m'en demandez depuis huit jours, non, je me récus<sup>1</sup>.

— Cependant, mon bon ami, que voulez-vous que fasse un pauvre ignorant tel que moi ? On lit dans tous les livres, et on entend tout le monde répéter : les cathédrales de France sont magnifiques, visitez les cathédrales ! Je ne demande pas mieux<sup>2</sup>, mais, comme il ne me reste plus que quelques jours de congé, je voudrais savoir lesquelles je dois aller voir, car je suis un profane et n'y connais rien.

— Ce n'est pas une, mais dix questions que vous me posez ; c'est une histoire de l'art que vous me demandez ! D'abord, sérieux les questions<sup>3</sup>, comme dirait mon père. Quand vous dites « cathédrales », vous voulez parler des cathédrales gothiques du nord de la France ?

— Oui, je suppose.

— Vous supposez, c'est-à-dire que vous n'y connaissez rien ? Alors, mon cher ami, comme je ne suis pas beaucoup plus fort que vous, consultons nos auteurs. J'ai appris autrefois les fameux vers d'Alfred de Musset :

*Regrettez-vous le temps...  
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre <sup>4</sup>,  
S'agenouillant au loin dans leurs robes de pierre,  
Sur l'orgue universel des peuples prosternés  
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés...*

C'est assez poétique ; mais cela ne nous donne pas beaucoup de renseignements. Attendez, il y a dans le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand un passage qui vous instruira. Voici le volume ; écoutez, je vais vous en lire quelques lignes :

« Les forêts ont été les premiers temples de la Divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture. Cet art a donc dû varier selon les climats. Les Grecs ont tourné l'élégante colonne corinthienne avec son chapiteau de feuilles sur le modèle du palmier. Les énormes piliers du vieux style égyptien représentent le sycomore, le figuier oriental, le bananier et la plupart des arbres gigantesques de l'Afrique et de l'Asie. »

— Cette théorie sur l'origine de l'architecture me paraît discutable ; mais continuez, Roger, je vous prie.

« Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chênes ont ainsi maintenu leur origine sacrée <sup>5</sup>. Ces voûtes ciselées en feuillage, ces jambages <sup>6</sup>, qui appuient les murs et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres du sanctuaire, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique ; tout en fait sentir la religieuse horreur, les mystères de la divinité. Les deux tours hautaines plantées à l'entrée de l'édifice surmontent les ormes et les ifs du cimetière, et font un effet pittoresque sur l'azur du ciel. Tantôt le jour naissant illumine leurs têtes jumelles, tantôt elles paraissent couronnées d'un chapiteau de nuages, ou grossies dans une atmosphère vaporeuse. Les oiseaux eux-mêmes semblent s'y méprendre et les adopter pour les arbres de leurs forêts : des corneilles voltigent autour de leurs faites et se perchent sur leurs galeries. Mais tout à coup des rumeurs confuses s'échappent de la cime de ces tours

et en chassent les oiseaux effrayés. L'architecte chrétien, non content de bâtir des forêts, a voulu, pour ainsi dire, en imiter les murmures et, au moyen de l'orgue et du bronze suspendu <sup>7</sup>, il a attaché au temple gothique jusqu'au bruit des vents et des tonnerres, qui roulent dans la profondeur des bois. »

— Comme exemple heureux de style romantique, dit Roger, vous ne trouverez guère mieux, bien qu'il soit osé de dire que le style gothique se soit inspiré des forêts, alors que la cathédrale gothique est sortie peu à peu de la basilique romane :

— Ne connaissez-vous pas un ouvrage plus simple, plus moderne ?

— Oui, il y a le volume du grand artiste Rodin, qui contient de belles pages. Selon Rodin, « la cathédrale s'élevait pour dominer la ville assemblée autour d'elle comme sous des ailes <sup>8</sup>, pour servir de point de ralliement, de refuge aux pèlerins perdus dans les routes lointaines, pour être leur phare, pour atteindre les yeux vivants aussi loin dans le jour que les angélus et les tocsins pouvaient atteindre dans la nuit les oreilles vivantes... »

Rodin <sup>9</sup> était un grand admirateur des cathédrales ; il les aimait toutes, les vantant tour à tour : celle d'Amiens, disait-il, est « l'empire de l'élégance suprême » ; celle de Soissons « ressemble, dans la nuit, à un grand navire à l'ancre », tandis que celle de Reims « évoque une figure de femme en prière ». Enfin, celle de Chartres semble, dans son esprit, l'emporter sur les autres, puisqu'il l'appelle « notre cathédrale splendide entre toutes »

Eh bien voilà, mon cher, un itinéraire tout fait. Cependant, si vous avez le temps, je vous conseillerais d'aller à Bourges ; la ville vaut la peine d'une visite, et j'ai un grand faible pour sa cathédrale. Pourquoi ? Peut-être parce que c'est elle qui m'a révélé la beauté et le sens de la cathédrale gothique.

## CHAPITRE LVII

### EXTRAITS DU JOURNAL DE ROGER

A bord du *Doukkala*, 1<sup>er</sup> avril.

Que de choses se sont passées depuis un an ! Colette est mariée à Pierre Le Méans, François navigue à l'autre bout du monde, Madeleine et Claude sont définitivement fixés à Paris ; heureusement, père et mère vivent toujours dans leur petite maison de la Côte d'Azur.

Et moi ? Il y a un an, presque jour pour jour, je passais à Marseille, et, voyant appareiller le *Doukkala*, je me souviens avoir ardemment désiré être au nombre des passagers que le grand paquebot emmenait au Maroc. J'étais loin de me douter que, douze mois plus tard, ce rêve serait devenu une réalité ! Avec une certaine angoisse, j'ai vu Marseille diminuer peu à peu à l'horizon, et n'être plus qu'une ligne bleuâtre, surmontée d'un petit point d'or brillant dans le ciel. J'ai vu disparaître les dernières côtes de France, les derniers rochers de mon pays, et c'est alors que j'ai senti combien j'étais attaché à ma patrie, à ce sol sur lequel je suis né, et où vivent ceux que j'aime. Cela ne veut pas dire que je regrette mon départ ; j'ai tant désiré ce poste<sup>1</sup> au Maroc ! J'ai été si heureux d'apprendre qu'on me le confiait, à moi le plus jeune de tous les concurrents<sup>2</sup>, et, pour rien au monde, je ne voudrais changer ce qui est...

Cette traversée est agréable, une Méditerranée comme de l'huile ; nous avons suivi les côtes d'Espagne, et à la lunette je distinguais clairement chaque ville que nous passions. Le capitaine est charmant et m'a invité à sa table : c'est un ancien élève de père au lycée Saint-Louis ; il a quitté la marine de l'État pour la marine marchande, plus lucrative<sup>3</sup>. Quand le capitaine est occupé, c'est le second qui préside le repas, ou bien le médecin du bord. Table bizarre, convives mélangés : un consul et sa femme ; un marquis portant un des grands noms de France, et qui possède une importante exploitation agricole au Maroc ; une commissionnaire<sup>4</sup> en robes et manteaux ; un magistrat colonial et sa fille ; la femme d'un fonctionnaire civil, trois officiers et moi. Conversation facile, animée, à laquelle je prends part, et souvent avec profit.

... A l'aube, mon compagnon de cabine m'éveilla : « Si vous voulez voir Gibraltar, il est temps. » En hâte, je passai quelques vêtements, et montai sur le pont. Souvent j'avais entendu parler de ce rocher monstre qui commande le détroit, mais jamais je n'avais imaginé pareil spectacle, pareille impression ! Lorsque, après avoir quitté Marseille, vous vous dirigez vers l'Atlantique, et que se dresse, tout proche, ce géant à profil de lion, vous ne pouvez vous empêcher de tressaillir devant tant de grandeur. J'ai vu les falaises de Douvres, les immenses docks de Southampton et de Londres ; j'ai visité Liverpool et Manchester, et c'est seulement devant le rocher de Gibraltar, qu'elle détient, que j'ai eu conscience de la puissance de l'Angleterre. La petite ville, au pied, semble à peine un village, les ouvrages militaires de simples jouets d'enfants ; toute la force réside dans ce seul rocher à profil léonin.

Plus tard, escale à Tanger, et première prise de contact avec l'Afrique. Partis en barque du paquebot resté au large, par un temps magnifique, nous crûmes, en revenant trois heures plus tard, ne pas pouvoir rentrer à bord, tellement la mer était démontée<sup>5</sup>, et ce fut dans un panier qu'on me hissa de la barcasse<sup>6</sup> sur le pont du navire. Ce fut dans une bourrasque violente que nous fîmes le voyage de Tanger à Casablanca.

... Casa<sup>7</sup> ! avec quel amour les Français établis ici détachent ces deux

syllabes ! On dirait une caresse, et je me prends à les prononcer comme eux, avec douceur, bien que mon admiration pour leur ville soit limitée, et que j'aie horreur des diminutifs !

... Casa, ville neuve : quelques beaux monuments surgissent au milieu de décombres et de démolitions ; un grouillement d'hommes d'affaires

qui achètent et qui vendent sans jamais posséder la moindre denrée, hommes qui ne connaissent qu'un mot et qu'un dieu : l'argent !

... Casa ! ce qui reste de la ville arabe, resserré entre les remparts, ruelles étroites, foule loqueteuse et mélangée : Juifs, Arabes, Berbères, tous affairés, semblant avoir perdu le calme de l'Orient, mais en ayant gardé la saleté.

... Casa, c'est pour beaucoup le port magnifique, construit au prix d'im-

menses efforts et de dix années de travail, pour abriter, contre une houle toujours violente, les navires qui ne pouvaient accoster nulle part.

... Casa ! une ligne blanche, plate, ensoleillée, le long d'une côte à récifs, limitée d'un côté par un phare : le phare de Casablanca. Et c'est là que, tourné vers l'ouest, j'aime venir m'asseoir, au coucher du soleil, pour contempler « la mer couleur de fer, au pied des cailloux géants couleur de sépia... et les puissants rouleaux de houle, chassés vent arrière d'Amérique en Afrique, par-dessus deux mille lieues d'océan, puis les voir trouver dans ce demi-cirque la fin de leur voyage immense ».



## CHAPITRE LVIII

### SUITE DU JOURNAL DE ROGER

Par une belle matinée d'un radieux dimanche de Pâques, nous sommes partis en auto pour aller visiter une vaste exploitation à une cinquantaine de kilomètres de Casablanca. Nous avons roulé sur un étroit filet blanc, au milieu d'un tapis<sup>1</sup> aux couleurs chatoyantes. Imaginez cela à perte de vue — et ici la vue porte loin, à cause de la limpidité de l'air — sans que rien arrête le regard, puisqu'il n'y a *pas un arbre* ! Des champs de lin qui sont une nappe bleue sans limites, quelque chose d'irréel comme une fumée, tandis qu'au bord de la route des soucis jaune foncé, des glaïeuls roses, donnent une note crue et chaude qu'on retrouve dans les tapis tissés au Maroc. Puis ce sont les iris violets par milliers, la goutte de sang<sup>2</sup>, et d'innombrables fleurs dont j'ignore le nom. Et les immenses champs de blé, superbes cette année, les champs d'avoine et de maïs, les champs d'orge, dont le bruissement sous la brise ressemble au frou-frou<sup>3</sup> de la soie.

Près de la ferme où nous nous rendions, s'étendent deux hectares de petits pois, trois hectares de fèves, et des vignes à l'infini. Dans la ferme tout est à l'avenant<sup>4</sup> : des milliers de moutons, des milliers de porcs noirs et gras, et des bœufs et des vaches et des chevaux en quantité. Une superbe écurie de course, dans laquelle on nous montre un élégant pur sang né dans la nuit, merveille de grâce et de beauté ; on venait de

le nommer « Hydromel ». Ce qu'il y a peut-être de plus admirable dans cette véritable arche de Noé, ce sont six zébus, animaux magnifiques dans leur majesté de bêtes sacrées ; ils sont prodigieux comme rendement : un zébu fait le travail de quatre bœufs, non seulement à cause de sa force, mais de son extrême agilité.

Dans ce pays, on ne reste jamais longtemps au même endroit ; vite il faut quitter la ferme idyllique pour se diriger vers Rabat, la capitale moderne. Parfois en chemin nous devons nous arrêter afin de laisser défiler une longue théorie <sup>5</sup> de chameaux chargés de lourds fardeaux, et qui vont droit leur chemin, sans s'occuper de nous. Enfin, Rabat, ville calme toute enveloppée des parfums d'orangers et des senteurs d'Orient. C'est ici que j'ai bu pour la première fois la boisson préférée des Marocains : le thé à la menthe, thé très sucré, sur lequel nagent deux ou trois feuilles de menthe fraîche. Le goût surprend d'abord les non-initiés, mais vite on s'habitue à cette boisson, délicieusement rafraîchissante.

J'ai visité les ruines de Chellah, au pied desquelles on voit encore des femmes laver au ruisseau la laine des moutons ; la triste ruine qu'est la tour Hassan, sœur de l'élégante Giralda de Séville, et de la Koue toubia <sup>6</sup> de Marrakech que je verrai bientôt.

De la Kasbah <sup>7</sup> des Oudayas la vue est magnifique, avec Salé de l'autre côté de l'eau. Je n'ai pas voulu aller à Salé par le pont, mais par le vieux bac, qui, en quelques minutes, vous transporte d'une ville à l'autre Pas <sup>8</sup> d'étrangers à Salé, où les femmes sont voilées en triangle, ne laissant qu'un œil à découvert.

En route pour Meknès, l'ancienne capitale. Une quadruple enceinte l'entoure, et l'on y pénètre par des portes géantes, admirablement décorées. Partout des vestiges d'une puissance abolie ; au delà des murs, les ruines d'écuries royales, bâties par le sultan Moulaï Ismaël qui, après avoir rendu visite à Louis XIV, et désiré épouser une de ses filles, voulait avoir son Versailles <sup>9</sup>.

J'ai visité à Meknès une fabrique de tapis peu banale, qui ne rappelle en rien les usines de Beauvais. Dans un couvent, des religieuses françaises recueillent, dès l'âge le plus tendre, de petites Arabes pauvres, à

qui elles essayent d'inculquer l'amour du travail. On leur apprend à tisser des tapis en laine naturelle : tapis blancs, ou bruns et blancs ; quelquefois cependant on introduit une note rougeâtre, c'est de la laine passée au henné <sup>10</sup>, couleur préférée des Berbères. Elles sont là, accroupies devant le métier, une plus jeune donnant le bout de laine à une plus âgée qui le passe dans le fil constituant la trame, le noue, en prend un autre, et ainsi de suite, tout le long du métier ; lorsque la rangée est faite, elle la tasse sur la rangée précédente. Au couvent, on tisse des tapis simples ; j'ai vu ailleurs sortir sous les doigts agiles des femmes des tapis merveilleux aux couleurs vives qui sont celles des fleurs de la route.

Après les ruines romaines de Volubilis, la ville sainte de Moulay Idriss où les chrétiens ne peuvent séjourner, la randonnée continue. Nous passons des villages dont les habitations semblent de grandes ruches, des douars formés d'une dizaine de tentes, et enfin, à soixante kilomètres de Meknès, bâtie au fond d'une vallée, sur les deux versants des collines, c'est Fez, Fez la



sombre capitale, refuge des derniers savants de l'Islam, Fez aux nombreuses mosquées, aux souks <sup>11</sup> illimités couverts de roseaux. Les souks de Fez n'ont pas changé, dit-on, depuis Léon l'Africain <sup>12</sup>, ils semblent immuables. Et les Fasis <sup>13</sup> au teint blanc de lait, aux cheveux et aux yeux noirs, aux pieds et aux mains parfaits de forme, admirablement propres, semblent des demi-dieux, ou tout au moins de grands seigneurs, qu'il soient assis <sup>14</sup> immobiles dans leur boutique, ou qu'ils se promènent gravement, ayant sous le bras leur petit

tapis, qu'ils poseront à terre pour prier. A certaines heures, la circulation est difficile dans les souks étroits et encombrés où, comme dans tout l'Orient, les ânes sont presque aussi nombreux que les hommes. « *Bâleuk! Bâleuk!* C'est l'éternel cri des foules arabes. (*Bâleuk* signifie quelque chose comme « gare! attention! ») *Bâleuk!* quand passent en longues files les petits ânes chargés de ballots tout en largeur, qui accrochent les gens et les renversent. *Bâleuk!* pour les chameaux à l'allure lente, qui se dandinent au bruit de leurs clochettes <sup>15</sup>. »

Lorsqu'on est fatigué, on entre dans une de ces minuscules boutiques, sorte d'armoire dans laquelle le marchand vous reçoit avec force <sup>16</sup> saluts, et vous vous asseyez soit par terre, soit sur un petit banc très bas. Voulez-vous un tapis, un morceau de broderie, un objet de cuivre ciselé, ou une simple poterie? Ce sera toujours une affaire de longue haleine <sup>17</sup>; aussi vous offrira-t-on une tasse de thé à la menthe, tout en vous vantant les mérites de l'objet, et en discutant les prix.

Les souks vous oppressent à la longue; les monuments pleins de vestiges du passé, d'un art si sombre qu'on dirait des tombeaux, vous attristent, et il vous tarde <sup>18</sup> d'aller respirer l'air pur en dehors des remparts, d'aller voir ces eaux courantes dont on entend le murmure, de faire enfin le tour de la ville au coucher du soleil. Le panorama est admirable de la hauteur où nous nous arrêtons. A mesure que les rayons du soleil disparaissent, on voit une à une les terrasses des maisons se peupler. Ici un point rouge, là un point jaune, ou un point vert apparaît, et tout un fourmillement d'ombres se dessine : ce sont les femmes qui, à la fin du jour, viennent goûter la fraîcheur du crépuscule sur le toit de leur maison. Et plus les silhouettes se font nombreuses, plus le bruit qui semble monter de la ville devient intense; car ces fantômes lointains ne sont pas silencieux. C'est l'heure de la causerie, et les conversations s'engagent entre ces dames de terrasse à terrasse.

## CHAPITRE LIX

### MARRAKECH

#### Journal de Roger (*Saïte*).

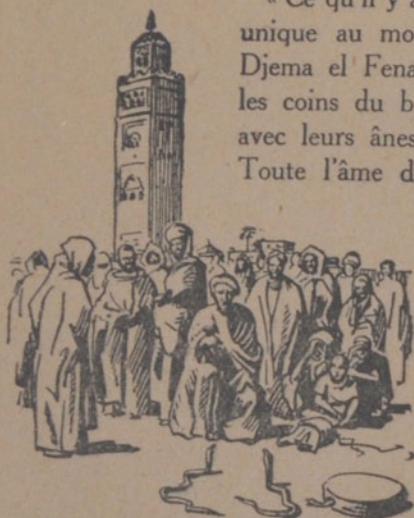
J'ai dit adieu à la mer pour enfin me diriger vers le sud, vers Marrakech, la ville rouge, comme l'appellent les indigènes. Nous avons traversé une région fertile, avant d'arriver au bled<sup>1</sup>, au désert rocailleux et à ces petites montagnes des Djebilets, pleines de mystère. « En traversant le défilé, vous aurez peut-être la vue ; tout dépend du temps<sup>2</sup>. » Nous arrivâmes au col ; soit par crainte, soit enfantillage, je ne sais, j'avais fermé les yeux, et, quand je les ouvris, j'eus devant moi le saisissant spectacle. En bas l'immense palmeraie<sup>3</sup>, au ras du sol Marrakech, d'où s'élançait la haute Koutoubia ; au fond, contre le ciel d'un bleu sombre, la longue ligne neigeuse des sommets de l'Atlas gigantesque. Mes yeux sont encore pleins de l'inoubliable spectacle, et je continue à vivre en plein rêve.

Et voici maintenant Marrakech, décrite par les Tharaud<sup>4</sup> :

« Dans le sud, au pied du grand Atlas neigeux, dans un cercle de jardins, de palmiers et d'oliviers, un immense labyrinthe de brique et de boue séchée, que le vent depuis des siècles emporte chaque jour en poussière et qui se reconstruit sans cesse : Marrakech ouverte et joyeuse, qui, elle aussi, garde bien des secrets, mais paraît étaler toute sa vie sous vos yeux ; Marrakech aux tons de noisette, ou plutôt de gazelle

qui fuit dans le soleil couchant, et dont les peintres éternellement chercheront en vain la couleur...

« Marrakech : un dédale inextricable de ruelles, d'impasses, de longs couloirs voûtés ramifiés à l'infini, et qui vont se perdre comme des racines dans la masse confuse des maisons... Partout des portes mystérieuses dont on ne sait jamais si elles vont s'ouvrir sur un palais, une mesure, une écurie, ou le tombeau d'un saint.



« Ce qu'il y a de plus extraordinaire, de vraiment unique au monde, c'est à Marrakech la « place Djema el Fena ». On y voit des gens venus de tous les coins du bled, de la montagne, de la plaine, avec leurs ânes, leurs mulets et leurs chameaux... Toute l'âme du sud est là, dans ces cercles de

curieux qui, du matin au soir, se font et se défont... Il y a le cercle du charmeur de serpents qui s'agite, les cheveux dénoués, devant un sac de cuir d'où sortent des cobras noirs et luisants. Le charmeur bondit autour d'eux, les excite avec sa baguette, célèbre en litanies violentes et rapides les mystérieuses vertus de la terre, dont

les serpents sont pénétrés plus qu'aucun être vivant. Furieusement il fait rouler sur son cou sa tête aux longs cheveux épars, pendant que les tambourins s'exaspèrent et que les bêtes, dressées sur leur queue, suivent ses gestes frénétiques d'un lent mouvement imperceptible et souverainement orgueilleux de leur tête plate et gonflée... Il y a les cercles des conteurs toujours élégamment vêtus, qui débitent d'interminables poèmes, en frappant à intervalles réguliers deux ou trois coups nerveux sur un petit tambourin, pour ien scander le rythme et réveiller les esprits...

« Vingt autres cercles se font et se défont autour de quelque extra-

vagant qui avale à longs traits de l'eau bouillante, ou s'enfonce dans la bouche un cierge de poix enflammée. Et ces danses, ces chants, ces musiques, ce bruit sourd de tambourin, ces contorsions et ces sorcelleries, tout ce plaisir primitif s'accompagne de gestes de prière.

« Plus loin, des marchands de tout et de rien, d'orge verte, de pierre à chaux, de bois ou de paille hachée ; marchands d'oranges, de citrons, de cédrats, de grenades, de tous les produits d'une terre qui abonde en fruits admirables, dès qu'un peu d'eau vient la toucher ; vendeurs de cotonnades qui se promènent en tenant étalée, comme un épouvantail, quelque chemise à la mode marocaine..., fripiers<sup>6</sup> et brocanteurs qui surveillent de l'œil une quincaillerie sans nom, de vieilles soies passées, des restes d'uniformes qui ont vu la Somme et Verdun<sup>7</sup>, quelques boîtes de conserves vides, une gamelle, quatre boutons et quelquefois moins encore ; vendeurs de sauterelles cuites, d'œufs durs saupoudrés au cumin<sup>8</sup>, de pois chiches, de fèves grillées, marchands de soupe accroupis devant une énorme marmite entourée de chiffons grasseyeux..., sorciers du Sénégal qui brassent l'avenir dans une corbeille d'osier, pleine de coquillages blancs et noirs ; mendiants rassemblées autour d'un méchant<sup>9</sup> tapis, sur lequel on jette en passant un sou, un fruit, un oignon, et dont les voix plaintives chantent pendant des heures d'interminables litanies...

« Sous les pieds de la foule monte une poussière qui devient parfois si épaisse au crépuscule, à l'heure de la grande frénésie, que tout cela prend un air de cauchemar et de fantasmagorie. »

## CHAPITRE LX

T. S. F.<sup>1</sup>

### Journal de Roger (*Fin*).

J'ai quitté Marrakech ; je vis près d'un poste isolé, là-bas, dans les montagnes de l'Atlas, où me retient un travail qui durera plus d'un an. La solitude serait pénible pour la poignée<sup>2</sup> d'Européens que nous sommes ici, si nous ne possédions une station de T. S. F. parfaitement agencée. Dans la journée, nous sommes tenus au courant de l'heure exacte, ce qui pour nous est essentiel, du cours de la Bourse<sup>3</sup>, renseignement qui nous intéresse beaucoup moins, des prévisions météorologiques, ayant parfois leur utilité, et enfin des nouvelles de presse qui nous permettent de suivre les principaux événements politiques du monde. Mais c'est surtout pendant les longues soirées que nous bénissons la merveilleuse découverte de la téléphonie sans fil. Chaque soir, après une journée de labeur, après avoir souvent essuyé bien des mécomptes, peiné sous un soleil implacable, et grelotté<sup>4</sup> dès qu'il avait disparu ; après avoir vainement attendu le ravitaillement et le courrier, aussi bien qu'après les journées agréables où tout semble vous sourire, nous nous retrouvons auprès de nos lampes. Et par-dessus les océans, par-dessus les déserts, nous entendons des voix de chez nous ! Étendus sur nos chaises longues, fumant qui la pipe, qui<sup>5</sup> le cigare

ou la cigarette, nous pouvons écouter un concert, entendre une pièce de théâtre, ou nous croire à nouveau sur les bancs de l'école, tandis que la voix d'un docte professeur nous fait connaître les derniers progrès de la science, des lettres ou des arts.

L'air est la voie de l'avenir ! C'est par air que les avions nous apportent les courriers rapides, c'est par lui que la télégraphie sans fil nous transmet en quelques heures les nouvelles des nôtres ; la radio-téléphonie rend les services que je disais tout à l'heure. Par T. S. F. on peut transmettre, non plus seulement des signaux, mais l'écriture elle-même, ainsi que des reproductions photographiques.

C'est par l'air, indispensable à notre vie, que le bonheur viendra, selon moi, à l'humanité<sup>6</sup>. Les communications aériennes supprimant, pour ainsi dire, le temps et l'espace, les peuples apprendront à se connaître mieux, les barrières qui les séparent s'abaisseront, et ils pourront sympathiser en une fraternité universelle.

---

Avant de clore ce livre, nous voudrions adresser quelques mots de remerciements à nos lecteurs, et nous permettre de leur donner un conseil.

Après avoir lu *Au pays de France*, vous devez être capables de comprendre le français et de le parler. Pour vous perfectionner, il vous faudrait faire un séjour au pays de la famille Richard.

Venez donc visiter ces régions dont vous avez lu les descriptions, vous ne serez pas déçus ; tout ce qu'on vous en a dit est vrai.

Venez, vous serez bien accueillis, vous nous ferez un grand plaisir puisque nous aurons réussi à vous attirer chez nous, à vous faire connaître et notre pays et notre langue.



# NOTES

---

## CHAPITRE PREMIER

1. On appelle « Côte d'Azur » le pays au bord de la Méditerranée qui s'étend de Toulon à Menton, à cause de la couleur bleue intense de la mer.

2. Le sud de la France. *Ex.* : aller passer l'hiver dans le Midi.

3. Nice est le chef-lieu du département des Alpes-Maritimes. C'est la plus grande ville du littoral, très fréquentée en hiver à cause de la douceur de son climat.

4. Le titre d'agrégé s'obtient par voie de concours ; il est nécessaire pour être professeur dans un lycée de l'État.

5. Il faut passer par l'École Navale pour devenir officier de marine. C'est dans les lycées de garçons qu'on prépare au concours d'entrée :

6. Nom de la maison où demeurent maintenant M. et M<sup>me</sup> Richard.

---

## CHAPITRE II

1. On emploie la préposition *à* devant les noms de villes, villages, etc. : à Paris, à Nice, à Beaulieu. Les gens d'Avignon disent *en*, par exception.

2. Abréviation fréquemment employée pour *automobile* (féminin).

Auto-car, autobus, auto-taxi sont du genre masculin.

3. Pour la Provence, voir chapitre IV, page 15.

4. Nom donné dans le midi de la France au vent violent qui parfois souffle de la mer.

5. A Rome, le Vatican est le palais où demeure le Pape. Au XIV<sup>e</sup> siècle, les papes vécurent en France, à Avignon.

6. Écrivain anglais, qui parcourut la France au XVIII<sup>e</sup> siècle, et a écrit *Un Voyage sentimental*.

7. Roi de France (1268-1314).

8. Vieille ronde populaire, accompagnée de gestes :

*Sur le pont d'Avignon  
On y danse, on y danse.  
Sur le pont d'Avignon  
On y danse tout en rond.*

*Les beaux messieurs font comme ça  
Et puis encore comme ça...*

(Voir paroles et musique dans *Pour les Petits*, même série.)

9. 10. La partie d'un fleuve en amont est celle qui est le plus près de la source, la partie en aval est celle qui est le plus près de l'embouchure. Dans amont, il y a *mont, montagne*, et, dans aval, il y a *vallée, vallon*.

### CHAPITRE III

*Voici la transcription phonétique de ce chapitre, dont la prononciation familière est intéressante à étudier, surtout au point de vue de la chute des e muets.*

#### TARASKŌ

— « e mē:tnā rakō:t nu tō vwaja:ʒ », dēmā:d madam riʃa:r a rɔʒe, lə swa:r d sōn arive ; ty nuz a parle d avijō,kave vu vy āsqit?

— dimū:ʃ matē, par œ tū splā:did, nu sɔm parti pur taraskō. yn bel ʒurne d prētā ā prɔvā:s, avek œ sjel py:r e œ brijā solē:j ki dore la kō:pap. nuz etjō tu:s dā bōn ymœ:r e ʃakœ m takinet œ pø, kar ʒ ave boku ēsiste pur vizite taraskō, lez otr ni tne pa. — « il krwa k il va rākō:tre tartarē o kwē d yn ry, » dizet ā rjā madam ferje:r. el ete boku ply pre d la verite k el nəl pā:se. ʒe tāt eme li:r e rali:r « tartarē d taraskō » e « tartarē syr lez alp », k il mē sā:blet ān efē k ʒ ale luj rā:dr vizit. e, krwaje mwa si vu vule, mē plyzjæ:r fwa ʒe kry l rākō:tre, e m sɔj rtəny pur nə pa m ekrije : « e te bō:ʒu:r mēsjo tartarē ! » — pur œ sjātifik, ān ēʒenjæ:r, ty rest bjē romanesk, mō fis, nə py s āpeʒe d di:r mēsjo riʃa:r ā rjā ; ō vwa k ty a dy sū brətō dā le ven. — mamū, vwala papa ki di dy mal dā nɔtr sū brətō.

alor s et a vu kə ʒ vez adrese la sɔit də mɔn istwa:r. save vu du taraskō tir sō nō? — nō, mɔn āfū, ʒə n mā suvjē pa. — e bjē vwasi s kə rakō:t la tradisjō. il pare k la provā:s, « la provē:s », kom l aple le rəmē, oret ete evūʒelize tre pø d tū apre la mō:r dy krist, e par sō la me:m ki ave veki pre d luj. sēt mart, sœ:r də mari madle:n, ave parkury l pei alor ravaʒe par œ mō:stɾ aple la tarask mart parvēt a l egzorsize, e l fōrsa a sə ʒte dā l ro:n. sla s fi sū dut oz āvirō d taraskō ki garda l nō dy mō:stɾ. lə mirakl akōpli par sēt mart fy l'orizīn d yn te:t selebr. s ete, otrəfwā, la ply bel fēt də tut la provā:s, la ply popylēr, ōn i vnet ā ful. el kōsistet ā dø pɾosēsjō : la pɾəmjer ki ave ljø lə zgō dimā:ʃ apre la pā:tko:t ete la ply muvmāte. ōn i vwaje, paret il, la tarask rəpɾezāte fyrjø:z, rāversā d sōn enœrmə kə tu sō ki l apɾosje. o kōtɾe:r a la zgō:d pɾosēsjō, l ʒu:r d la fēt də sēt mart, lə vēt nœf ʒqjje, la tarask, kalm e trā:kil, ete mne ā le:s par la ʒœn fi:ʒ. et el ʒoli, mɔn istwa:r, mamā? — tre ʒoli, mɔn āfū; restə t il kelkə ʃo:z dy pasa:ʒ d la sēt a taraskō? — wi, dā la kript də la tre bel egli:z ki port sō nō, ō mō:tr lə tōbo d la sēt; el i e rɾepɾezā:te kuʒe syr lə sarkofa:ʒ dekɔre d bə rəljef.

ā sortā d l egli:z nuz avō vy l imā:s ʃato dy rwa rəne; s et yn bel silwet də ʃato feodal. il sə dres o bō:r dy ro:n e a pur viz a vi, a katr sū sēkū:t metr də la, d l o:tr kote dy flœv, lə ʃato d bokə:r, ki defā:de syr la riv drwat l ā tre dy lā:gdok. bokə:r, ā fas də taraskō, s elev kom vilnœv ā fas d avipō; ō dire de faksjone:r pɾezatū lez arm o flœv rwa dy pei dōt il fe la pɾosperite. ʒore vuly m atarde dā se vjeʒ site, me mez ami, ki nō pa la:m pœtik, kom dire papa, a:te l depa:r e bjēto nu ruljō syr la rut tut blā:ʃ, traversā de vila:ʒ, u unifœrmemā, syr la plas də l egli:z, u su le platan dy ku:r, le peizū ʒwet o bul.

1. Tartarin est le héros d'un roman célèbre d'Alphonse Daudet. C'est le type du Méridional exubérant, grand parleur, vantard, mais aimable et bon garçon, que l'on rencontre dans les villes du Midi, comme Tarascon, Marseille, etc. Il parle avec un accent prononcé, dont se moquent volontiers les gens du reste de la France.
2. De la Bretagne. Pour les noms de provinces, voir chapitre IV.
3. Exorciser [egzorsize], faire sortir le démon, chasser le démon qui possédait la Tarasque.
4. Comme on mène un chien, au bout d'une lanière de cuir.
5. Château datant du moyen âge, c'est-à-dire de l'époque où chaque seigneur était indépendant; c'était une sorte de forteresse qui protégeait son domaine.

6. Nom donné surtout dans les villes du Midi à une sorte de boulevard ou d'avenue plantée d'arbres. A Paris, se trouvent le Cours de Vincennes et le Cours-la-Reine.

## CHAPITRE IV

1. La France est actuellement divisée en 89 départements. Avant la Révolution, elle se composait de *provinces*, dont le nom subsiste encore dans l'usage courant (voir la carte, page 178).

Au singulier, *la province* désigne tout ce qui n'est pas Paris ou sa banlieue. Ainsi, on demeure à Paris ou en province.

Voici le nom de quelques provinces et de leurs habitants :

La Normandie.....	Les Normands.
La Bretagne.....	Les Bretons.
La Picardie.....	Les Picards.
La Bourgogne.....	Les Bourguignons.
La Lorraine.....	Les Lorrains.
L'Alsace.....	Les Alsaciens.
L'Auvergne.....	Les Auvergnats.
La Gascogne.....	Les Gascons.
La Provence.....	Les Provençaux. (Un Provençal.)
La Touraine.....	Les Tourangeaux. (Un Tourangeau.)

2. Petites Alpes. L'alpe est un pâturage de montagne. Par extension, on a appelé *les Alpes* la grande chaîne de montagnes qui sépare la France de la Suisse et de l'Italie.

3. Empereur romain.

4. L'adjectif *roman*, au féminin *romane*, sert à désigner un style d'architecture du moyen âge ou les langues issues du latin : le style roman, les langues romanes.

Le substantif *un roman* sert à désigner une œuvre d'imagination en prose ; d'où l'adjectif *romanesque* (chap. III).

5. Pron. [bo]. Voir chapitre IX, note 8.

*Romain*, fém. *romaine*, dérivé de Rome : Les Romains, la domination romaine.

6. Jeune agneau.

7. *Les Lettres de mon moulin*, délicieux recueil de contes et nouvelles écrit par Alphonse Daudet, en Provence.

## CHAPITRE V

1. Deviser : causer, faire la conversation.
2. Expression de la langue familière, au lieu de *étudier* : faire des lettres, faire des sciences, faire son droit, faire sa médecine.
3. L'usage est extrêmement variable en ce qui concerne le féminin de certaines professions autrefois réservées aux hommes.

Pour les unes, on emploie le même mot pour les deux genres, en changeant simplement l'article : *une artiste, une journaliste, une géographe, une bibliothécaire.*

Pour d'autres, il n'y a pas de féminin, et on dit, selon l'usage : *une femme peintre, une femme auteur ou écrivain. M<sup>lle</sup> Richard est professeur ; une femme peut devenir ingénieur.*

Par analogie, certaines finales ont amené des féminins réguliers : *un historien, une historienne ; un pharmacien, une pharmacienne.*

On dit aussi *une poétesse* et *une doctoresse*. Néanmoins, on entend dire *une femme médecin.*

---

## CHAPITRE VI

1. La principauté de Monaco constitue une enclave, c'est-à-dire une parcelle de territoire indépendante sur la côte de la Méditerranée, entre Nice et Menton. On y compte surtout deux villes : Monaco et Monte-Carlo. Dans cette dernière se trouve le célèbre Casino ou établissement de jeu ; pour jouer à la « roulette », on se sert d'une boule blanche qu'on fait rouler rapidement et qui s'arrête sur une des cases numérotées. Le numéro où elle s'arrête est le gagnant.

2. Il y a des billets de banque (émis seulement par la Banque de France) de 50, 100, 500, 1 000 francs. On se sert aussi de petits billets ou de « coupures » de 5, 10 et 20 francs.

3. Kilo est l'abréviation de *kilogramme*, ou 1 000 grammes. Le demi-kilo (500 grammes) est encore désigné par l'ancienne expression : une livre.

4. Bonbonne (*f.*), grosse bouteille ronde, en verre épais, entourée d'osier, d'une contenance de 10, 20, 25 et même 50 litres.

### NOMS DE FLEURS.

Voici quelques noms de fleurs, classées suivant le genre grammatical :

## MASCULIN

Le bégoria.  
 Le bleuet.  
 Le camélia.  
 Le chèvrefeuille.  
 Le chrysanthème.  
 Le coquelicot.  
 Le dahlia.  
 Le gardénia.  
 L'héliotrope.  
 L'iris, un iris.  
 Le lis.  
 Le narcisse.  
 L'œillet, un œillet.  
 Le pavot.  
 Le réséda.  
 Le souci.

## FÉMININ

L'anémone, une anémone.  
 La clématite.  
 La giroflée.  
 La jacinthe.  
 La jonquille.  
 La marguerite.  
 L'orchidée, une orchidée.  
 La pâquerette.  
 La pensée.  
 La pivoine.  
 La primevère.  
 La renoncule.  
 La rose.  
 La tubéreuse.  
 La tulipe.  
 La verveine.

## CHAPITRE VII

1. Un Méridional est un habitant du Midi, du Sud de la France. Pour les autres régions, on dit, par exemple, *les gens du Nord, les habitants de l'Est, ou les populations de l'Ouest.*

2. Beau parleur : un homme qui parle beaucoup et fait de grandes phrases.

3. Qui mange et boit peu, se contente de peu. Substantif : *la sobriété.*

4. Mollusque, ou animal à corps mou, revêtu d'une *coquille.* Exemple : les huîtres, les moules.

5. La floriculture désigne la culture spéciale des fleurs. L'horticulture est la culture générale des jardins (légumes et fleurs). On dit un *floriculteur* ou un *horticulteur* ; celui qui vend les fleurs dans un magasin est un *fleuriste.* L'arboriculture est l'élevage des arbres. La viticulture est la culture de la vigne, pour obtenir le raisin.

6. Avec de la paille on fait des *paillassons*, c'est-à-dire des nattes ou des tapis qu'on met à la porte des appartements pour qu'on s'y essuie les pieds, ou dont on abrite les plantes contre la gelée ou le soleil.

Autre dérivé : une *paillasse* est un matelas rempli de paille.

## CHAPITRE VIII

1. Voici la recette pour faire une bouillabaisse : Prendre plusieurs sortes de poisson, les couper en morceaux ; ensuite les mettre dans une casserole avec des oignons, quelques gousses d'ail, du persil, du laurier, du fenouil, force poivre et sel, une grosse pincée de safran, une tomate coupée en tranches et une bonne cuillerée d'huile d'olive. Bien mélanger le tout à froid, ajouter suffisamment d'eau pour recouvrir le poisson, et poser la casserole sur un feu très vif. Lorsque ce mélange a bouilli de dix à quinze minutes, verser le bouillon sur des tranches de pain, et servir le poisson à part.

2. Crème Chantilly : crème fraîche battue et sucrée.

3. Partie du trottoir devant les cafés, installée avec des tables et des chaises, où l'on prend des rafraîchissements en plein air.

4. Le verbe reste au singulier (formé impersonnelle), bien que le véritable sujet soit au pluriel. Tournure fréquente en français : Il passe quatre-vingts trains par jour, il arrive des milliers de voyageurs.

5. Odeur forte du poisson. *Marée*, par extension, s'emploie pour poisson : *Ex.* : marchande de marée.

6. Les spahis sont des régiments de cavalerie en partie indigènes, recrutés en France et en Algérie. Il y a des troupes marocaines, composées de la même manière.

7. Les Hindous sont les habitants de l'Inde (en Asie). Le terme d'Indiens sert à désigner les anciens occupants de l'Amérique.

8. Nom donné aux habitants de la Chine (le Céleste Empire). L'empereur des Chinois se dit le fils du Ciel.

---

## CHAPITRE IX

1. Tout ce qui se rapporte aux opérations du commerce ou de l'industrie, transactions commerciales. *Ex.* : « être dans les affaires ; faire de bonnes affaires ; un homme d'affaires ».

Se dit aussi des affaires civiles : « les affaires de l'État, le ministère des Affaires étrangères ».

« Avoir affaire avec quelqu'un » : avoir quelque chose à traiter avec lui, être en rapport avec lui.

« J'ai affaire (ou j'ai à faire) à Paris » veut dire : j'ai une occupation à Paris, j'ai quelque chose à régler à Paris.

2. Le Dauphiné est le nom d'une ancienne province. Elle fut donnée à la France en 1349, à condition que le fils aîné du roi de France porterait le titre de *dauphin*.

3. La Savoie est un ancien duché (appartenant aux ducs de Savoie) qui fut réuni à la France en 1860. Elle est divisée aujourd'hui en deux départements, la Savoie et la Haute-Savoie. Dans ce dernier se trouvent la célèbre vallée de Chamonix et le Mont Blanc (4 810 mètres d'altitude).

Les habitants s'appellent *les Savoyards*.

4. Métaphore qui désigne l'eau blanche des torrents dont on se sert pour produire de la force motrice. Ce nom a été donné par opposition à la couleur noire de la houille (du charbon).

5. Revenons au sujet, à la question. Expression proverbiale, qui vient de la farce de *l'Avocat Pathelin*.

6. Le mètre cube est une mesure de volume, ayant un mètre de longueur, de largeur et de hauteur. La tonne de capacité, ou tonneau, employée pour le jaugeage des navires vaut 1 mètre cube 440.

7. Il s'agit ici de tonnes métriques et d'une mesure de *poids*. La tonne prise dans ce sens est équivalente à 1 000 kilogrammes.

Le quintal vaut 100 kilogrammes. Donc, 10 quintaux valent une tonne.

8. Pron. [bosít]. Nom d'un minéral de couleur rouge, qui tire son nom du village des Baux [bo] près duquel on l'a d'abord extrait. Voir chapitre IV, fin.

9. La production régulière.

10. Voir note 1.

---

## CHAPITRE X

1. Expression idiomatique : ne désigne pas une journée où il faisait beau temps, mais un moment quelconque, inattendu.

2. C'est la casserole qui parle (féminin).

3. Masculin pluriel. Lorsque les sujets sont de genre différent, c'est le masculin qui l'emporte.

4. Expression figurée : l'usine est construite au-dessus du torrent.

5. Le verbe est ici au présent parce qu'il exprime une préoccupation constante, toujours vraie.

6. Mettre au point : régler, ajuster le mécanisme pour qu'il soit

en état de fonctionner. Au figuré, mettre une question au point, c'est, après l'avoir étudiée, la présenter sous une forme exacte et parfaite.

On dit d'une viande qu'elle est « cuite à point » quand elle a juste le degré de cuisson voulu.

7. Plus petit.

8. C'est-à-dire le manche, la partie par laquelle on tient la caserole.

Queue, *fém.*, la queue d'un cheval ; une queue de cerise ; la queue de la poêle ; un piano à queue ; une robe à queue ; faire la queue (avant d'entrer au théâtre).

Manche, *fém.* : la manche d'un habit.

Manche, *masc.* : un manche à balai, le manche d'un couteau.

9. Nettoyage, dégraissage. Opération qui consiste à nettoyer les métaux et à enlever toutes les matières grasses.

10. Pierre plate et arrondie que l'on fait tourner pour aiguiser les outils, couteaux, ciseaux, etc., ou pour polir les métaux.

Une meule de blé, de foin, est un tas de forme cylindrique qu'on dresse dans les champs ou dans les prés.

---

## CHAPITRE XI

1. C'est pourquoi. Remarquez le double sujet du verbe, avec inversion : aussi Colette trouve-t-elle...

2. La même carrière, la même profession.

3. Stanislas Leczynski (1677-1766), roi détrôné de Pologne. Sa fille, Marie Leczynska, épousa Louis XV, roi de France.

4. Callot, peintre et graveur français, né à Nancy en 1592.

Isabey, peintre miniaturiste français, né à Nancy, en 1767, mort à Paris en 1855.

Victor Prouvé, peintre et décorateur contemporain, né à Nancy en 1858. Directeur de l'école des Beaux-Arts de cette ville.

5. Se faire des relations : entrer en relations avec d'autres personnes, se créer des connaissances, des amis.

6. On dit *nancéien* ou *nancéen*.

7. Pron. (la *fore* də ε ou də hε), sans élision.

8. La Meurthe, rivière de France qui prend sa source dans les Vosges et se jette dans la Moselle.

9. La Moselle, rivière qui prend sa source en France, dans les Vosges, et se jette dans le Rhin, à Coblenze, en Allemagne.

10. Expression figurée. Au propre, tremper l'acier, c'est lui donner de la force et de l'élasticité en le refroidissant brusquement après l'avoir porté à une température assez élevée. *Ex.* : une lame bien trempée.

11. Masc. un héros, le héros (œ ero, lə ero); fém. une héroïne, l'héroïne.

---

## CHAPITRE XII

1. Petit bâton entouré vers le haut de chanvre ou de lin, pour filer.

2. Charles VII, roi de France (1403-1461).

3. En gardant les moutons. *Brebis* (fém.) est un terme plus poétique, souvent employé au figuré : la brebis [brəbi] égarée.

4. Chinon, petite ville de Touraine, où le roi de France s'était réfugié avec sa cour.

5. Battus par surprise.

6. Reims, ville de Champagne où se trouve une des plus célèbres cathédrales de France. Pron. [rē:s].

7. La livre, ancienne monnaie, équivalait à peu près au franc. On entend encore aujourd'hui dire de quelqu'un : « il a cinquante mille livres de rente », au lieu de cinquante mille francs.

8. Vive, féminin de vif : toute vivante. *Ex.* : mort ou vif, le vif-argent, l'eau vive (l'eau courante).

9. Moine, ou membre d'un ordre religieux ou d'une confrérie.

---

## CHAPITRE XIII

1. En France, l'année scolaire se divise en trois trimestres, d'inégale longueur. Elle commence le 1<sup>er</sup> octobre, date de la rentrée. Ce premier trimestre finit aux environs de Noël ; il y a alors une semaine de vacances. Après le jour de l'an commence le deuxième trimestre, qui finit une semaine avant le jour de Pâques, quelle que soit la date de cette fête. Après quinze jours de vacances, les classes reprennent pour le troisième trimestre, qui dure jusqu'au 14 juillet, jour de la

fête nationale. Les grandes vacances, comme on les appelle, durent deux mois et demi.

2. Je ne peux pas m'y habituer.
3. A l'esprit large, ouvert.
4. J'ai failli mourir, je suis presque morte de chagrin.
5. Contrarier, aller à l'encontre de. *Contrarier quelqu'un* veut dire : le vexer, lui faire de la peine. Substantif : *une contrariété*.
6. Exclamation familière, très usitée dans la conversation, et qui a perdu toute force.
7. Nom d'une Association qui propage les études de français à l'étranger par l'organisation de conférences et de réunions, et qui en France a créé des cours pour les étrangers.
8. Ellipse, pour « quelques ouvrages de Jules Verne ». Auteur d'un grand nombre de romans d'aventures : *le Tour du monde en quatre-vingts jours*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *la Maison à vapeur*, etc.

---

#### CHAPITRE XIV

1. Lyon, grande ville de 500 000 habitants, située au confluent de la Saône et du Rhône, à peu près à mi-chemin sur la ligne de Paris à Marseille. Elle commande toutes les routes des Alpes et du centre de la France.
2. La couleur grise, les tons grisâtres.
3. Le Rhône prend sa source en Suisse, au grand glacier de même nom, recueille les eaux de nombreux torrents, court dans une vallée profonde et se déverse dans le lac Léman. Il en sort à l'autre extrémité, à Genève (voir chapitre XVII).
4. Pron. [kany]. Ce mot vient probablement de *canette* (f.), pièce du métier à tisser autour de laquelle on enroule le fil.
5. Qu'on ne fabrique qu'une fois, en un seul exemplaire.
6. Une journée longue, bien remplie. Cette expression peut avoir un autre sens : *Se faire de bonnes journées* veut dire : gagner beaucoup d'argent.
7. Grandes fêtes, cérémonies officielles.
8. C'est-à-dire les étoffes qu'on tend sur les murs, les rideaux, portières, etc.

## CHAPITRE XV

1. « Soye ux » (*sb.*), expression locale qui sert à désigner les grands abricants de soieries.

Le sens ordinaire de *soyeux* (adjectif) est : qui ressemble à la soie, qui a les qualités de la soie. *Ex.* : des cheveux soyeux, une étoffe soyeuse.

2. Lire : soixante pour cent.

3. Chiffres d'années : 1840, 1882, 1925, etc. *Ex.* : une pièce de monnaie frappée au millésime de 1900.

4. Intéressants. En parlant des personnes, *curieux* veut dire : qui a envie de voir, d'apprendre, et parfois indiscret. Appliqué aux objets, *curieux* signifie : particulier, étrange, rare. Un magasin de curiosités.

5. Un peu vieux, à l'air ancien, et qui ont passé de mode. *Féminin* : vieillotte.

6. Une pièce désigne ici une grande quantité d'étoffe, pliée ou roulée, pour être vendue au détail.

Autres acceptions : une pièce de monnaie, une pièce de théâtre, un appartement de cinq pièces, une pièce d'eau, grosse pièce (d'artillerie).

Mettre une pièce (un morceau) à un vêtement.

Mettre en pièces (en plusieurs morceaux).

7. Terme de chasse (à l'affût du gibier), employé ici au figuré : à la recherche de, en quête de.

8. Pron [fil], c'est le pluriel de *fil*. Ne pas confondre avec *un fils*, *des fils* [fis], terme de parenté.

9. Une balle (de soie, de coton, de café) se dit d'un paquet de marchandises, généralement entouré de grosse toile. Les côtés en sont légèrement arrondis. Acceptions plus communes : *une balle à jouer* (diminutif : *un ballon*), *une balle de fusil*.

10. Large fenêtre, grande ouverture vitrée, pratiquée dans un mur ou dans une cloison.

Autres acceptions : Petit golfe, point ou la côte se creuse : *la baie de Naples*. Fruit de certaines plantes, sans noyau : *les baies du houx*, du gui, de la vigne.

11. D'une seule couleur, sans aucun dessin.

12. Sont débarrassés de l'eau qu'ils contiennent.
13. Sec (*adj.*) *féminin* : sèche. *Adverbe* : sèchement. *Verbe* : sécher.  
*Substantif* : séchage.  
*Ex.* : raisin sec, fruit sec (au figuré, quelqu'un qui n'a pas réussi dans ses études, ou dans sa carrière), passer un ruisseau à pied sec.
14. Couleur naturelle de l'étoffe, avant d'être blanchie ou teinte.
15. Marchand d'étoffes.
16. Nettoyage. Quand on veut faire nettoyer des habits, on les porte chez le *dégraisseur*.

---

## CHAPITRE XVI

1. Son mari était mort.
2. Depuis qu'elle était veuve. *Masc.* veuf. *Fém.* veuve. Un veuf l'homme qui a perdu son épouse. Une veuve : la femme qui a perdu son époux, son mari.
3. Tous les ans = chaque année.
4. (Lorsqu'elle était) enfant. *Ellipse.*
5. Remarquez l'emploi, bien qu'il s'agisse d'événements passés, du *présent* de l'indicatif, qui donne un tour plus vif au récit.
6. Endommagé, détérioré.
7. Les serrures n'étaient pas en bon état et ne fonctionnaient pas bien. On dit aussi : ma montre marche bien, cette horloge ne marche pas (familier) ; une voiture qui marche lentement.
8. Allusion à une chanson populaire sur un personnage comique, Cadet Rousselle, où tout marche par trois. Cadet Rousselle a trois maisons, trois habits, trois chapeaux, trois souliers, trois gros chiens, trois beaux chats, etc. Voici le premier couplet de cette chanson célèbre :

*Cadet Rousselle a trois maisons,  
Cadet Rousselle a trois maisons,  
Qui n'ont ni poutres ni chevrons,  
Qui n'ont ni poutres, ni chevrons.  
C'est pour loger les hirondelles,  
Que direz-vous de Cadet Rousselle?  
Ah ! Ah ! Ah ! mais, vraiment,  
Cadet Rousselle est bon enfant.*

9. Ajouré, découpé, en laissant des jours (des ouvertures, des trous qui laissent passer la lumière).

10. Expression figurée : les sommets pointus se détachent visiblement sur le fond du ciel, avec des contours arrêtés.

---

## CHAPITRE XVII

1. Suisse est ici adjectif (ne change pas au féminin). C'est le même mot comme substantif : un Suisse, au réminin, une Suisse. Le pays lui-même s'appelle la Suisse.

2. Groupes de maisons et de cottages, avec petits jardins, aux avenues droites, construits spécialement pour les ouvriers et leur famille.

3. Matière qui provient de la carapace de la tortue.

Certains poissons et reptiles portent sur le corps de petites plaques minces qu'on appelle également écailles (*fémin.*). La coquille de l'huître se compose de deux écailles.

4. Remplacées.

5. Par extension, on parle des dents d'un peigne, d'une scie, d'une roue, à cause de leur forme qui rappelle celle des dents. Se dit aussi de la cime découpée de certaines montagnes : la dent du Midi.

6. Les Andalouses, femmes de la province d'Andalousie, en Espagne.

7. On tient un parapluie ou une ombrelle par le manche (*masculin*). Voir chapitre X, note 8.

Ne confondez pas avec la manche (*féminin*) d'un vêtement. *La Manche* est le bras de mer qui sépare la France de l'Angleterre.

8. Le lorgnon se porte simplement à cheval sur le nez (d'où le nom de pince-nez qu'on lui donnait autrefois), tandis que les lunettes ont deux branches qui reposent sur les oreilles. On dit un lorgnon (au singulier) et des lunettes (au pluriel).

Au singulier, une lunette désigne un instrument employé pour rapprocher les objets, observer les astres, comme une longue-vue ou un télescope.

9. Lames de verre, de métal ou de celluloïd qu'on fixe sur les portes près des serrures, pour les préserver des marques de doigts.

10. Au point qu'on peut s'y tromper, qu'on peut croire que c'est de la vraie toile.

## CHAPITRE XVIII

1. Maisons basses, construites tout en bois, qu'on voit surtout dans les Alpes.

2. Opération qui consiste à tailler, à couper les diamants suivant une forme déterminée, pour leur donner des formes régulières, des facettes qui les font étinceler à la lumière. On taille aussi les grosses pierres de construction, d'où l'expression : *Pierre de taille*. On dit encore *la taille des arbres*.

La taille veut aussi dire la dimension, soit en hauteur (être de grande taille, de petite taille), soit en grosseur (être de forte taille). Le tour de taille : la ceinture (avoir la taille fine).

3. En présence de, devant.

En face peut vouloir dire *de l'autre côté, vis-à-vis*. Ex. : La maison d'en face. La rive du lac qui est en face (chap. XVI).

4. Voir note 10, chapitre X.

5. Un tour (*masc.*) est une machine qui sert à faire tourner les objets pour les façonner, par exemple le tour du potier.

Le mot *tour* a bien d'autres acceptions, dans le sens de circonférence : le tour de la terre, faire le tour du monde, le tour d'une ville, aller faire un tour (une courte promenade), faire son tour de France ; ou bien dans le sens de « succession » : c'est mon tour, chacun son tour, etc.

Une tour (*fém.*) est une construction cylindrique ou à plusieurs faces, très élevée : la tour de Babel, les tours de Notre-Dame, la tour Eiffel (à Paris).

6. Infaillible, qui ne se trompe jamais.

---

## CHAPITRE XIX

1. En forme d'ogive, ou arc brisé, comme dans le style gothique.

2. Tant : tellement, à tel point. Les statues sont si parfaites qu'elles paraissent vivantes.

3. Edgar Quinet, philosophe et historien français, né à Bourg en 1803, mort à Paris en 1875. Il joua un rôle important dans les événements politiques et lutta contre le régime impérial.

4. Col, autre forme du mot *cou*. Un col de montagne est un passage, un défilé entre deux sommets.